

TOME 1

CHLOÉ MASSON
**F♥UR ACES
OF CARDS**



Table des matières

[Titre](#)

[Genre](#)

[Mentions légales](#)

TOME 1

CHLOÉ MASSON
**FOUR ACES
OF CARDS**



**Four Aces Of
Cards**

Tome 1

Chloé Masson

Romance
Éditions « Arts En Mots »
Illustration graphique :
© Tinkerbell Design

Remerciements

À toi, papa, pour m'avoir permis de passer maintes nuits en compagnie de Potter, Fowl, Takeo, etc. Pour m'avoir fait contracter cette drôle de maladie qui me fait dévorer toutes ces pages noircit. Pour m'avoir fait devenir ce que je suis, soutenu et secoué comme un prunier quand cela a été nécessaire.

À toi, sœurette, ennemi naturel, utile tout de même pour garder les secrets et partager une bonne raclette.

À toi, maman, car que tu es unique et irremplaçable,

À toi, mon double, ma sœur de cœur, pour les longues années où tu as pris plaisir à entretenir et à soutenir tous mes délires, même les plus excentriques. On finira notre vie ensemble, nos rides et notre bonne humeur, à se plaindre de la jeunesse et à commérer sur les voisins.

À vous, Marie, Émilie et toutes les filles (sans oublier Monsieur D), pour avoir animé et fait vivre notre petit monde de lecture.

À vous deux qui partagez ma vie, juste d'être là et de supporter mes humeurs changeantes comme la météo en Normandie.

À toi Sophie, pour avoir permis à cette aventure de débiter.

À toi Anne, pour m'avoir conseillé et avoir suivie mes écrits.

À vous, Nath, Marine et tous les autres, qui avez eu le bonheur (ou le malheur) de croiser ma route et qui, à un moment ou un autre, avez fait que j'en suis ici...

Sommaire :

Prologue

Chapitre 1 : Le voleur de vélo

Chapitre 2 : Bandit manchot

Chapitre 3 : Composition florale

Chapitre 4 : Soirée de gala

Chapitre 5 : Dr Jekyll et Mr Hyde

Chapitre 6 : Soldato

Chapitre 7 : Hôpital de campagne

Chapitre 8 : Braccianti

Chapitre 9 : Bien moins dangereux

Chapitre 10 : Omerta

Chapitre 11 : Prathet Thai

Chapitre 12 : Antonyme

Chapitre 13 : 13 Buone Ragioni

Chapitre 14 : Après le calme vient la tempête

Chapitre 15 : Kidnapping

Chapitre 16 : Sangu chiana sangu

Chapitre 17 : Cosca

Chapitre 18 : Cosa Nostra

Chapitre 19 : La princesse au petit pois

Chapitre 20 : Dans la tête d'un mafieux

Chapitre 21 : Mafioso sans gêne

Chapitre 22 : Amaretto

Chapitre 23 : Farce théâtrale

Chapitre 24 : Italien entiché

Chapitre 25 : Fashion Week

Chapitre 26 : En route vers le billot

Chapitre 27 : Compte à rebours

Prologue :

L'une des choses que j'apprécie le plus après une longue garde au sein de l'hôpital où je travaille, c'est d'enfiler une paire de baskets et de courir jusqu'à mon domicile.

Qu'il soit midi ou minuit, qu'il pleuve, qu'il vente ou que l'on subisse une canicule, je quitte ma blouse d'infirmière et entame une course de trente minutes jusqu'à mon logement. Ce court aparté sportif me permet de faire une coupure entre l'hôpital, où j'exerce depuis plusieurs années, et mon logis. Après plusieurs heures au service des urgences pédiatriques, courir m'aide à faire le vide et à ne pas rapporter, dans mon appartement, les souvenirs des moments parfois difficiles que je peux vivre là-bas.

De plus, je ne suis pas une grande fan des transports en commun, en particulier du métro. On pourrait croire que courir la nuit, dans les rues américaines, pourrait m'attirer pas mal de soucis, mais étonnamment, c'est bien le contraire. Plus de mains baladeuses lors des heures de pointe, plus d'ivrognes ne comprenant pas le refus, plus de mauvaises odeurs, de foule et de déplaisantes rencontres. Juste la route et moi, mon esprit qui divague, qui se remémore les moments passés avec lui.

Malgré le temps qui passe, il est toujours dans mes pensées. Ce n'est pourtant pas faute de me dire que je n'ai rien perdu, son caractère catastrophique, ses sautes d'humeur, ses colères et surtout sa « famille », mais rien n'y fait, son souvenir revient, inlassablement, se loger dans ma conscience et une envie irrépressible de le voir me prend, mais il n'y a aujourd'hui plus de possibilités de le revoir...

Chapitre 1 : Le voleur de vélo.

J'adore mon travail, même si parfois des situations d'urgence sont plus dures que d'autres. J'aime cet hôpital situé dans une grande ville américaine. J'affectionne mes collègues qui m'appellent la Frenchy, bien que je vive depuis près de dix ans dans ce pays et que je ne garde de la France, qu'un léger accent et quelques insultes braillées dans la langue de Molière, quand je sors de mes gonds. J'apprécie mon petit train-train, boulot, métro, dodo, ma petite vie tranquille d'infirmière.

Il est près de vingt-trois heures lorsque je passe les portes automatiques et sors dans le froid de ce mois de novembre. J'ai enfin fini ma garde de douze heures et j'ai de la chance, il ne pleut pas. Mon jogging nocturne n'en sera que plus agréable. J'emprunte plusieurs grands axes du centre-ville, très fréquentés en ce vendredi soir par des jeunes en quête de fêtes. Je les regarde avec envie, cela fait trois week-ends que je travaille et je n'ai pas pu profiter de ceux-ci pour sortir avec Célia, mon amie.

Nous nous connaissons depuis le lycée elle et moi et partageons tout depuis dix ans. Hélas, avocate depuis un an dans un grand cabinet du centre-ville, elle passe beaucoup de ses week-ends à plancher sur ses affaires. Nous avons de plus en plus de difficultés à nous trouver des moments communs dans nos emplois du temps dignes de ministres. Elle est loin derrière nous l'époque où nous écumions les bars. Elle, la grande brune, aux origines mexicaines, voluptueuse, ses cheveux raides coupés court et moi la petite française, svelte aux cheveux blonds cendrés, longs et ondulés, aussi blanche qu'un cachet d'aspirine. Célia et moi sommes deux faces d'une même pièce, toujours ensemble et proches, mais totalement opposées tant sur le physique que sur le caractère. Je suis bordélique, elle est ordonnée presque maniaque. Elle est féminine et à la dernière pointe de

la mode, je suis parfois garçon manqué et adepte des tenues classiques. Expansive et sociable, je suis pour ma part beaucoup plus réservée et discrète.

Je dépasse le dernier croisement avant d'arriver à mon domicile, plus que quelques minutes de course avant d'atteindre mon petit deux pièces, de quarante mètres carrés, situé au deuxième étage d'un immeuble ancien. Celui-ci est composé de quatre appartements et d'un magasin au rez-de-chaussée.

Je parviens enfin à la porte extérieure, la serrure de celle-ci est cassée depuis plusieurs jours, mais le gestionnaire de la copropriété tarde à faire venir un serrurier. Heureusement, le quartier n'est pas trop mal fréquenté.

Le rez-de-chaussée est seulement composé d'un escalier pour atteindre les étages supérieurs, d'un petit couloir menant à un local à vélo et de quatre boîtes aux lettres. Je me dirige vers celles-ci, pour relever mon courrier, tout en reprenant mon souffle. Les enveloppes et publicités récupérées, je pose mon pied sur la première marche, mais un léger bruit me stoppe dans mon mouvement et me fait tourner la tête. Je reste statique au bas de l'escalier, dans l'attente de vérifier si oui ou non j'ai rêvé. Un second son se fait entendre, plus distinct, comme un faible gémissement et je confirme que mon cerveau ne m'a pas joué un tour. Ce bruit semble provenir de derrière la porte entrebâillée du local à vélo.

Aucune lumière ne filtre de la pièce, il est presque minuit, la porte extérieure est brisée et des bruissements se font entendre. Je suis une jeune femme seule, j'ai à peine suffisamment de force pour ouvrir un pot de confiture et même si j'ai relativement de l'endurance, je ne cours pas assez vite, avec mes courtes guibolles, pour pouvoir semer un éventuel poursuivant. Bienvenue dans le scénario idéal du film d'horreur de l'année, oui je regarde beaucoup trop ce genre de films.

Quelqu'un aurait-il profité de la porte, qui ne se verrouille plus, pour s'introduire ici ? Plusieurs possibilités me viennent à l'esprit. Il est possible qu'un sans domicile fixe, ait saisi l'occasion pour pouvoir dormir dans un endroit clos, ou bien, moins agréable idée, mais ne causant finalement pas de réels soucis, une femme et un homme, qui veulent profiter de la situation pour passer du bon temps à l'abri des regards. Hélas, cela pourrait être aussi quelqu'un, de mal intentionné, venu voler les vélos stockés dans ce local.

Je passe en revue les solutions qui se présentent à moi, je sais d'avance que Madame Grewson, au premier étage, qui me déteste pour je ne sais quelle raison, ne m'aidera pas. Quant à l'autre appartement sur ce palier, son locataire travaille de nuit dans un bar. Mon voisin, pour sa part, un vendredi soir, sera ou sorti, ou trop éméché pour faire quoi que ce soit.

Restent donc deux solutions, soit je prends mon courage à deux mains et je vais voir ce qu'il y a dans ce local, quitte à finir en première page des journaux demain matin, après qu'on ait retrouvé mon cadavre. Oui, je regarde aussi beaucoup de séries policières. Soit, je fais comme si de rien n'était et je rentre à mon domicile et m'y enferme à double tour. Mon courage s'étant envolé vers de très lointaines contrées, je pose un pied sur l'escalier, doucement, pour monter sans avertir de ma présence. Tant pis si c'est un voleur de vélo, je n'ai, ce soir pas l'âme d'un superhéros.

Je stoppe mon geste, quand j'aperçois, sur le sol du couloir, des traces de sang se dirigeant vers le local. Près de la porte de celui-ci, un téléphone, plutôt haut de gamme, laissé à l'abandon, tâché lui aussi de sang. Je suis devenue infirmière, avec comme première raison, mon envie d'aider les gens, et au vu des marques au sol, la personne cachée dans la pièce, est fort probablement blessée. Peut-être un sans-abri renversé par une voiture, ou un jeune qui s'est battu.

Je décide donc d'aller jeter un œil, voir l'étendue des dégâts, avant d'appeler, si nécessaire, les secours. Je sors tout de même le taser que je garde dans mon sac, cadeau de Célia, qui m'avait fait promettre de toujours l'avoir sur moi malgré mes réticences. L'appareil de défense à la main, je respire un grand coup, fonce vers la porte, l'ouvre et allume précipitamment la lumière.

Chapitre 2 : Bandit manchot

Dans le coin de la pièce, à moitié camouflé par les vélos qui y sont stockés, ne se trouve pas un sans domicile fixe blessé, ni un jeune sortant d'une bagarre. C'est un homme habillé d'un costume noir, si bien coupé, qu'il n'est probablement pas à la portée de toutes les bourses, qui est assis sur le sol. Ses cheveux noirs, coiffés vers l'arrière, se rebellent et quelques mèches commencent à lui tomber devant les yeux. Son visage crispé par la douleur reste étonnamment beau et séduisant. Ses yeux sont fermés et ses fines lèvres bloquées dans un rictus. Il semble plutôt jeune, environ une trentaine d'années. Il se maintient la hanche d'une main et je devine, au vu du sang sur celle-ci, qu'il fait pression sur une blessure.

Je reste immobile, face à cette scène quelque peu surréaliste et c'est seulement quand ses paupières se lèvent que je sors de ma torpeur. Des yeux verts se posent sur moi et un léger frisson parcourt mon corps. Il se dégage de son regard froid, de la puissance et de l'assurance et bien que cet homme soit blessé, il provoque chez moi un sentiment de crainte. Je remarque la quantité de liquide vermeil sur le sol. Elle est relativement importante et je comprends qu'il a déjà perdu beaucoup de sang. Je sors de ma poche mon téléphone, dans le but de contacter les services de secours et commence à le déverrouiller, quand je suis interrompue par une voix masculine rauque et modulée.

— Non, pas les secours.

Je stoppe mon geste et lève la tête, tout en gardant mon portable dans les mains.

— Vous êtes blessé, il vous faut des soins.

— Je le sais, mon téléphone, donnez-le-moi, me dit difficilement cet homme, chaque mot ayant l'air de lui provoquer de vives douleurs.

Comprenant qu'il réclame son mobile, je vais chercher celui-ci dans le couloir et le lui ramène. Je lui tends, il le prend avec difficulté et éprouve encore plus de gêne à utiliser celui-ci d'une main. Sa seconde étant toujours posée sur sa blessure. Lorsqu'il grogne de mécontentement, je récupère son téléphone pour lui apporter mon aide.

— Quel numéro voulez-vous appeler ?

— Il est dans les raccourcis, le deuxième dans la liste.

J'appuie sur la touche, m'accroupis à son niveau et pose le mobile à son l'oreille, qu'il récupère d'une main faible. À cette hauteur, je peux sentir son parfum, celui-ci est quelque peu caché par l'odeur métallique du sang, mais présent, envoûtant et musqué. J'en profite pour observer son profil, son nez est bien dessiné, ses cils longs et sa peau légèrement halée. Des détails que je remarque, malgré la situation d'urgence dans laquelle nous nous trouvons. Le bel inconnu prend la parole et je ne comprends rien. Enfin quelques mots par-ci par-là, ressemblants au français. Il parle, à vue de nez, italien, à toute vitesse, s'énervant et la communication s'arrête presque aussi vite qu'elle a commencé.

L'homme pose ensuite sa tête contre le mur en soupirant et ne dit plus un mot. Le voyant respirer bruyamment et ne presque plus bouger, je commence à paniquer.

— Monsieur, il faut vous soigner.

Il ouvre un œil, difficilement, avant de le refermer presque immédiatement.

- On va venir me récupérer, bientôt...
- C'est quoi « bientôt » pour vous ? Juste à titre d'information, si vous ne l'avez pas remarqué, vous perdez beaucoup de sang !
- Moins d'une heure, me répond-il à mi-voix.
- Pardon ? Impossible, vous ne pouvez pas attendre une heure, lui rétorqué-je abruptement, en ressortant mon téléphone et en composant le numéro des urgences.
- N'appellez pas les secours, s'il vous plait, je tiendrai, me dit-il le regard suppliant.

Ma tête tourne à plein régime, j'analyse la situation, le refus de cet homme de se faire soigner aux urgences, son état de santé et réfléchis aux solutions qui se présentent à moi. Ne pouvant pas rester à ne rien faire et le voir dépérir en attendant que quelqu'un vienne le chercher, je respire en grand coup et c'est ensuite l'infirmière qui prend le relais. Je me baisse vers sa blessure et retire sa main. Je soulève son costume et trouve une chemise gorgée de sang. L'homme, surpris par mon contact, me regarde les yeux ronds.

- Que faites-vous ?
- J'examine votre blessure, il vous faut des premiers soins.
- Vous vous y connaissez dans les soins de premiers secours ?
- Un peu plus que cela, je suis infirmière.
- Je dois avoir une bonne étoile alors, pour avoir été trouvé par une infirmière, dit-il faiblement.
- Sans soin, infirmière ou non, vous ne tiendrez pas longtemps. C'est un coup de couteau et vu la quantité de sang sur vos

vêtements et sur le sol, il est assez profond, il faut nettoyer la plaie et arrêter l'hémorragie. Vous pouvez marcher ?

— Marcher ?

— Oui, j'ai une trousse de premiers secours chez moi. Venez, je vais vous aider à vous lever.

Je m'agenouille à son niveau, passe la tête sous son bras et l'aide à se relever.

— Vous allez m'emmener chez vous ? Vous ramenez souvent des hommes qui se sont fait poignarder à votre domicile ? m'interroge-t-il.

— Non c'est une première, on va devoir monter les escaliers, gardez donc votre souffle.

Nous grimpons lentement, chaque mouvement lui arrachant un gémissement de douleur et c'est avec soulagement que j'atteins la porte de mon appartement. J'ouvre celle-ci, entre et nous mène vers la salle de bain. La petite pièce, d'à peine six mètres carrés, me semble bien étroite pour nous deux. J'aide l'inconnu à s'asseoir sur le sol, adossé à ma baignoire et tente de lui retirer son costume, sans grande réussite.

— Il faut que je regarde cette coupure, je dois enlever votre veste et votre chemise, pouvez-vous m'aider un peu ?

— Je vous avouerai que j'apprécie habituellement de me soustraire de mes vêtements en compagnie de jeunes femmes, mais disons qu'aujourd'hui je me sens peu vigoureux, me répond-il en m'aidant à le dévêtir.

— Vous faites de l'humour, c'est bon signe, allez encore un peu et je

pourrais vous ôter votre chemise.

La blessure, n'est pas belle, une balafre d'environ quinze centimètres de long pour huit millimètres de profondeur au niveau de sa hanche. Heureusement, aucun organe n'est touché, mais vu la quantité de sang, cela fait au moins une heure qu'il a été blessé et des points de suture vont être nécessaires.

— Vous vous êtes blessé depuis longtemps ?

— Une heure, je pense, j'ai beaucoup marché, pour m'éloigner...

S'interrompant dans sa phrase, je la continue pour lui.

— Vous éloigner de votre agresseur ?

— On peut dire cela comme ça.

Voyant qu'il ne veut pas en dire plus, je me lève et sors chercher un tissu propre, je récupère un drap dont j'en déchire une belle longueur et j'attrape dans mon meuble de salle de bain ma trousse de premiers secours. Je sors des compresses, du nettoyant, enfile des gants et informe à l'inconnu que je vais commencer par compresser la plaie pour arrêter les saignements et que cela risque de le faire un peu souffrir.

— Je pense qu'un peu de douleur supplémentaire ne changera plus grand-chose à mon cas, me dit-il quelque peu incertain.

Je confirme et appuie fortement le tissu sur sa blessure. Il respire profondément, probablement pour essayer de calmer les élancements et je profite de ce moment silencieux pour jeter des coups d'œil à cet homme. Il a un corps magnifique, bien qu'une partie de celui-ci soit couverte de sang.

Il est fin, mais ses épaules sont carrées et ses muscles bien dessinés. J'aperçois sur sa peau de nombreux tatouages. Il remarque mon regard qui s'égare sur lui.

— Vous regardez mes tatouages ?

— Oui, vous en avez un bon nombre.

— J'en ai dix, mais beaucoup ont été faits dans ma jeunesse et j'en regrette même certains.

Je me reconcentre sur sa blessure, maintenant la pression du mieux possible, en espérant pouvoir arrêter l'afflux sanguin.

— Parlez-moi, me murmure-t-il.

— Pardon ?

— Parlez, cela m'aide à ne pas me concentrer sur la douleur.

— Et que voulez-vous que je vous dise ?

— Comment vous appelez-vous ?

— Victoire.

— Victoire ? *Victory* ?

— Oui en anglais.

— En italien on dit Vittoria. C'est un beau prénom, plutôt rare non ?

— Plutôt vieillot oui, mes parents ont des goûts particuliers.

— Je trouve au contraire qu'il est superbe, c'est un prénom fort. Soyez-en fière. Je suis enchanté Victoire, je suis Clemente. Je vous serrerais bien la main, mais les vôtres sont occupées et je veux que vous finissiez au plus vite, me rétorque-t-il en me regardant faire pression sur sa blessure.

— Enchantée Clemente, encore au moins dix minutes pour espérer que le sang coagule.

— Mamma mia ! Autant !

Je souris à l'utilisation de cette expression si typique et lui demande s'il est Italien.

— D'origine, je suis né aux États-Unis, mais mon cœur est en Italie, j'y vais assez régulièrement, j'ai de la famille éloignée là-bas. Et vous ? Vous n'êtes pas américaine, votre prénom et votre accent, me font penser à l'Europe.

— Je suis française, je vis aux États-Unis depuis dix années. Je suis arrivée ici avec mes parents à mes quinze ans.

— Ils sont venus s'installer dans ce pays ?

— Dans cette ville même, pendant quatre ans. Mes parents ont la bougeotte, je suis née en France, mais je n'y ai vécu que jusqu'à mes sept ans. Mon père est une sorte d'expert dans le domaine de la finance d'entreprise et pas mal de boîtes s'arrachent ses services, alors on voyageait au gré de ses opportunités.

— Où avez-vous résidé ?

Je commence à lui parler de nos nombreuses expatriations, d'abord, au Sénégal pendant deux ans, puis au Maroc durant autant d'années. Ensuite à Genève pendant trois ans, puis un an à Dubaï.

— Et après, vous vous êtes installés définitivement ici ?

— Oui de mes quinze ans jusqu'à mes dix-neuf ans, puis mes parents ont voulu partir, mais je me plaisais tellement que j'ai réussi à les convaincre de me laisser faire mes études ici. Ils ont accepté, après un long combat et me les ont même financées, ce qui est une

- chance, vu le prix qu'elles coûtent. Ils m'ont donc laissée ici et sont partis. Actuellement, ils vivent en Thaïlande.
- En Thaïlande ? Vous avez probablement vu et connu une multitude de cultures et de façons de vivre différentes ?
- Oui énormément, c'est enrichissant, même si, quand j'étais enfant, j'avais plus de difficultés à apprécier ces déménagements. Vous vous faites des amis de courtes durées dans ce genre de situations, à chaque départ, je devais me séparer d'eux et c'était relativement compliqué.
- J'imagine, mais maintenant, vous qui avez voyagé, vous ne voulez plus quitter les USA ?
- Non, pas pour le moment, même si parfois, l'idée me taraude, je pense que l'humanitaire dans des pays d'Afrique me plairait, mais j'ai peur de sauter le pas. Je manque de courage parfois.
- Je ne pense pas que vous manquiez de courage, vous vous appelez Victoire. Vous ne pourriez que réussir et vous avez fait venir un inconnu poignardé chez vous, même si cela est plus de l'inconscience que du courage à mon humble avis.
- Ce n'est pas comme si vous pouviez faire grand-chose dans votre état, le taquiné-je. Je pense que j'ai eu une déformation professionnelle, le sang tout ça, j'ai enfilé mon costume d'infirmière.
- Tant mieux pour moi, c'est en quelque sorte mon jour de chance.
- En quelque sorte, même si personnellement, me faire poignarder, ne représente pas vraiment une journée de « chance ».
- Je vous rejoins sur ce point, conclut-il.

Plus de dix minutes étant passées, je soulève délicatement le tissu et observe la blessure. Le sang ne coule plus et je décide donc de nettoyer les

bords de la plaie et de la bander. Je suis rassurée que l'hémorragie soit stoppée, mais au vu de la blessure, un médecin sera tout de même nécessaire.

— J'ai bien compris que vous ne vouliez pas aller aux urgences, mais s'il vous plait, consultez un médecin extérieur, il vous faut impérativement des points de suture. La plaie est trop profonde.

— Ce sera fait, dès cette nuit.

Je commence à enlever le sang autour sa blessure, délicatement, en essayant d'appuyer le moins possible sur sa peau endolorie.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour un grand verre de Whisky, je suis sûr que cela m'aiderait à faire passer cette douleur, me dit-il avec envie.

— Je ne suis pas convaincue que l'alcool soit très conseillé dans votre état et je n'ai de toute manière pas de boisson forte à mon domicile, que des bières, pas de quoi vous rendre la tâche plus supportable.

— Même pas une bouteille de vin ? Vous êtes française pourtant.

— Ceci monsieur est un cliché, l'on peut être française sans avoir vins et fromages à son domicile. Avez-vous le frigo rempli de produits italiens chez vous ?

— Rempli, non, mais j'ai au moins des alcools traditionnels de mon pays, tels que l'Amaretto et la Grappa.

— Je ne connais pas ces boissons.

— La Grappa est une eau-de-vie à base de marc de raisin, l'Amaretto lui est un alcool doux au goût d'amande amère. Je vous ferais goûter si l'occasion se présente.

— D'accord, réponds-je, considérant la proposition irréalisable, vu que nous ne nous reverrons probablement jamais.

Je finis son bandage et l'aide à se redresser, tout en l'invitant à se laver les mains, celles-ci étant couvertes de sang. Puis, je l'accompagne, toujours en l'aidant à marcher, au salon pour l'installer sur le canapé.

— Reposez-vous un peu en attendant la personne qui doit venir vous chercher, vous en avez besoin.

— Je vous remercie Victoire, pour votre aide et aussi pour votre accueil. Désolé d'accaparer votre soirée, je suppose que vous n'aviez pas prévu de la passer à soigner un inconnu.

— En effet, j'avais plutôt imaginé passer une heure devant la télévision avant d'aller dormir, mais cela a eu au moins le mérite de me sortir de mon quotidien.

— J'imagine que ce genre de situation ne vous arrive pas souvent.

— Fort heureusement, ce n'est pas vraiment l'idée que je me fais d'une soirée réussie.

Le voyant frissonner, étant toujours torse nu, sa chemise et son costume immettables et trempés de sang, je vais lui chercher une couverture dans ma chambre. De retour au salon, le bel italien, allongé, a les yeux clos et s'est assoupi, je dépose la couverture sur lui et profite de son repos pour nettoyer la salle de douche. J'essuie les traces de sang sur le sol et range le reste de ma trousse de premiers secours. Je récupère sa chemise et son costume que je mets dans un sac en plastique puis reviens à la pièce à vivre.

Je m'approche de Clemente, toujours endormi et l'observe. Cet homme est magnifique, son visage est des plus agréable à regarder et son corps n'en parlons pas, il n'aurait aucun complexe à avoir face aux mannequins

masculins que l'on voit dans les magazines. De plus, de ce que j'ai pu constater, c'est un homme courtois, même s'il a au fond, un je ne sais quoi d'intimidant. Son regard est froid et perçant, un peu sauvage. Ma contemplation est interrompue par la sonnerie de son téléphone. Le prince au bois dormant se réveille et le sort de la poche de son pantalon.

Il parle de nouveau en italien, se tourne vers moi juste un instant pour me demander en anglais mon adresse précise, que je lui donne et après une conversation succincte raccroche.

— La personne venue me récupérer est arrivée, je lui ai demandé de monter, je ne me sens pas la force de descendre seul. Désolé pour le temps passé dans votre appartement.

— Il n'y a pas de soucis, il vous faut du repos, mangez et buvez bien et voyez un médecin, n'oubliez pas.

— Je n'oublierai pas. Merci pour votre aide Victoire, je ne serais probablement pas dans un état si correct, si vous n'aviez pas croisé ma route.

— Je n'ai finalement fait que mon travail.

— Pas que, vous auriez pu ne pas m'écouter, appeler les secours ou bien me laisser là, mais vous m'avez ramené chez vous, soigné. Je vous suis redevable et dans ma famille, les dettes sont sacrées. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, voici ma carte, n'hésitez pas à m'appeler.

Clemente me tend une carte, que je range dans la poche de mon jean, sans la regarder, quelqu'un venant de frapper à la porte. Je vais l'ouvrir et tombe nez à nez avec un type que je n'inviterai fort probablement jamais à boire un café en tête-à-tête.

Il est immense, bien plus d'un mètre quatre-vingt-dix et son corps imposant prend intégralement l'espace de la largeur de ma porte. Si le problème n'était que son gabarit, cela pourrait passer, mais son visage sévère et marqué, ainsi que sa coupe militaire, ne laissent aucun doute sur le manque de joie de vivre du bonhomme. Il porte un costume noir et c'est une voix grave et rocailleuse qui sort de sa bouche.

— Désolé pour ce retard, impossible de faire plus vite, notre petit problème n'a pu être réglé plus rapidement, dit-il en s'approchant de Clemente.

— Tant qu'il est réglé, j'étais heureusement dans de bonnes mains, lui répond Clemente en me jetant un regard.

— J'ai contacté le Doc, il vous attend à l'appartement. Vous n'avez pas de haut ? réplique le mastodonte en voyant Clemente retirer la couverture de ses épaules.

— Sa chemise et sa veste de costume sont dans ce sac, mais ils sont pleins de sang, gardez la couverture Clemente, je n'en ai pas besoin, leur dis-je en tendant le sac plastique contenant les vêtements.

Le colosse le récupère, puis prend par le bras Clemente, qui, avant de quitter mon petit appartement, se tourne vers moi en me souriant.

— Merci encore, Victoire, et désolé pour ce dérangement nocturne.

Je lui souris en retour et la porte se ferme derrière eux. Ce sourire, le premier que je vois s'afficher sur ses lèvres, ne m'a pas du tout semblé naturel, ses yeux ne reflétant pour leur part aucune sympathie ni joie, cela m'a relativement mise mal à l'aise.

Je me sens maintenant bien seule après la sortie des deux hommes. J'observe sans savoir quoi faire, la pièce. Cette situation irréaliste m'a laissé un arrière-goût étrange. Je regarde l'heure dans la cuisine et en voyant qu'une heure du matin est passée depuis longtemps, décide d'aller me coucher. Je tombe très rapidement dans le sommeil.

Chapitre 3 : Composition florale

Le lendemain je suis debout à onze heures. Ne commençant ma garde de nuit que dans la soirée, j'ai du temps devant moi. Je resterai à l'hôpital jusqu'à six heures du matin, puis j'aurai deux jours de congé bien mérités.

Je me réchauffe le café restant de la veille et tout en le dégustant, fais errer mon regard sur la pièce. Mon appartement est sens dessus dessous. Entre les magazines et livres qui traînent au sol, les factures non payées laissées à l'abandon sur la table basse et mes vêtements balancés sur le canapé, ma tanière a bien besoin d'un peu de rangement et de ménage. Je décide donc de me mettre au nettoyage après avoir pris ma douche matinale.

La scène d'hier soir me semble n'être qu'un rêve et j'en viens même à me demander si je l'ai bien vécue. Ce sont les morceaux d'emballages des compresses, trônant dans la poubelle de ma salle de bain, qui me confirment qu'elle a bien eu lieu.

Après une douche revigorante, je me lance dans le rangement. Je suis interrompue trente minutes plus tard par la sonnerie de mon portable résonnant dans l'appartement. Le nom de ma meilleure amie s'affiche sur l'écran et je décroche tout en faisant atterrir mon derrière sur le canapé, qui grince de désapprobation.

— Holà, chantonne-t-elle de sa voix chaude et douce. Comment vas-tu ma belle, je ne te réveille pas j'espère ?

— Non, je suis levée depuis près d'une heure, je suis en plein nettoyage.

— Tu fais le ménage ? C'est un grand jour, ricane-t-elle de l'autre côté du téléphone.

- Oui, mon appartement en avait besoin.
- À qui le dis-tu ! Tu travailles ce soir ? J'ai enfin clôturé l'affaire sur laquelle je bosse depuis un mois et j'ai envie de sortir.
- Hélas, je suis de garde de nuit, mais le week-end prochain, par contre, je suis disponible. Il faudra que l'on s'organise quelque chose.
- Zut, je vais devoir appeler Matthew pour qu'il m'accompagne, il servira de substitut, nos soirées me manquent Vic.

Matthew est l'actuel copain de Célia, un bel homme qu'elle a rencontré dans sa salle de sport, mais la belle a déjà l'air de s'en lasser.

- Pareil pour moi, nous n'avons plus de vie, Célia.
- Parle pour toi, pour ma part j'arrive tout de même à concilier loisir et travail, par contre, te concernant j'en doute. Après tes gardes tu es épuisée ! Dis-moi depuis combien de temps n'as-tu pas passé de bons moments avec un homme !
- Au moins dix mois...
- Dix mois ! Au bout de dix jours, je suis déjà à bout, tu vas rentrer dans les ordres à ce rythme, se marre mon amie.
- Crois-tu ? J'aime trop les hommes pour cela, mais j'aurai besoin de journées de quarante-huit heures pour pouvoir en profiter.
- Ma pauvre, n'as-tu pas un beau collègue médecin ou infirmier sur lequel mettre le grappin ? Ou du moins, par manque de temps te rincer l'œil ?
- En parlant de me rincer l'œil, j'ai quelque chose d'énorme à te raconter...

Je relate ensuite à Célia les détails de ma rencontre de la veille.

- C'est incroyable ! Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné dès hier pour m'en parler, Vic ? On bavasse depuis déjà cinq minutes et tu ne m'avais encore rien dit ! Si cela m'était arrivé, j'aurais débarqué chez toi en pleine nuit pour t'informer ! me réplique-t-elle d'un ton faussement outré.
- J'étais épuisée Célia, je me suis endormie comme une masse et ce matin, je ne sais pas, cela me semblait si irréel.
- Je veux bien le croire, un bel homme blessé dans ton local à vélo, c'est assez surréaliste, mais étrange sa réticence à appeler les secours. Crois-tu qu'il n'ait pas d'assurance maladie et qu'il ne voulait pas avoir à payer une facture d'hôpital ?
- Je ne pense pas que cela soit le problème, il portait un costume sur mesure, idem pour la chemise, elle était de qualité et son smartphone un modèle dernier cri. Je doute qu'il ait des soucis d'argent ou d'assurance.
- Alors, pourquoi à ton avis ?
- Peut-être une phobie des hôpitaux, ou bien de la foule ? Je ne sais pas trop. Il ne m'a pas dit, non plus, ce qu'il lui était arrivé, je sais juste, d'après ses propos, qu'il a beaucoup marché avant d'arriver à mon immeuble.
- Il s'est probablement fait agresser dans un quartier de banlieue et s'est déplacé jusqu'au centre-ville. S'il était, comme tu le dis, bien habillé, des jeunes ont dû vouloir lui piquer son portefeuille.
- Peut-être, on n'aura de toute manière pas de réponse à cette question.
- Dommage, tu ne connais que son prénom, rien d'autre ? Tu aurais pu le revoir.
- Pourquoi voudrais-tu que je le revoie, je l'ai soigné, c'est tout.

— Justement, tu es sa «sauveuse», une belle histoire aurait pu commencer entre vous, dit-elle rêveuse.

— Tu délirés Célia, de toute façon je ne saurais pas comment le contacter... attends.

Le souvenir de sa carte de visite me revient en tête et je me dirige vers mon jean, jeté dans le panier à linge sale, pour en sortir le petit papier rectangulaire.

— Célia, il m'a donné sa carte de visite, je l'avais complètement oubliée.

— Ce n'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'il y a écrit dessus ?

— Clemente Santini, directeur général, FOUR ACES OF CARDS, suivi d'un numéro de téléphone.

— C'est une blague Vic ?

— Qu'est-ce qui est une blague ?

— Tu as rencontré le directeur du Four Aces of Cards !

— C'est quoi ce truc ?

— Un casino, il est énorme, celui en plein centre-ville à côté du nouvel hôtel de luxe qui va ouvrir prochainement.

— Sérieusement, le bâtiment avec des colonnes gréco-romaines ? Le casino digne de ceux du Nevada* ?

— Bingo, c'est un directeur général, tu m'étonnes qu'il n'ait pas de problèmes d'assurance maladie ! Ma petite Vic tu viens de toucher le gros lot !

— Je n'ai rien touché, arrête donc de rêver. Il m'a donné sa carte pour que je l'appelle en cas de besoin, c'est tout.

— Appelle-le !

— Je n'ai aucune raison de le contacter.

- Trouves-en une, il faut que tu l'appelles Vic, c'est un ordre. Sinon donne-moi son numéro, je vais lui téléphoner.
- Tu déliras ma cocotte, aucunes de nous ne va l'appeler.
- Allez, sois cool, tu viens enfin d'avoir quelque chose d'extraordinaire dans ta vie, ne laisses pas passer le coche, me supplie mon amie à l'autre bout du combiné.
- Sûrement pas, le fait de savoir qu'il est directeur d'un casino a plus tendance à me faire fuir, ce type ne joue pas dans la même cour que moi.
- Allez, sois sympa ! insiste mon amie.
- Contente de t'avoir parlé Célia, maintenant je dois aller au supermarché avant de mourir de faim, bye bye !
- Attends ne raccroche pas...

Je coupe ensuite la communication et reçois dans les secondes suivantes un SMS de celle-ci.

11 h 45

De : Célia

À : Moi

TU CROIS POUVOIR TE DÉBARRASSER DE MOI?! ON EN REPARLERA !

Ma chère Célia, elle est parfois agaçante et terriblement butée, mais je l'adore. Je jette de nouveau un coup d'œil à la carte avant de la poser sur la table basse, puis je quitte mon appartement.

Après une garde de nuit difficile, je suis lessivée. En passant les portes automatiques de l'hôpital, je suis étonnée de tomber nez à nez avec une

Célia postée devant le bâtiment. Elle porte une jolie robe sous un manteau épais, je devine donc qu'elle revient d'une soirée qui s'est éternisée jusqu'au matin.

— Célia, que fais-tu ici ?

Je la rejoins sur le trottoir et celle-ci s'approche de moi en tendant son doigt juste devant mon visage.

— Je t'ai dit qu'on en reparlerait ! me déclare-t-elle d'un ton aviné.

— Tu m'as l'air bien pompette, la soirée était sympa ?

— Ça va, mais tu m'as manqué, je peux passer la nuit chez toi ? me demande mon amie en me prenant par le bras.

— La nuit, il est six heures du matin Célia.

— Et bah la journée alors, moi je me fiche de l'heure, je veux juste un lit pour m'allonger.

— OK je t'accueille, mais laisse-moi dormir et ne me parle pas de Clemente, sinon je te ramène chez toi, on est d'accord ?

— Promis, me dit Célia en me tendant son petit doigt pour sceller sa promesse.

— Par contre, tant pis pour la course à pied, on va prendre le métro, tu n'es pas trop en état de marcher.

Après plus de vingt minutes dans ce transport en commun qui m'horripile, nous arrivons à mon domicile. Célia, en entrant dans le hall du rez-de-chaussée, a un regard poussé vers le local à vélo et je lui rappelle donc sa promesse. Elle me répond par un clin d'œil et par un doigt sur ses lèvres.

Nous montons les escaliers et arrivons devant la porte de mon appartement. L'engagement de Célia est vite oublié, lorsqu'elle aperçoit un énorme bouquet de fleurs multicolores posé devant l'entrée de mon deux pièces.

— Des fleurs ! Je suis sûre qu'elles viennent de lui, regarde la carte Vic ! dit-elle en tournant autour du bouquet.

— Laisse-moi ouvrir la porte et entrer d'abord ! Bordel, il est énorme ce bouquet, râlé-je en essayant d'attraper celui-ci.

Ma porte d'entrée refermée je dépose les fleurs sur la table basse. Célia a déjà enlevé son manteau et s'est installée sur le canapé, dans l'attente de la suite. Elle entonne une sorte d'hymne d'encouragement à mon encontre.

— La carte, la carte, la carte.

— J'ai compris, rétorqué-je exaspérée, avant de récupérer la petite enveloppe accrochée au bouquet.

Sur la carte que j'en retire, seules deux phrases sont inscrites.

Merci encore pour votre aide précieuse, vous m'avez tirée d'une situation critique, je suis votre débiteur.

PS : J'ai vu un médecin, qui fut très content des soins déjà prodigués.

Je tends par la suite la carte à Célia, qui s'empresse de la lire. Elle tape ensuite sur la table avec l'air de quelqu'un qui a une bonne idée et m'ordonne.

— Voilà ta raison pour l'appeler ! C'est un signe !

— Où vois-tu un signe bougre d'entêtée ! Il m'a juste envoyé des

fleurs en remerciement. Je l'ai soigné, il est reconnaissant, c'est un chic type, c'est tout.

— Lis entre les lignes !

— Il n'y a rien à lire entre les lignes, Célia.

— Bien sûr que si ! Il aurait pu te dire « merci de m'avoir soigné » ou bien « je vous suis reconnaissant pour vos soins » là il t'a écrit qu'il est ton débiteur et il y a même un PS, un homme juste reconnaissant ne chipote pas sur la carte, un merci et basta. Lui il t'envoie même des fleurs, crois-en mon expérience ma petite, tu as toutes tes chances avec cet homme.

— L'expérience d'une femme bourrée, un dimanche matin, qui préfère aller dormir chez son amie que chez son actuel petit copain, je m'en passerais bien.

— Matthew m'ennuie et puis toi tu avais une histoire intéressante, appelle-le !

— Non.

— S'il te plait, me supplie mon amie en se rapprochant de moi.

Je lui jette un coussin à la tête que celle-ci évite en riant.

— Je ne lâcherais pas l'affaire Vic.

— Je suis convaincue du contraire, quand ton taux d'alcoolémie va redescendre tu vas t'endormir comme une masse, je te connais par cœur.

— Ce n'est pas faux, alors appelle-le maintenant et remercie-le pour les fleurs, la moindre des politesses. Tu es une fille polie Vic non ?

— Tu me fatigues Célia, je ne l'appellerai pas, mais comme, je te l'accorde, la politesse est importante, je vais lui envoyer un SMS. Contentée ?

- Ah non, un appel c'est mieux !
- Il est sept heures du matin un dimanche ! Je ne vais pas lui téléphoner, c'est le SMS ou rien !
- OK, va pour le SMS alors, bougonne-t-elle.

Je sors mon téléphone de ma poche et le déverrouille, puis voyant que Célia, reste assise à côté de moi, le regard fixé sur mon mobile, je lui demande.

- Tu vas rester là, à m'observer pendant que je l'écris ?
- Bien évidemment.
- Laisse-moi écrire mon message tranquillement, tu me déconcentres, va donc te brosser les dents, ton haleine est identique à celle d'un débit de boisson. De toute manière, tu regarderas le SMS que j'ai envoyé en revenant.
- Ne le supprime pas, m'ordonne mon amie tout en rejoignant la salle de bain.

6 h 58

De : Moi

À : Clemente

Merci pour les fleurs.

Je suis rassurée que vous ayez vu un médecin

Victoire.

Simple et direct, juste de la politesse. Je pose ensuite mon téléphone sur la table, celui-ci étant vite récupéré, dès son retour, par mon amie en vue d'effectuer sa vérification.

- Quoi ! c'est tout. J'aurais dû le vérifier avant que tu ne l'envoies.
C'est nul.
- Qu'aurais-tu voulu que j'écrive ?
- Tu aurais dû mettre plus de sentiments, genre « j'ai été touchée et surprise par les fleurs magnifiques posées devant ma porte » ou encore « je vous remercie de tout cœur pour ce magnifique bouquet, j'espère que les fleurs ne faneront pas avant de nombreux jours »
- Tu t'es crue dans un roman à l'eau de rose ? Il va me prendre pour une folle si je réponds avec un truc de ce genre et puis ce n'est vraiment pas le style de phrase que je pourrais écrire.

La sonnerie de réception d'un message retentit et Célia, qui a encore le téléphone entre les mains, s'empresse de le lire en m'empêchant de récupérer celui-ci. Elle se met ensuite à jubiler en me tendant mon portable.

7 h 3

De : Clemente

À : Moi

Elles vous plaisent ? J'ai eu quelques difficultés à choisir, j'espère que vous n'avez pas trouvé le bouquet trop exagéré ?

Je lui réponds immédiatement, surprise qu'il soit réveillé. Laisant cette fois Célia regarder par-dessus mon épaule.

7 h 5

De : Moi

À : Clemente

Un peu grand peut-être, mais très beau. Déjà levé si tôt un dimanche matin ? Vous avez besoin de vous reposer.

7 h 6

De : Clemente

À : Moi

Oui, je suis relativement lève-tôt, mais je reste allongé, pour ne pas rouvrir ma blessure, par contre je pourrais dire la même chose pour vous.

7 h 8

De : Moi

À : Clemente

Dans mon cas, la nuit n'a même pas encore commencé.

7 h 10

De : Clemente

À : Moi

Soirée qui a duré en longueur ?

7 h 12

De : Moi

À : Clemente

Hélas non, pas de place pour l'amusement, le travail avant tout. Je viens de terminer ma nuit à l'hôpital.

7 h 14

De : Clemente

À : Moi

Vous avez passé votre nuit à sauver des vies, je vous laisse donc aller dormir.

- On dirait que ça colle entre vous, ricane derrière moi Célia.
- Ne dis pas n'importe quoi, il n'y a rien dans ces SMS, juste des banalités.
- Qu'est-ce que tu es butée, tu crois vraiment qu'un directeur n'est pas suffisamment occupé pour prendre le temps d'échanger de SMS avec quelqu'un qui ne l'intéresse pas ?
- Alors, c'est qu'il doit être poli.
- Ah, tu m'énerves, ce n'est pas possible d'être aussi bornée, se plaint mon amie en posant ses mains sur son crâne.
- Dans tous les cas, il est sept heures passées, je suis enfin en repos, alors ou tu viens dormir avec moi ou je te mets à la porte.
- OK, mais ce n'est pas terminé Victoire, je te préviens, me dit-elle en me regardant d'un air sévère.

Nous dormons jusqu'à presque seize heures et comme souvent lors de mes nuits décalées je suis particulièrement enfarinée au réveil. Du côté de Célia, c'est la gueule de bois qui lui tend les bras et elle se sort avec difficultés du lit. Je pars à la cuisine faire couler un café bien serré, tout en préparant des aspirines pour mon amie.

Elle me rejoint dès que l'odeur de la boisson chaude se fait sentir dans la pièce, boit son café et prend ses médicaments en silence, puis se dirige toujours sans un mot à la salle de bain. Étant habituée à ses lendemains de

soirée, je sais d'avance qu'elle ne reprendra forme humaine qu'après une longue douche chaude.

Je me ressers une seconde tasse, attrape la télécommande pour allumer ma télévision et m'étale sur le canapé. Sur la table face à moi, une lumière verte provenant de mon téléphone attire mon regard, celle-ci me signifie l'arrivée d'un SMS.

2 h 33

De : Clemente

À : Moi

Envoyez-moi un message quand vous serez levée.

Je réponds à son SMS et j'ai à peine le temps de poser mon téléphone que celui-ci se met à sonner. Il m'appelle. J'hésite un instant avant de prendre l'appel et c'est avec une petite voix que je décroche.

— Bonjour, Victoire, bien dormi ?

Pour sa part, sa voix est la même que dans mes souvenirs. Masculine et si agréable à entendre.

— Très bien merci et vous ? Vous vous reposez ? Vous avez besoin de reprendre des forces.

— Mon médecin m'a prescrit des antidouleurs, ceux-ci ont tendance à me faire somnoler. J'ai dû faire, grâce à eux, une sieste de trente minutes et c'est quelque chose de très inhabituel pour moi.

— Lève tôt, pas de sieste, vous dormez peu ?

— En effet, par manque de temps principalement, je suis relativement

- occupé et à vrai dire mon corps s'est habitué à ce rythme.
- Vous travaillez le week-end ?
 - En partie, même si aujourd'hui, je me contente de lire quelques rapports de moindres importances, j'ai quelques difficultés à me concentrer.
 - Les antidouleurs peuvent provoquer des troubles de l'attention.
 - Ce n'est pas dû aux antidouleurs.
 - On vous a prescrit autre chose ?
 - Ce n'est pas dû à un quelconque médicament, j'ai juste l'esprit occupé par quelqu'un et cela m'empêche de me concentrer.
 - Des problèmes ?
 - Non pas vraiment, vous êtes un peu longue à la détente Victoire.
 - Je ne comprends pas où vous voulez en venir.
 - Je pensais à vous, mademoiselle, rien de plus.

Je reste muette, ne sachant pas quoi dire après cela, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il me sorte ce genre de choses.

- Victoire ? Vous ne parlez plus, je vous ai perdue ?
- Non je suis juste quelque peu surprise.
- Par mes propos ? Je suis un peu trop franc, cela vous gêne ?
- Ce n'est pas un problème de franchise, disons que je suis étonnée. Vous avez l'air d'être un homme occupé, alors je ne vois pas trop pourquoi vous perdez votre temps à discuter ou bien à penser à moi.
- Parce que vous êtes ma bonne étoile.
- Je suis juste une infirmière qui a fait son travail.
- C'est plus que cela, la petite heure passée en votre compagnie hier, aurait dû être l'une des pires de ma vie. Blessé, perdant mon sang,

étant soigné dans une salle de bain par une inconnue, mais étonnamment, c'est tout le contraire, j'en suis venu à « presque » apprécier le moment passé avec vous, bon après avoir fait fit de la douleur bien sûr. J'ai donc pris une décision.

— Laquelle ?

— Nous nous sommes rencontrés dans des circonstances plutôt désastreuses et je veux maintenant repartir sur de bonnes bases. C'est pour cela que je veux vous inviter, le week-end prochain à une soirée.

— Quel genre de soirée ?

— Une inauguration, je suis le directeur d'un casino. Nous venons de finir la construction d'un hôtel de luxe, accolé à celui-ci et nous allons inaugurer cette structure. Nous organisons une réception, un repas d'abord au sein d'une des salles de l'hôtel, puis une seconde partie de soirée au casino, privatisé pour l'occasion. Je souhaiterais que vous veniez.

— Je ne suis pas sûre d'être à ma place dans ce genre d'évènement, c'est quelque peu mondain non ?

— Un peu en effet, mais vous pourrez profiter d'un délicieux repas, nous faisons venir un chef étoilé et il va faire des merveilles, la soirée au casino sera aussi très divertissante et des jetons seront offerts.

C'est le moment que choisit Célia pour sortir de la salle de bain tout en me regardant avec curiosité et une idée germe dans mon esprit.

— Puis-je venir accompagnée ?

— Votre petit ami ? m'interroge Clemente, d'un ton qui me semble bien plus sec.

- Non, mon amie, elle adore ce genre de soirées et elle m'en voudrait si je venais sans elle.
- Très bien, je vous envoie deux invitations, me dit-il, radouci.
- Merci.
- Je vous verrais donc samedi soir.

Après avoir raccroché et raconté toute la conversation à Célia, elle tourne pendant bien une heure autour de moi toute excitée. Elle commence à planifier la préparation à cette soirée, où acheter nos robes, quand prendre rendez-vous chez l'esthéticienne, ou que prévoir en accessoires.

Pour ma part, je ne l'écoute que d'une oreille, mon esprit étant ailleurs. En effet, samedi je reverrais Clemente.

**États des USA où se trouve Las Vegas.*

Chapitre 4 : Soirée de Gala

Mes deux jours de repos, que je comptais passer sous la couette à ne rien faire, sont utilisés par Célia dans le but de renouveler nos garde-robes. Mon amie s'est presque arraché les cheveux quand elle a découvert la seule robe habillée que je possède. Celle-ci datant de ma remise des diplômes et ayant relativement mal vieilli.

Nous nous retrouvons donc, ce lundi en fin de journée, dans le plus grand centre commercial de la ville à la recherche de la robe parfaite. Célia ne manque pas de tenues de soirée, mais comme toutes les occasions sont bonnes pour le shopping, elle a décidé que ce gala méritait bien une nouvelle toilette.

Après avoir crapahuté dans une dizaine de magasins, elle jette son dévolu sur une longue robe bustier bordeaux, en mousseline, fendue jusqu'en haut de la cuisse. Elle accompagne celle-ci d'une paire d'escarpins aux talons vertigineux.

De mon côté, j'ai bien plus de difficultés, n'arrivant pas à me décider parmi tous ces chiffons. Mon envie penche vers une robe longue, mais ma coach mode du jour n'a pour sa part pas du tout la même idée. Elle me propose plusieurs modèles, tous plus courts les uns que les autres et m'ordonne de choisir parmi eux. Heureusement, Célia a du goût et après plusieurs essayages, j'ai un coup de cœur pour l'une des tenues. La robe, sans manches, m'arrive juste au-dessus du genou. Elle est d'une couleur bleu roi, composée entièrement de dentelles et agrémentée d'un ruban pour dessiner la taille.

Nous voici donc prêtes pour la soirée de samedi. Étonnamment, plus les jours passent plus je suis pressée d'y être. J'essaye de me convaincre que

c'est le fait de passer un moment avec mon amie, avec qui je ne suis pas sortie depuis longtemps, qui me rend impatiente, mais au fond je ne me leurre pas, j'ai hâte de revoir Clemente. Mes pensées sont régulièrement habitées par cet homme. Ce qui est plutôt étonnant vu que je l'ai fréquenté qu'une heure et qui plus est dans un contexte improbable. Bon, il a des points pour lui, d'une part il est magnifique et cela aide mes fantasmes, de l'autre de ce que j'en ai vu, c'est un gentleman.

Je bataille de nombreuses fois pour ne pas le noyer sous des SMS, ne lui en envoyant qu'un pour l'informer de la réception des cartes d'invitation pour la soirée. Il ne me répond que par un succinct « Hâte de vous voir ». Bien évidemment, cette semaine me paraît d'une longueur interminable et c'est avec soulagement que ma journée de travail de vendredi se termine.

Arrivée à mon domicile, mon téléphone se met à sonner. Célia, m'ordonne à l'autre bout du fil d'aller me coucher tôt ce soir et qu'elle débarquera chez moi demain après le déjeuner, parce que oui, d'après elle, il nous faudra plus de six heures pour nous préparer.

Elle est bien derrière ma porte en début d'après-midi, chargée de sacs, prête à se mettre à la tâche. Célia me fait un maquillage plutôt discret composé, pour les yeux de deux nuances de marron, d'un peu de poudre pour mon teint et d'un gloss rosé. Pour les cheveux, elle les attache en un chignon lâche et laisse quelques mèches dépasser au niveau de mes oreilles.

Nous avons réservé plus tôt dans la journée un taxi pour nous emmener au lieu de la soirée et à sept heures trente il nous attend en bas de l'immeuble. Après trente minutes de route, nous nous approchons du bâtiment et apercevons une foule stagnante devant celui-ci.

De nombreuses personnes, apprêtées, entrent dans la grande bâtisse. Celle-ci dans le même style que le casino à sa gauche est d'une belle taille, les deux édifices prenant une bonne partie de la rue.

Nous rejoignons l'entrée où un hôte nous demande nos invitations. Je lui tends les cartes, celui-ci me répond par un sourire poli et nous invite à avancer. Dans le grand hall de l'hôtel, des hommes et des femmes sont chargés de nous accompagner à nos tables respectives et nous suivons donc une hôtesse en tailleur noir qui nous convie à entrer dans la salle de réception. Celle-ci est immense et très haute de plafond, décorée richement, comme le reste de l'hôtel, dorures, meubles design, tableaux. Tout respire le luxe et la démesure. Plusieurs tables agrémentées de fleurs sont disposées et notre hôtesse nous conduit à l'une d'elles, relativement bien placée, car proche de la scène.

Nous nous asseyons sur cette table de six personnes, pour le moment vide.

— C'est vraiment immense et luxueux, me dit Célia.

— Les chambres ne doivent pas être à la portée de toutes les bourses.

— Des nôtres en tout cas hors de portée, répond-elle en regardant les verres disposés sur la table. Ton Clemente, n'a pas l'air de faire les choses à moitié, tu as vu la décoration, les fleurs sont magnifiques et la vaisselle, tu crois que c'est du cristal ?

— Ce n'est pas « Mon » Clemente et je suppose que dans ce genre de soirée et d'univers, on n'utilise pas des verres en Pyrex.

— Pourquoi pas ? Et je te mettrais des essuie-tout au lieu de ces serviettes en tissu !

— Et des fleurs en plastique.

— Et un buffet froid de salades pour le repas ! rigole-t-elle.

Notre échange est interrompu par l'arrivée de quatre personnes à notre table. Trois hommes et une femme, tous aux environs de la trentaine,

s'installent à nos côtés après nous avoir saluées. L'un des hommes, aux cheveux roux et aux taches de rousseur, prend la parole en premier.

— Bonjour, Mesdemoiselles, permettez-moi de me présenter, Allen Gable, nous dit-il en nous serrant la main. Mon collègue à mes côtés est Jon Williams et le couple à ma droite, Addison Harris et Darell Martin.

— Enchantée, voici Victoire Legrand et je suis Célia Martinez, nous présente mon amie, relativement à l'aise dans ce genre d'environnement.

— Nouvelles dans les soirées mondaines ? C'est la première fois que nous nous rencontrons. C'est un petit monde, nous nous connaissons tous, nous demande le rouquin.

— Vous avez vu juste, c'est notre première soirée de ce genre, lui confirme Célia.

— Que faites-vous dans la vie ? nous interroge la femme d'un ton sec.

— Victoire est infirmière et je suis avocate.

— Avocate ? demande son conjoint. Dans quel cabinet ? Je suis moi-même associé dans le cabinet de mon père, Martin & Gable, vous connaissez ?

— Bien sûr, vous avez gagné l'affaire Wood contre Simmons, j'ai suivi le procès.

— Vous en avez entendu parler ? s'étonne Darell.

— On avait dit qu'on ne parlerait pas de travail durant la soirée, le coupe sa compagne.

— Désolé chérie, pas de travail.

— Alors, comment vous êtes-vous retrouvée à cette soirée Célia, un client qui vous a envoyé des invitations ? demande Addison, d'un

ton quelque peu hautain.

— En fait, c'est mon amie Vic qui a été conviée, je ne suis qu'une accompagnatrice. C'est le directeur qui l'a invitée, Clemente Santini, c'est en quelque sorte une de ses connaissances.

— Le directeur ? Étonnant, réplique Allen.

J'ouvre la bouche pour la première fois et demande la raison de sa surprise.

— Disons qu'il n'est pas connu pour sa sociabilité, il ne participe que par obligation aux soirées, ne fréquente aucun cercle, ne fraternise avec personne. On dirait qu'il passe son temps à travailler, alors nous sommes étonnés qu'il ait sympathisé avec une « petite » infirmière, me siffle la femme.

— Pourtant, c'est le cas, grincé-je en lui lançant un regard assassin, appréciant que très peu le ton dédaigneux qu'elle emploie.

Voilà une des choses que j'appréhendais dans ce genre de soirées, des personnes bêcheuses, me prenant de haut. J'ai, en à peine cinq minutes, eu un magnifique exemple devant moi.

Heureusement pour mes nerfs, cette Addison n'ouvre plus la bouche et la conversation continue donc entre Célia, Allen, Jon, Darell et moi sur diverses banalités.

Le repas est ensuite servi, raffiné et minimaliste, les plats sont délicieux et présentés avec tellement de soin que les manger en devient presque difficile. Le dessert, lui, a un petit goût de paradis. C'est l'un des meilleurs moments de la soirée pour Célia et moi, gourmandes comme nous sommes.

Quand sonne la fin du dîner et que l'heure du discours arrive, Clemente apparaît sur l'estrade, magnifique dans un smoking bleu nuit, ses cheveux lissés en arrière, permettant de bien apprécier les traits de son visage.

Il s'installe et entame une allocution de remerciements. Le revoir en vrai, me fait tout drôle, sur cette scène, dans son rôle de directeur, je me sens d'un coup mal à l'aise d'avoir accepté son invitation. La remarque que m'a faite Addison me reste au travers de la gorge. Je ne suis qu'une « petite » infirmière, alors que lui vient d'un tout autre milieu.

Sa voix est bien plus sereine et directe que celle que j'ai entendue quand il était blessé. Cet homme dégage quelque chose de magnétique et puissant. Il attire le regard et je remarque qu'il a l'embarras du choix question femme, celles de l'assemblée ne bavant rien qu'à le voir discourir.

Même mon amie ne détache pas ses yeux de lui et c'est seulement quand je lui pince légèrement le bras qu'elle décroche de sa contemplation et se penche à mon oreille.

— Bons dieux Vic, il est superbe, tu me l'avais décrit beau, mais c'est un véritable canon ce type.

— Oui, regarde les femmes dans la salle, à le dévorer des yeux. Cet homme peut avoir qui il veut.

Je tourne ma tête vers Clemente, celui-ci présente son projet de Casino-Hôtel, énumérant les diverses prestations de son établissement, piscine sur le toit, SPA, Jacuzzi, suite de luxe, etc. De multiples joyeusetés hors de portée du petit peuple comme Célia et moi.

Ensuite il passe aux remerciements, commençant par le PDG du groupe, je comprends donc que le casino-hôtel appartient à un conglomérat.

— Et enfin, je vous remercie tous pour votre présence ce soir,

maintenant je vous invite à vous rendre au casino où vous attend la deuxième partie de la soirée. Celui-ci est entièrement privatisé et de nombreux spectacles auront lieu pour vous divertir entre deux parties de Black Jack. Nous vous offrons aussi, à tous, cent dollars de jetons.

Il descend ensuite de la scène sous les applaudissements de l'assemblée. C'est à ce moment-là que nos regards se croisent très brièvement, mais aucune émotion ne s'affiche sur son visage. Puis il quitte la salle, suivi par quelques personnes, dont l'homme qui était venu le récupérer chez moi, probablement une sorte de garde, il a le gabarit adéquat.

Célia et moi, nous levons et suivons la foule se dirigeant vers le casino. En arrivant dans la salle principale de celui-ci, c'est une ambiance bien différente qui nous y attend. De la musique, des serveurs et serveuses qui circulent entre les machines et joueurs, des lumières, des estrades disposées à plusieurs endroits où se produisent danseurs, magiciens ou autres artistes.

Les invités sont disséminés un peu partout, en train de jouer, de regarder ou de discuter. Nous sommes légèrement perdues, peu habituées à aller au casino, mais aussi bien loin de fréquenter ce genre de soirée haut de gamme. Nous récupérons nos jetons gratuits et décidons de nous installer à des machines à sous.

La chance n'est pas de mon côté, je perds tout mon dû, mais Célia, sous une bonne étoile, double sa mise et commence à se prendre au jeu.

Nous avons discuté rapidement de Clemente, que je n'ai plus aperçu depuis son discours, celui-ci s'étant comme volatilisé. Célia a littéralement craqué sur l'homme, le trouvant magnifique, elle n'a pas arrêté de complimenter son physique.

Je profite d'avoir épuisé mon pécule pour l'abandonner quelques minutes à sa machine, j'ai réellement besoin de faire un tour aux toilettes. Cinq petites minutes plus tard je quitte les sanitaires et m'apprête à rejoindre mon amie quand j'aperçois un groupe de personnes en train de discuter. Les hommes de toutes tranches d'âge, smokings et montres de luxe au poignet, bavardent et ricanent, coupes de champagne à la main. Parmi eux se trouve Clemente, parlant avec un homme d'une quarantaine d'années, d'une manière détendue.

Il n'a donc pas disparu, il était juste occupé ailleurs, comme l'est un directeur lors de l'inauguration de son projet. Au moment où je décide de reprendre mon chemin en direction des machines, ses yeux s'accrochent aux miens. Il chuchote un mot à l'oreille de son interlocuteur, qui me jette un bref regard et il se dirige ensuite vers moi d'un pas rapide.

Je reste figée, le temps que mes synapses se reconnectent à mon cerveau. Il arrive à mon niveau, se penche vers moi et m'embrasse sur la joue. Ce qui a pour effet de faire me faire monter la chaleur sur cette zone.

— Bonsoir, Victoire, je suis heureux de vous voir ici. Je vous ai aperçue à la fin de mon discours, mais j'ai ensuite été appelé par mes obligations et quand j'ai eu enfin cinq minutes à moi, je ne vous ai plus trouvée à votre table. Je ne savais pas si vous étiez partie ou non.

— Nous avons suivi la vague des invités.

— Vous avez bien fait, vous avez profité des jeux ?

— Des machines, hélas, je ne suis pas en veine, j'ai tout perdu, cela n'est pas le cas de mon amie, elle est toujours dans le jeu pour sa part.

— Voilà qui est dommage, la chance vient et part. Me concernant, je suis relativement chanceux ce soir.

- Vous avez gagné quelque chose ?
- Non, étonnamment, je suis un directeur de casino qui joue peu, mais j'ai la chance de vous voir.
- Vous m'avez invitée, je ne pouvais pas refuser.

Clemente acquiesce et me regarde longuement, son regard allant de haut en bas.

- Vous êtes superbe, cette robe vous va à ravir, bien mieux que la tenue que vous portiez l'autre soir, pas que je me plaigne de votre jogging, il vous va bien aussi, mais vêtue et coiffée comme cela, vous êtes éblouissante.
- N'exagérez pas, la robe est superbe, mais je suis d'une banalité, il suffit de voir mon amie Célia pour se rendre compte de cela, c'est une beauté.
- Votre amie est peut-être belle, mais à vrai dire, je ne l'ai même pas remarquée, je n'ai vu que vous.

Gênée par le tour de la conversation, je fais diversion.

- Et votre blessure ? Vous allez mieux ?
- Beaucoup mieux, les points me tirent parfois, mais mon médecin m'a informé que cela était dû à la cicatrisation, il m'a fait savoir que le week-end prochain nous pourrions enlever les fils.
- Bonne nouvelle, je suis contente que tout se remette pour le mieux, à l'avenir tenez-vous loin des couteaux.
- J'en prends bonne note.

Nous nous observons, sans rien dire, les yeux, toujours froids, de Clemente posés sur moi. Il repousse de ses doigts une de mes mèches

rebelles derrière mes oreilles et le rouge me monte de nouveau aux joues.

- Je vous gêne Victoire ? Vous rougissez.
- Un peu, mais je suis surtout étonnée que vous perdiez de votre temps en ma compagnie.
- En quoi cela est-il une perte de temps ?
- Je suis une banale petite infirmière, vous êtes un directeur de casino et aussi un homme d'une extrême beauté alors je m'interroge. Est-ce parce que je vous ai soigné, vous sentez-vous redevable ?
- Vous me trouvez beau, voilà qui est bon à savoir.
- Comme si vous ne le saviez pas.
- On me l'a déjà dit en effet, mais venant de vous, c'est beaucoup plus intéressant. Vous croyez que je reste en votre compagnie, car je me sens redevable ? Pour quelle raison avez-vous donc eu cette idée ?
- Disons qu'il y a dans ce casino de nombreuses femmes, mannequins, actrices, qui ne diraient pas non à votre compagnie et qui, je pense, correspondent plus à votre milieu.
- Ce genre de femmes n'est pas de mon « milieu » et vous êtes bien plus ravissante et intéressante qu'elles.
- Intéressante ? Nous nous connaissons à peine.
- Justement, j'ai envie de plus vous connaître Victoire.
- Comment ça ?
- Vous êtes parfois un peu longue à la détente non ? J'ai envie de vous, j'ai cette envie depuis l'autre soir, dans votre appartement et cela fait une semaine que j'y pense. Je veux découvrir chaque centimètre carré de votre corps...

Je suis surprise par cette révélation et je le fixe, sans rien dire et rougissant de plus belle. Clemente, quant à lui, se rapproche de moi de plus en plus. Nous sommes interrompus par le mastodonte au crâne rasé qui s'approche de lui et lui chuchote quelque chose à l'oreille avant de s'éloigner.

— Hélas le devoir me rappelle Victoire, mais je vous le répète, j'ai envie de vous et si vous aussi, ce désir vous taraude, tenez, voici le numéro de la suite où je loge cette nuit. J'y serais après minuit, si vous le souhaitez, vous pouvez m'y rejoindre.

Il me tend une carte où un numéro de chambre est inscrit et me laisse là, au milieu de son casino, complètement perturbée par cette révélation.

Je rejoins Célia, toujours concentrée sur les machines à sous, elle m'aperçoit du coin de l'œil et arrête de jouer quand elle voit ma mine déconfite

— Qu'est-ce qui t'arrive Vic, tu as vu un fantôme ?

Je hoche la tête en signe de négation.

— Alors pourquoi cette tête ?

— J'ai croisé Clemente.

— Et ? Il était avec une femme ? Un mannequin ? Ah, ne te prend pas la tête pour un homme comme celui-ci, il est canon, il profite des femmes. Ce n'est pas un homme à fréquenter.

— Non, ce n'est pas ça, il m'a dit qu'il avait envie de moi et il m'a même invitée à le rejoindre dans sa chambre.

— Sérieux ! Mais tu devrais sauter de joie Vic, il faut que tu le rejoignes.

- Mais tu viens de dire qu’il n’était pas un homme à fréquenter...
- Oublie ce que je viens de dire, Vic, me dit mon amie en balayant ses paroles d’un geste de la main. Il est magnifique, riche, sexy et il s’intéresse à toi et toi tu craques sur lui et ne me contredis pas là-dessus, je te connais par cœur.
- Je ne sais pas, j’ai comme un sentiment étrange, cet homme, ses yeux sont d’une telle froideur, vides de tous sentiments.
- Il a peut-être du mal à montrer ses émotions, quoi qu’il en soit Vic, tu vas me faire le plaisir de le rejoindre à sa chambre, de prendre du bon temps et au moins pas de regrets. Ce soir tu passes à la casserole !
- Tu es folle Célia.
- Non j’aime juste trop la vie pour m’enquiquiner avec des broutilles, allez ma belle, tu as vingt-cinq ans, tu es jeune, il est beau et te tend les bras, éclate-toi ! Tu as l’occasion de passer une nuit avec un bel adonis et cela fait plus de dix mois que tu n’as pas pris ton pied, ce serait sacrilège de louper cela, me répond-elle accompagnant ses paroles d’un clin d’œil.
- Oui, tu as raison, je n’aurai probablement jamais de nouveau l’occasion de passer à côté d’un tel objet de fantasme ! Je vais y aller, mais il m’a dit qu’il n’y serait qu’à partir de minuit soit dans environ quarante-cinq minutes.
- Alors je vais te tenir compagnie jusque-là, mais ne change pas d’avis durant l’attente, me prévient mon amie.
- Tu vas rentrer seule ?
- Pas de soucis, je vais finir mes jetons et prendre un taxi, tiens prends-en, joues, cela t’occupera l’esprit jusqu’à minuit...

Chapitre 5 : Dr Jekyll & Mr Hyde

Minuit quinze, je sors de l'ascenseur et me retrouve dans un long couloir vide. Je me dirige lentement dans ce corridor, pas sûre de moi, prête à revenir sur mes pas à n'importe quel moment. Devant la porte de la suite, je respire un grand coup et frappe. J'entends derrière celle-ci des bruits et la porte s'ouvre sur un Clemente, toujours en costume, mais en train d'enlever sa cravate. Il a l'air quelque peu surpris de me voir.

— Victoire, je n'étais pas sûr que vous viendriez.

— Je ne l'étais pas non plus à vrai dire.

Les commissures de ses lèvres se lèvent légèrement, comme dans un simulacre de sourire, à ma réplique et il m'invite à entrer. La suite est immense et c'est dans un beau salon dans les tons beiges qu'il m'accueille.

— Je viens à peine d'arriver. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non je vous remercie. Vous vivez dans cet hôtel ?

— Non, j'ai un appartement en ville, mais exceptionnellement je reste ici cette nuit, si l'on a besoin de moi en urgence durant la soirée, je me dois d'être sur place.

— Vous ne préférez pas rester en bas avec les invités, il n'est que minuit.

— Surtout pas, ce genre d'évènement est une corvée, j'ai serré quelques mains, fait un discours, mon job est maintenant terminé.

— Vous n'aimez pas trop cette partie de votre travail ?

— Disons que les relations publiques ne sont pas trop mon truc. Asseyez-vous Victoire, me dit-il en me faisant signe pour que je le rejoigne sur le canapé.

Je m'installe sur celui-ci, mais laisse une certaine distance entre nous.

— Vous m'avez l'air quelque peu mal à l'aise. Je vous intimide ? La dernière fois vous étiez plus détendue avec moi, nous avons discuté facilement et sans barrières.

— La dernière fois, vous étiez un homme blessé. Je vous considérais un peu comme un patient, c'était donc plus simple.

— Qu'est-ce qui a changé maintenant ?

— Maintenant, vous êtes le directeur d'un casino, un peu trop captivant.

— Captivant ? Et qu'est-ce que cela change pour vous ?

— Disons que je suis plus à l'aise avec un patient, qu'avec un homme comme vous qui dégage des phéromones, sur un périmètre de plus de quinze kilomètres autour de lui.

Clemente se met à rigoler doucement, un rire qui étonnamment me semble bien plus naturel que tout ce dont il m'avait gratifié jusqu'à maintenant.

— Vous savez quoi Victoire ? Vous réfléchissez trop, dit-il en se penchant vers moi.

Notre premier baiser est brusque, dur. Ses lèvres sont posées sur les miennes, l'une de ses mains est dans mon dos, l'autre derrière mon cou pour rendre notre échange plus profond.

Dans un léger mouvement, il m'allonge sur le canapé et mon cerveau prend le large. Notre baiser devient plus langoureux, ses mains commencent à parcourir mon corps, caressant ma peau sensible.

Nos respirations se mêlent, nos chairs se rapprochent de plus en plus dans une danse voluptueuse. Quelques secondes suffisent pour qu'il me retire ma robe et que je me retrouve en sous-vêtements devant lui. Il se redresse un instant pour m'observer avant de revenir se coller à moi. Nous sommes empressés, nos gestes sont ardents et brusques.

Allongé sur moi, j'apprécie le poids de son corps sur le mien. Je sens entre mes jambes la chaleur monter quand il frotte contre moi son érection. Ses mains retirent enfin mon soutien-gorge et se placent sur mes seins qu'il malaxe doucement. Elles sont ensuite remplacées par ses lèvres et sa langue. Il commence à jouer doucement avec mes tétons et de légers gémissements s'échappent de ma bouche.

Il retire sa chemise et je peux apercevoir son bandage que j'effleure de mes doigts avant qu'il ne revienne m'embrasser. Son corps est comme dans mes souvenirs, magnifique, et je ne reviens toujours pas d'avoir la possibilité de l'étreindre.

L'une de ses mains descend maintenant le long de mon dos et rejoint ma cuisse, qu'il caresse doucement. Nos torses nus sont collés et ses mains vont et viennent sur mon corps. Il m'embrasse dans le cou, sur la poitrine, sur les lèvres, m'enflammant de désir.

Sa main se dirige entre mes jambes et dans des gestes adroits il fait monter mon plaisir jusqu'au paroxysme. Il me fait atteindre mes limites en un instant et j'explose dans un orgasme sensationnel. Clémentine se détache ensuite de moi quelques secondes. Le temps pour moi de reprendre mon souffle, pour lui d'enlever son pantalon de smoking et d'enfiler un préservatif puis il plonge en moi sans attendre.

Ce n'est ni doux ni délicat. Clémentine me prend d'une manière brusque, avec force. Une de ses mains agrippe mes cheveux, son autre étant dans le bas de mon dos pour me maintenir, lui permettant de s'immiscer en moi de

plus en plus profondément. Nos mouvements sont hâtifs, mes yeux croisent les siens et j'y vois son désir s'y refléter. Je m'agrippe à ses épaules musclées, enfonçant mes doigts dans sa chair et après de long va-et-vient, nous jouissons à l'unisson.

Il nous faut bien dix minutes, lui à moitié allongé sur moi, sur ce petit canapé pour reprendre notre souffle et nos esprits. Il se redresse le premier et s'assoit sur le canapé. Il me regarde en silence et je n'arrive pas à deviner ce à quoi il pense. Il me tend ensuite une main et m'aide à me redresser.

— La salle de bain est derrière la porte à gauche, si tu veux prendre une douche, me dit-il en faisant un geste dans cette direction.

— C'est une bonne idée, merci. Nous avons été un peu brusques, comment va ta blessure ?

— Bien, les points ne m'ont même pas tiré. Tu trouveras tout le nécessaire dans la salle de bain, serviette et produits cosmétiques, me répond-il en me tournant le dos mettant fin à la discussion.

Je me dirige vers la salle de bain et m'y enferme. Je m'observe dans la grande glace. J'ai de petites marques rouges sur une bonne partie de mon corps, nos ébats ayant été quelque peu agités. Mes cheveux n'ont plus rien de coiffé, mes lèvres sont gorgées de sang et mes yeux sont brillants d'excitation. C'était la meilleure partie de jambes en l'air de toute ma vie. Clemente sait y faire, il m'a fait atteindre l'extase à deux reprises sans difficulté alors qu'habituellement ce n'est pas gagné d'avance.

Je me douche rapidement et le rejoins dans le salon. Il a renfilé son pantalon et sa chemise et me tourne toujours le dos, regardant la ville par les grandes fenêtres de la chambre. Il est au téléphone, mais ne parle pas anglais. Il raccroche, se tourne vers moi le visage complètement fermé et soupire profondément.

- Victoire, je vais te demander de partir.
- Nous reverrons-nous ? réponds-je sans trop réfléchir à mes paroles.
- Je ne pense pas, je vais être clair avec toi Victoire, j'ai toujours apprécié le jeu de séduction précédent l'acte sexuel, mais après avoir eu ce que je veux je ne m'encombre pas du superflu, ajoute-t-il en enfilant son gilet sans manches.
- Et le superflu consiste en quoi pour toi ?
- L'intégralité des actions sociales entre un homme et une femme, qu'elles soient amicales, romantiques ou affectueuses. Je n'ai jamais de relation sexuelle deux fois avec la même femme, de ce fait après avoir couché avec elle, je ne souhaite plus avoir aucun contact, ni aucune forme d'attachement.

Mon mauvais pressentiment à son encontre se confirme donc. Les yeux ne mentent jamais dit-on.

- J'avais le sentiment que tu étais quelqu'un d'un peu froid, mais là c'est un véritable glaçon que j'ai devant moi.
- Je ne suis pas connu pour être quelqu'un d'accueillant ni de sociable, mais disons qu'avec les femmes qui m'intéressent, je suis moins « inamical » au premier abord, pour ne pas les faire fuir dès le départ.
- Si je comprends bien, tu joues une sorte de rôle pour réussir à mettre les femmes dans ton lit et quand c'est terminé tu enlèves ton masque ?
- Tu as tout compris, des rôles. J'en use en fonction des occasions, celui du directeur de casino, strict et bosseur, du politicien faisant

de grands discours et serrant des mains en souriant, du mec sympa et gentleman.

- Ta vie doit être bien triste si tu dois jouer la comédie à chaque instant.
- Je n'ai pas à me plaindre de ma vie, mais aucune femme n'y a sa place. Ne sois pas déçue, tu en as eu pour ton compte, je suis plutôt adroit dans le domaine du « sexe », me fait-il remarquer avec confiance.

Je suis ébahie face à ce type si antipathique et sûr de lui. Je dois le reconnaître, c'est un excellent acteur, je n'aurai jamais imaginé qu'il pouvait être si détestable.

- Et en plus narcissique ? Considères-tu les femmes comme des objets que tu jettes après usage ?
- Ne le prends pas mal, je suis comme ça, je n'ai aucune attention envers le sexe opposé. Vous m'êtes juste nécessaires, pour le besoin primaire et le divertissement qu'est le sexe, me réplique-t-il, détaché de toutes émotions, en reboutonnant son gilet sans même prendre la peine de me regarder.
- Tes propos sont quelque peu malsains, en as-tu au moins conscience ? Tu m'as tout l'air d'être un beau spécimen de « connard » Clemente.

Celui-ci sourit et lève son regard vers moi, mais il n'y a rien amical dans ce sourire condescendant et ses yeux inexpressifs qui me fixent.

- Tu as plus de répartie que je le pensais, j'ai pourtant fait pleurer plus d'une femme après avoir couché avec elles, mais tu restes

d'aplomb. J'aurai cru que tu serais du genre à te vexer et à partir sans un mot en sanglotant.

— Mes larmes ont trop de valeur pour nourrir ton ego.

— Soit, je reste tout de même ton débiteur, si tu as besoin d'un service, comme je te l'ai dit les dettes sont importantes pour moi.

— Ton service tu peux te le carrer où je pense Clemente, je ne vais sûrement pas te recontacter, pour quoi que ce soit.

— Alors, disons-nous adieu ici, Victoire, me somme-t-il en ouvrant la porte.

Je m'engouffre dans l'embrasure, sans même un regard vers lui et me dirige d'une démarche décidée vers l'ascenseur.

Je traverse le hall de l'immeuble tel un automate et arrivée enfin dans l'air frais de cette nuit d'automne, j'inspire fortement et hèle un taxi. Un véhicule jaune s'arrête à mon niveau et je m'y installe. C'est seulement quand je suis assise à l'arrière de cette voiture que mes émotions me reviennent en pleine tête. Je me sens sale, vexée et idiote d'avoir accepté ses avances. Je ne suis pas contre les « coups d'un soir » et n'attendais pas vraiment grand-chose de lui, mais la manière dont il s'est comporté et sa façon de considérer les femmes m'a écœurée.

Heureusement, je ne reverrais plus cet ignoble type.

Chapitre 6 : Soldato

Le lendemain après avoir eu quelques difficultés à m'endormir, je sors de mon lit vers les coups de midi. J'ai durant la matinée, reçu de nombreux messages de la part de Célia me réclamant un rapport détaillé de la nuit que j'ai passée. C'est donc, après m'être servi un café très serré que je l'appelle. Elle veut bien évidemment tous les éléments, même les plus salaces et elle tombe des nues quand je lui fais part du changement de comportement de Clemente.

Célia vocifère contre lui, usant de tous les noms d'oiseaux qu'elle connaît, que ce soit en anglais ou en espagnol. Elle tente de me rassurer en me disant que je vaudrais bien mieux que ce sale type et qu'il doit avoir de sérieux problèmes psychologiques pour se comporter de cette manière avec les femmes. Elle me propose même d'aller recouvrir sa voiture de déchets et je suis obligée de lui rappeler que ce genre d'acte, si nous sommes prises, risquerait de bien ternir sa carrière d'avocate. Elle jure encore deux-trois fois pour la forme et je la remercie d'être pour moi un tel soutien et une si merveilleuse amie.

À la fin de ce coup de fil, blasée, je m'installe sur mon canapé, emmitouflée dans un plaid, motivée à passer le reste de mon après-midi assise sur celui-ci.

Les jours passent, une semaine, puis deux, la première plus difficile que la seconde, l'arrière-goût amer que m'a laissée cette désastreuse rencontre commençant à s'estomper au fur et à mesure.

Novembre tire déjà à sa fin et le froid s'est bien installé, accompagné des décorations de Noël qui commencent à illuminer la ville. L'ambiance

change, l'air est plus festif, les vitrines s'animent et l'atmosphère de fin d'année que j'apprécie tant me remet du baume au cœur.

Cette année, j'ai enfin pu poser des congés et je pars rejoindre mes parents en Thaïlande pour fêter Noël et Nouvel An. Je m'en vais dans trois semaines et comme nous ne nous sommes pas vus depuis près de dix mois, nous sommes tous trois très impatients.

Un jeudi après-midi de début décembre, les premiers flocons font leur apparition. Ils ne tardent pas à recouvrir entièrement les routes en à peine quelques heures. Les déneigeuses s'activent pour déblayer les rues et les urgences de l'hôpital sont vite débordées, les accidents étant plus nombreux par la faute de la météo. Je ne quitte mon service qu'à dix-neuf heures, soit trois heures plus tard que prévu et après presque quatorze heures d'une longue garde.

Impossible de courir pour rentrer chez moi au risque de me casser quelque chose. Je suis donc dans l'obligation de prendre le métro, surchargé ce soir, de nombreuses personnes se retrouvant, à cause de la neige, à ne pas pouvoir utiliser leurs voitures pour rentrer.

Enfin arrivée chez moi j'ôte mes bottes humides, mon long manteau et monte le chauffage avant d'aller me doucher. Enfin débarrassée de ma tenue de travail et accoutrée d'un short et d'un vieux pull complètement détendu, j'allume ma télévision et regarde distraitement les actualités tout en me préparant mon dîner. Le journal télévisé a comme sujet du jour la neige qui commence à paralyser la région, surtout les extérieurs de la ville, où très peu de déneigeuses sont passées.

Je viens tout juste de balancer une poignée de pâtes dans de l'eau chaude, quand de forts coups font vibrer ma porte. Je suis surprise et jette un coup d'œil à l'horloge de ma cuisine, il est vingt heures passées et je n'attends aucune visite, Célia ayant un repas « d'affaires » ce soir.

Je décide de faire comme si je n'étais pas là et ne fais plus aucun bruit. Hélas, mon visiteur n'en démord pas et frappe de nouveau énergiquement à la porte, si fort que j'ai presque peur qu'il fasse sauter les vieilles charnières retenant celle-ci.

J'attrape un couteau de cuisine et m'approche à pas de velours jusqu'à mon entrée pour voir discrètement, par le judas, qui est dans le couloir. Je suis surprise d'apercevoir, la carrure et la tête rasée de « l'homme de main » de Clemente.

N'étant pas rassurée par le bonhomme, je décide d'être prudente et entrebâille ma porte en laissant la chaînette de sécurité fermée, puis je demande au mastodonte ce qu'il me veut.

— C'est Clemente qui m'envoie, il a besoin de vous, c'est une urgence.

— Pourquoi a-t-il besoin de moi, celui-là ? réponds-je sèchement.

— Je ne peux pas vous en parler, mais vous devez m'accompagner.

— Où ?

— Chez lui.

— Il est vingt heures, je viens de rentrer d'une longue journée de travail et je ne dois rien à ce type, je ne vous suivrais pas !

— Je ne crois pas avoir dit à un quelconque moment que vous aviez le choix, Mademoiselle, par politesse je vous ai demandé, mais vous viendrez que vous le souhaitiez ou non.

— Vous ne rigolez pas là ?

— Non, je ne rigole jamais.

Je tente de fermer la porte, mais il la retient d'une main et la bloque avec son pied placé dans l'entrebâillement.

- À titre d'information, la chaînette ne tiendra pas si je mets suffisamment de force et le petit couteau que vous tenez dans la main ne vous sera d'aucune utilité. J'ai désarmé des hommes bien plus costauds et bien mieux équipés que vous.
- Pardon ? Je vais appeler la police si vous ne partez pas !
- Vous pouvez, mais le temps qu'ils arrivent ceux-là, vous serez de toute manière avec moi, dans mon véhicule, en direction de l'appartement de Clemente. Après la manière dont cela se déroulera dépend de vous et si vous voulez un conseil, soyez coopérative, cela en sera bien plus agréable pour vous, comme pour moi.

Je suis complètement stupéfaite, cet homme est en train de me menacer ! C'est quoi leur problème aux mecs en ce moment.

Mes choix de fuite m'ont l'air très limités, je pourrais hurler et alerter mes voisins, mais je doute que ceux-ci fassent le poids contre cet homme. Il m'est aussi impossible de me réfugier dans mon appartement en attendant la police, mes portes étant bien trop anciennes pour supporter les assauts de ce type.

- Si je vous suis, je rentrerai chez moi sans avoir de problème ?
- Je vous promets que vous serez chez vous demain matin, sans le moindre dégât. Nous avons besoin de vous, je ne vous forcerais pas la main si la situation n'était pas critique.

Je me résigne à le suivre, espérant que cette reddition ne signera pas mon arrêt de mort, au sens propre du terme. J'ouvre la porte et jette tout de même, pour la forme, un regard assassin à cette brute.

- Pourriez-vous vous couvrir, s’il vous plait, il neige toujours dehors et je ne pense pas que cette tenue sera très adaptée aux événements qui nous attendent, dit-il en baissant le regard sur mes jambes nues.
- Un instant, le temps d’éteindre le feu et de m’habiller, lui réponds-je en me dirigeant vers ma cuisinière.
- Laissez votre téléphone ici, sur la table et rangez donc votre couteau avant d’aller vous habiller.
- Sérieusement ?
- Oui, je vous ai promis que vous reviendrez ici sans le moindre souci, mais il faut que vous soyez coopérative.

Je me réfugie dans ma chambre, sans mon portable, je ne peux même pas envoyer un SMS pour prévenir Célia. J’enfile un jean et un sweat plus que basique, je m’attache rapidement les cheveux. Je mets mon manteau, mes chaussures et rejoins l’armoire à glace.

En revenant dans le salon, mon téléphone a disparu, je suppose donc qu’il a été « confisqué » par ce type.

Je le suis jusqu’en bas de l’immeuble et nous rejoignons une grosse berline noire stationnée à quelques bâtiments de là. Je monte à l’avant, sur le siège passager et il prend le volant. Il roule vite, surtout au vu du temps. Voyant que je suis agrippée à ma portière il tente de me rassurer.

- Désolé pour la vitesse, comme je vous l’ai dit, nous sommes pressés, mais ne vous inquiétez pas, j’ai conduit des engins bien moins faciles à manœuvrer et dans des conditions bien pires que celle-ci.
- Super, bredouillé-je. Pourquoi est-ce si urgent, il est arrivé quelque chose à Clemente ?

- Non pas à lui, mais disons que c'est une situation dont le succès dépend pour beaucoup du temps que nous mettons à arriver.
- Nous allons à son appartement vous m'avez dit ?
- Oui, il se situe à quelques rues du casino, nous sommes presque arrivés Melle Legrand.
- OK Monsieur...
- Nero, juste Nero.

Après avoir passé le croisement d'une rue à toute vitesse, Nero ralentit devant un bel immeuble en verre de plus de dix étages. Une grande porte de garage s'ouvre et nous nous engouffrons dans le sous-sol du bâtiment.

Le parking est d'une taille convenable et bien éclairé. Le mastodonte gare le véhicule sur des places, à l'écart, situées juste en face d'un ascenseur. Nero m'explique que celui-ci est privé, accessible grâce à une carte magnétique et réservé à l'accès au penthouse, en duplex au dernier étage, que possède Clemente.

Nous nous engouffrons dans la petite cabine et elle nous mène au sommet. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, j'en sors doucement et mets les pieds dans l'appartement de Clemente.

L'ascenseur donne directement sur un immense séjour d'au moins cent mètres carrés avec de gigantesques baies vitrées permettant d'observer la ville. À droite, un escalier moderne permet d'accéder à l'étage du penthouse.

La pièce est meublée avec modernité et goût. Trois grands canapés blancs sont posés sur un immense tapis marron, juste à côté des fenêtres. Ceux-ci entourent une belle table basse en bois marron foncé. La partie séjour possède une grande table en verre pouvant accueillir au moins dix personnes. La décoration, pas trop chargée est composée de tableaux et

photos d'arts, judicieusement disposés. Des meubles design et un grand piano à queue complètent l'ameublement de cette pièce.

L'endroit serait très agréable si une dizaine de types n'y rôdaient pas, répartis un peu partout dans la pièce. De l'anglais, de l'italien, ça hurle, ça se dispute et malgré la taille impressionnante de la salle, je la trouve presque exiguë en présence de ces hommes. Il y a de la tension dans l'air et je me fais toute petite en traversant le salon derrière Nero, mais quand ils remarquent ma présence, tous les regards se fixent sur moi et plus personne ne parle.

Les hommes ont entre vingt et quarante ans, tous habillés en costume noir, gris ou marron. Ils sont comme taillés dans la roche, le visage dur, les traits tirés. J'ai l'impression d'être tombée dans une réunion de gangs, nez tordus par les coups, balafres, tatouages, les hommes de l'entourage de Clemente sont fabriqués en série, tous sortis du moule « gros bras dangereux », Nero fait partie du même lot.

Nero m'invite à avancer. Je vois dans un coin, un homme assis, les mains tachées de sang et je commence à comprendre la raison de ma présence.

— Quelqu'un est blessé ?

— Oui, suivez-moi, me répond Nero.

J'avance à travers le salon sous les regards noirs des hommes, comme si ma présence était quelque chose de dérangeant et d'anormal. Je me demande vraiment ce que je fais ici, vu l'accueil frigorifique que je reçois et aussi pourquoi Clemente à ce genre de type dans son entourage.

Nero me pousse vers une porte close et frappe doucement à celle-ci. Elle s'ouvre brusquement et laisse apparaître un Clemente, portant une chemise blanche aux manches retroussées couvertes de sang.

Chapitre 7 : Hôpital de campagne

— Tu es enfin arrivée ! Entre ! exige-t-il, sans même un bonsoir.

J'obéis sans dire le moindre mot, intimidée par cette situation. Il ferme la porte derrière moi et j'observe la pièce où je viens d'atterrir. C'est une grande chambre, bien meublée avec une salle de bain attenante. Trois hommes en plus de Clemente sont là.

L'un, grand et élancé, tourne en rond, comme un lion en cage, le second portant des gants chirurgicaux est en train d'examiner le troisième, qui est allongé sur le lit, blessé et inconscient.

— Victoire, va rejoindre le Doc, il va t'expliquer, m'ordonne Clemente sans même me regarder.

Le docteur, un homme de la quarantaine, a des cheveux noirs qui commencent à grisonner sur les tempes. Petit et souriant, il me semble peu dangereux comparé aux types installés dans le salon. Il s'adresse à moi d'un ton doux et posé.

— Désolé de vous avoir fait venir sans rien vous dire, mais comme vous le voyez c'est une situation compliquée et nous avons besoin de vous.

— En quoi puis-je vous aider ?

Le médecin me fait un signe de tête vers l'homme allongé sur le lit et soulève un bandage gorgé de sang. J'aperçois sur sa hanche un trou sombre causé par un impact de balle.

— On lui a tiré dessus ?

- Oui
- Et je suppose que comme pour Clemente, il ne veut pas aller à l'hôpital ?
- Vous avez tout juste et le projectile n'est pas ressorti, même si par chance il a l'air de n'avoir touché aucun organe.
- Et donc vous voulez l'extraire ?

Le docteur hoche la tête.

- Je dois l'opérer pour la retirer.
- Ici ? demandé-je surprise, en montrant la pièce d'un geste de la main.
- Oui, sur ce lit, j'ai une salle d'opération, tout équipée à mon cabinet, mais celui-ci est à plus de cinquante kilomètres et avec la neige impossible d'y aller. Heureusement, j'ai toujours dans mon véhicule pas mal d'outils et d'équipements, dont des champs stériles, mais ce sera une opération « bricolée ».
- Et quel sera mon rôle dans tout cela ?
- Je ne peux pratiquer seul, il me faut une aide et vous êtes infirmière, vous êtes donc la candidate idéale.
- Je suis infirmière pédiatrique aux Urgences, je n'ai pas mis les pieds au bloc depuis mes études.
- Vous êtes tous de même bien plus qualifiée que l'ensemble des personnes présentent dans cet appartement et je serai là pour vous aiguiller. Comprenez-moi bien, je n'aurais pas demandé à Clemente de vous faire venir si la situation n'était pas si critique et sachez qu'il a été dur à convaincre, bien qu'il tienne énormément au patient. Aucun membre de mon personnel n'aurait pu être ici aussi vite, nous n'avons pas vraiment eu d'autre choix.

J'observe cet homme allongé, ses cheveux noirs relativement longs sont éparpillés sur le lit, ses yeux sont fermés et sa respiration saccadée. Il a sur le torse de nombreux tatouages et à l'air d'une taille et d'une musculature plutôt avantageuse.

— Que dois-je faire ?

— Allez d'abord vous préparer dans la salle de bain, lavez-vous les mains avec les produits sur le lavabo ils sont adaptés à la désinfection préopératoire et prenez une des blouses accrochées là-bas.

Je passe devant Clemente qui est adossé au mur, les yeux rivés sur le patient et l'air inquiet. Je me lave les mains et les bras consciencieusement, enfile une blouse et des gants et rejoins le docteur qui est en train d'installer les champs stériles.

— J'ai sédaté le patient, mais rien de bien lourd, de la morphine, il est pour le moment évanoui, mais en cas de réveil, Clemente et Lucio le maintiendront.

Les deux hommes s'activent et se dirigent vers la salle de bain sur ordre du docteur pour se désinfecter.

— Victoire, je vais pratiquer une incision de quinze centimètres, il faudra que vous mainteniez ouverte au maximum la plaie et que vous veilliez à me fournir mes outils quand je vous les demanderai, vous avez compris ?

— Oui.

— Très bien, allons-y.

Clemente et Lucio prennent place au niveau du visage du patient, le maintenant pour ne pas être surpris en cas de réveil de celui-ci.

Le docteur commence à inciser la peau et je me concentre sur le déroulement de la chirurgie. L'opération est laborieuse et délicate, mais le médecin sait ce qu'il fait et au moment où enfin il extrait la balle, c'est un soupir de soulagement commun qui sort de nos bouches.

La suite est bien plus sereine, le docteur s'occupe de recoudre l'homme, qui heureusement ne s'est pas réveillé durant l'opération. Ensuite, je m'attelle au bandage pendant que le Doc installe une perfusion pour son patient. Je soulève légèrement le dos du blessé pour pouvoir passer les bandes et me positionne donc juste face à lui, celui-ci ouvre les yeux justes à cet instant, de beaux yeux verts. Une sensation de déjà-vu s'empare rapidement de moi, avant de disparaître aussi vite qu'elle était venue quand l'homme retombe dans le sommeil.

L'opération terminée, Clemente et Lucio sortent de la chambre annoncer sa réussite aux hommes présents dans le salon et j'entends à travers la porte des éclats de voix satisfaits et des rires rauques. Pour notre part, nous nous occupons de ranger les dernières traces de notre bloc opératoire.

— Vous vous en êtes très bien sortie, vous m'avez été d'une grande aide.

— J'ai juste suivi vos consignes, vous saviez ce que vous faisiez. Je ne suis qu'une petite infirmière.

— La dernière fois aussi pour Clemente, vous avez bien fait votre travail.

— Merci, vous êtes le docteur de Clemente ?

— De lui et de sa famille, je le connais depuis près de quinze ans.

D'autres éclats de voix se font retentir dans la pièce d'à côté et je sursaute.

— Ne vous inquiétez pas, ils sont bruyants et impressionnants, mais pas vraiment méchants, du moins, quand on est de leur côté.

— Comment ça de leur côté ?

— Ah ça, ce n'est pas à moi de vous l'expliquer.

— Clemente ?

— Oui, mais, je ne pense pas qu'il vous parlera de quoi que ce soit. Il était déjà très réticent à vous faire venir.

— Je crois qu'il ne veut plus vraiment avoir affaire à moi.

— C'est bien plus compliqué que cela...

Le médecin est interrompu par l'entrée du concerné dans la pièce.

— Comment va-t-il Doc ?

— Il doit se reposer, mais il va falloir que Victoire et moi assurions une surveillance cette nuit, que la fièvre ne monte pas et que ses constantes restent stables.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Du café ne serait pas de refus, répond le docteur. Victoire, en voulez-vous aussi ?

— Oui avec plaisir merci.

— Nero va vous apporter cela, dit-il avant de ressortir de la pièce, sans m'avoir adressé la parole une seule fois.

Clemente est fidèle à lui-même, froid et déplaisant. Je n'ai même pas eu le droit à un simple merci, ni même à de banales excuses pour m'avoir forcé à venir ici. Ce type a vraiment un sérieux problème.

Quelques minutes plus tard, Nero nous apporte des cafés et quitte la pièce aussi vite qu'il y est entré.

— Vous voulez bien, Victoire, prendre la première partie de la garde, je dois faire un rapport aux hommes derrière la porte et discuter avec Clemente ?

— Bien sûr, aucun souci, lui réponds-je en m'installant sur un fauteuil près du blessé endormi.

Le docteur s'approche de la porte et avant de sortir, me dit.

— Au fait, il se nomme Valente, s'il se réveille, que vous puissiez l'appeler par son prénom, cela le rassurera probablement.

L'homme est dans un profond sommeil, je passe les heures suivantes à vérifier ses constantes et sa température, puis assise sur le fauteuil, à lutter contre la fatigue.

Ce n'est que trois heures plus tard que le docteur revient et prend le relais. Voyant l'épuisement sur mon visage, il m'invite à m'installer, à l'autre bout de la pièce, sur un petit canapé en cuir.

Ma tête a à peine eu le temps de se poser sur celui-ci que je sombre dans le sommeil.

Je ne sais pas vraiment depuis combien de temps je dors, des minutes ou bien des heures, mais les yeux clos, j'entends des voix, celles de deux hommes qui discutent ensemble, l'une d'elles appartient au docteur, la seconde, que je reconnaîtrais entre mille, est à Clemente.

Je sens sur mon corps, un doux tissu chaud, une couverture, qui n'était pas là quand je me suis endormie.

- Elle ne devrait pas être ici, Doc.
- J'ai encore besoin d'elle, quelques heures Clemente et elle sera de retour chez elle.
- Les gars sont sur leurs gardes, après cette nuit, leur ramener une tête étrangère, cela passe mal, vous savez que cela peut dégénérer très vite avec eux.
- Je le sais et je le comprends, mais hélas je n'avais pas vraiment le choix, ton frère était dans un état des plus graves.
- Cet idiot est allé se mettre dans des emmerdes, je vous jure que quand il va se réveiller je vais lui passer un de ses savons...

Son frère ? Voilà pourquoi le docteur m'a dit que Clemente tenait à lui, pensé-je avant d'être de nouveau happée par le sommeil.

Chapitre 8 : Braccianti

Les rayons du soleil et le bruit d'une personne prise d'une quinte de toux me tirent de mon sommeil. La pièce est baignée de lumière et le réveil posé près du lit indique sept heures du matin, j'ai dormi presque quatre heures.

Le docteur a disparu et les seuls mouvements dans la chambre proviennent de Valente, qui bouge légèrement. Je m'approche du lit et tombe de nouveau nez à nez avec ses yeux familiers, du même vert que ceux de Clemente.

— Eau...

Comprenant qu'il me réclame de l'eau, je lui sers un verre et l'aide à boire en maintenant son dos. Après avoir englouti l'intégralité du gobelet, il repose sa tête sur son coussin et me regarde, l'air curieux.

Dans son visage, je reconnais certains traits de son frère. Les différences sont minimes, la longueur des cheveux, leurs lèvres, celles de Valente étant plus fines que celles de son frère. Son visage est plus long et sa barbe bien taillée, Clemente étant pour sa part rasé de près.

— Qui... ?

— Pardon ?

— Vous êtes... ?

— Ah, je suis Victoire, une infirmière, j'ai aidé le docteur à vous opérer, lui réponds-je en cherchant mes mots.

— La balle ?

— Extraite, vous êtes hors de danger, mais vous avez besoin de vous reposer.

— Doc ?

— Vous voulez voir le docteur ?

— Oui.

— Je ne sais pas où il est, mais je peux aller le chercher.

Le frère de Clemente me répond d'un hochement de tête et je quitte donc cette chambre à la recherche du médecin.

La scène dans le salon est encore plus surréaliste que la veille, les hommes, ne sont plus en train de discuter bruyamment, mais tous en train de dormir, pour certains à même le sol. Ils sont éparpillés dans toute la pièce et des ronflements résonnent de concert.

Des voix se font entendre, au fond, par une porte entrebâillée. Je me dirige vers celle-ci, faisant attention à ne réveiller aucun des dormeurs et espérant y trouver le docteur.

J'entre dans ce qui me semble être une cuisine, immense comme le salon, tout équipée, avec un grand plan de travail central où sont installés, trois hommes qui se tournent vers moi en même temps quand je mets les pieds dans la pièce.

L'un des hommes a les cheveux teints, d'un blond presque blanc, faisant ressortir sa peau fortement hâlée. À ses côtés, un type de petite taille, mais carré, avec une tonne de tatouages, dont un dans son cou, qui remonte presque jusqu'à sa joue. Le dernier, et pas des moindres, est immense, faisant passer Nero pour un homme de taille moyenne. Il doit presque faire deux mètres et est entièrement fait de muscles.

— L'infirmière, qu'est-ce que tu fais là ? m'interpelle le plus énorme des trois.

— Tu devrais être avec le patient, reprend le blond.

— On t'a donné l'autorisation de te balader comme cela, petite ? rétorque enfin le dernier.

— Euh, Valente... réveillé, il veut le docteur, sont les seuls mots que j'arrive à articuler.

— Mario va chercher le Doc, ordonne le colosse au petit tatoué.

L'homme aux tatouages sort de la cuisine rapidement. Ses deux comparses continuent de me fixer, faisant balader leurs regards sur mon corps. La lueur dans leurs yeux me gêne et me fait peur.

— Je vais aller l'attendre dans la chambre, bredouillé-je, faisant un pas vers la porte de la cuisine.

— Tu ne vas pas t'en aller comme cela ma petite, c'est quoi ton petit nom ? me demande le plus costaud en se levant et en s'approchant de moi.

Je ne sais pas quoi répondre, nerveuse, ce type est à peine à un mètre de moi, me tournant autour comme si j'étais une vulgaire proie. Voyant que je ne réponds pas, le second s'approche aussi.

— On a perdu la parole chaton ?

L'homme musclé et son comparse s'avancent de plus en plus et par réflexe je recule à chaque pas qu'ils font vers moi. Je me retrouve hélas acculée au mur, les deux types étant bien trop proches et me barrant l'accès à la sortie.

— C'est qu'on dirait qu'elle a peur de nous la petite. On ne va pas te manger, me dit le mastodonte en posant sa main sur ma joue, un sourire lubrique sur les lèvres.

— Oui, on veut seulement faire plus ample connaissance, réplique le second, sa main glissant légèrement sur ma hanche.

Je n'ai habituellement pas un caractère à me laisser faire face à ce genre d'attouchement, surtout de la part de gros lourdauds, mais à cet instant, je suis tétanisée. Ces hommes sont bien loin des habituels types qui peuvent m'approcher dans la rue. Je sens qu'eux ne font pas dans la dentelle, ils me font peur et j'appréhende leur réaction si je tente de me défendre ou de m'enfuir.

— Nino, Flavio ! grogne une voix cassante.

J'aperçois, derrière les deux hommes, près de la porte, Clemente, les poings serrés et le visage tiré.

— Boss, la petite est sortie de la chambre, alors on discute un peu, déclare l'armoire à glace à Clemente.

— Vous discutez dis-tu, susurre Clemente en s'approchant doucement de lui, d'une démarche presque féline.

L'air est lourd de tension, comme si la situation pouvait dégénérer au moindre mot de trop. Clemente dégage force et hostilité, sa voix mordante et son regard féroce et froid nous tétanisent tous les trois.

— Oui Boss, seulement parler.

— Et ta main sur sa joue ? Te moques-tu de moi ? Fuori !

— Non jamais, je m'excuse patron, réplique le mastodonte, le regard baissé, quittant, avec son compagnon, la pièce rapidement.

L'homme que j'ai devant moi est intimidant, il émane de lui de l'hostilité et de la puissance. Un homme qui, seulement avec quelques mots, réussit à

faire obéir et à faire fuir les types les plus effrayants que je n'avais jamais rencontrés.

Son visage est dur, ses sourcils sont froncés et ses lèvres pincées, Clemente inspire profondément, comme pour se calmer et pour la première fois depuis hier, il me regarde dans les yeux. La fatigue et la nervosité se lisent sur son visage, mais son regard a toujours cette froideur qui le caractérise.

— Tu n'aurais pas dû sortir de la chambre, me dit-il sèchement.

— Je recherche le docteur.

— Il était avec moi, Mario est venu le chercher, il est maintenant au chevet de Valente. Tu as eu de la chance que je sois venu à ta rencontre, tu aurais probablement passé un mauvais quart d'heure seule avec ces hommes.

— Comment cela ?

— Mes « collaborateurs » ne sont pas des personnes qu'on pourrait qualifier de bienveillantes. La présence d'une jeune femme inconnue ne leur plait déjà pas vraiment, alors s'ils en ont l'occasion ils profiteront de toi et te feront du mal. J'aurais probablement dû donner des directives avant ton arrivée, cela aurait évité ce genre de situation.

— Ils ne sont pas contents de ma présence ? Cela tombe bien je ne suis pas ici par plaisir, juste pour te rappeler le contexte, on m'a fait venir ici presque de force.

— Je me doutais que tu serais réticente à venir, alors j'ai donné des ordres à Nero.

— J'avais remarqué, en tout cas Clemente, félicitations, tu viens de décrocher la palme d'or, tu es le pire homme qu'il m'ait été donné

de rencontrer, misogyne, bourrin, désagréable et légèrement sociopathe sur les bords.

— Le pire ? Rien que cela.

— Oui, en même temps difficile de faire mieux. Tu me jettes comme une malpropre après une partie de jambes en l'air en me faisant bien comprendre que les femmes, à part le sexe, « c'est chiant ». Ensuite, tu me fais venir de force, chez toi, là où traînent des types louches qui tentent de me tripoter, et tout cela pourquoi ? Rien ! Tu te comportes encore comme un sale type à mon égard.

— Je viens de te sortir des mains de ces hommes, je ne te traite donc pas d'une si mauvaise manière, je pense même qu'un merci ne serait pas de trop.

Son petit air hautain et sûr de lui me fait sortir de mes gonds.

— Sérieusement ! Tu peux te le carrer où je pense ton merci ! C'est plutôt à toi de me remercier, je viens de t'aider à sauver un homme, c'est quoi ton foutu problème ? Tu n'es qu'un pauvre type, craché-je énervée.

L'éclair de fureur qui passe dans le regard de Clemente me rend muette. Il s'avance rapidement vers moi, me pousse contre le mur, place sa main sur ma gorge et se colle contre mon corps, me bloquant complètement. Il approche sa bouche de mon oreille et murmure.

— Habituellement, personne ne se permet de me parler sur ce ton, petite, me dit-il en serrant un peu plus sa main autour de mon cou, mais pas suffisamment pour me faire mal.

— Pourtant, tu en aurais bien besoin. Te faire recadrer te ferait le plus

grand bien je te le certifie, lui répliqué-je.

Clemente ricane en mordillant d'un coup mon oreille.

— Étonnamment, ce sale caractère aurait presque tendance à m'exciter et je suis même prêt à remettre le couvert avec toi, pourtant c'est loin de mes habitudes. Si je te prenais sur la table de la cuisine, qu'en dis-tu ? me réplique Clemente en se collant un peu plus à moi.

— Je pense que tu es un sacré sadique et que si tu ne t'éloignes pas de moi tout de suite, je t'envoie un coup de pied dans les parties qui te fera oublier le sexe pendant très longtemps.

Clemente rigole de plus belle, puis me relâche et se recule. Il passe ensuite une main dans ses cheveux dans un geste fatigué.

— Tu as plus de caractère que je ne l'ai supposé au départ. Je suis un peu surpris, je pensais que tu serais comme les autres femmes.

— Les autres femmes ?

— Habituellement, les femmes que je ramène dans mon lit sont, disons, plus dociles. Elles ne répliquent pas et ne me tiennent surtout pas tête, mais toi tu es comme un chaton qui sort ses griffes, tu es en colère, tu grognes, mais finalement tu ne fais de mal à personne.

— Un chaton ? Te moques-tu de moi ?

— Bon d'accord une chatte, me dit-il avec un regard salace en direction de mon entrejambe.

Ce n'est pas possible d'être aussi enrageant que ce type. Il est un condensé de tout ce que je déteste le plus chez un homme et dire qu'au

départ je le trouvais « gentleman » !

- Je pense qu'il est temps pour moi de rentrer à mon appartement.
- Enfin un sujet sur lequel nous sommes d'accord, je vais demander à Nero de te raccompagner, me réplique-t-il en se dirigeant vers la porte. Ah, Victoire, je vais aussi te donner un conseil, pour ton bien et sans aucune arrière-pensée. Oublie tout, tout de cette nuit, tout de moi ou des gens que tu as vus ce soir et surtout, n'en parle à personne, même pas à ton amie, c'est bien d'accord ?
- Si vous pouviez toi et tes « collaborateurs » ne plus entrer dans ma vie cela me faciliterait la tâche...

Il me jette un dernier regard, un sourire carnassier aux lèvres et quitte la pièce. Cinq minutes plus tard, c'est Nero qui passe la porte, venant me chercher pour m'emmener chez moi.

En quittant la cuisine, je repasse dans le salon où sont maintenant réveillés tous les hommes, mais cette fois aucun ne me jette de regards noirs. Clemente leur a probablement donné des « directives » comme il l'a supposé plus tôt. Je vois aussi les deux hommes de la cuisine, dans un coin, les yeux baissés sur mon passage.

Le docteur vient me voir et me remet mon manteau, que j'avais laissé dans la chambre, en me remerciant encore pour l'aide. Clemente lui est près de l'ascenseur et ne me quitte pas du regard jusqu'à ce que les portes de celui-ci se referment.

Chapitre 9 : Bien moins dangereux

De retour à mon domicile, brisant mes habitudes, je n'en touche mot à Célia. Ce silence me pèse, je lui partage habituellement tout, surtout que dans cette situation, des conseils et un second point de vue ne seraient pas de trop. À chaque fois que je repense à Clemente, à « notre » soirée, ou à cette nuit dans son appartement, je suis perplexe. L'ambiance y était pour le moins troublante. La plaie par balle, les gros bras dans son salon, je n'aurais jamais imaginé que le monde des casinos pouvait être si « dangereux ».

Les jours passent et je tombe dans un train-train monotone, heureusement la date de mes vacances approche à grands pas. C'est avec soulagement que la dernière semaine de travail avant mon départ en Thaïlande commence enfin.

L'ambiance de Noël a pris ses aises dans l'hôpital où je travaille. Les couloirs sont décorés, des animations avec un Père-Noël sont organisées pour les jeunes malades et certaines infirmières portent même parfois des bonnets de Noël et distribuent des chocolats.

Le mardi, je suis de garde de nuit et commence donc mon travail à dix-huit heures. Vers vingt-deux heures, j'arrive enfin à avoir une pause, les urgences étant relativement débordées cette nuit. Ayant promis à une collègue des urgences adultes de dîner avec elle ce soir, je vais la retrouver à son service.

Elle me rejoint avec son manteau devant l'entrée des urgences, voulant profiter de nos trente minutes de pause pour manger de l'autre côté de la rue dans un petit restaurant, lieu de refuge d'une bonne partie du personnel de l'hôpital. Nous nous dirigeons toutes deux vers les portes automatiques, quand un brancard poussé par des ambulanciers surgit.

Un homme est allongé dessus, se vidant de son sang, celui-ci a l'air d'avoir reçu plusieurs balles dans le corps. Un cas pas si étonnant, dans une ville américaine, surtout la nuit et qui ne devrait pas attirer mon attention, si je n'avais pas reconnu, allongé, l'homme dans la cuisine chez Clemente aux cheveux blond platine.

Ma collègue me ramène à la réalité en m'appelant et je la suis au restaurant. Je mange et discute avec elle, sans réellement me concentrer sur ses paroles. Mon esprit est ailleurs, à penser à cet homme, au rapport qu'il peut avoir avec Clemente, celui-ci l'ayant qualifié de « collaborateur », cela signifierait qu'il travaille pour lui. Que lui est-il arrivé pour qu'il se retrouve criblé de balles ?

Nous rejoignons l'hôpital après notre dîner, ma collègue, part reprendre son service et me laisse dans le hall d'accueil. Je m'apprête à retourner travailler, quand, j'aperçois debout dans le couloir des admissions, l'homme de main de Clemente, Nero, au téléphone, qui tourne en rond et s'agite.

Je m'approche de lui, il parle rapidement et sèchement, en italien et ne remarque ma présence que quand il raccroche et se retrouve face à moi.

— Mademoiselle Legrand, vous travaillez ici ? me demande-t-il en voyant ma blouse sous mon manteau.

— Oui et vous ? Vous êtes venu voir l'homme blessé par balle qui « travaille » pour Clemente ? Celui qui est en train de se vider de son sang en salle d'opération ? répliqué-je sèchement.

— De quoi parlez-vous ? me répond Nero, voulant me faire croire qu'il ne comprend pas ce que je suis en train de lui dire.

— L'homme qui était dans la cuisine de Clemente, qui est arrivé, il y a moins de trente minutes, criblé de balles.

— Vous devez confondre avec quelqu'un d'autre, je pense.

— J'ai une très bonne mémoire des visages et ce type, j'ai eu

l'occasion de le voir de très, très près, je ne me trompe pas. Il y a beaucoup de sang et de blessés autour de Clemente, vous ne trouvez pas ?

— Je suis sûr que vous faites erreur.

— Alors que faites-vous donc ici, en pleine nuit ?

— Je suis venu voir un membre de ma famille, un petit accident banal, essaye-t-il de me faire croire, mais cela ne prend pas.

— Ah et donc, je suppose que vous vous êtes enregistré à l'accueil ? lui demandé-je en commençant à me diriger vers l'agent d'accueil pour confirmer.

Nero m'attrape par le bras, avec une poigne de fer et me ramène vers lui.

— Vous me faites mal, grogné-je en essayant de me dégager, ce qui est peine perdue, Nero faisant au moins deux fois mon poids.

— Oh cela n'est rien, je peux vous l'assurer.

Je le regarde perplexe, il relâche sa main et je dégage mon bras de sa prise. Il se pose devant moi, l'air menaçant et me dit d'une voix dure.

— Vous êtes une femme intelligente, Mademoiselle Legrand et vous tenez, je suppose, à votre petite vie tranquille ?

— Vous faites quoi là ? Vous essayez de m'intimider ?

— Je n'oserai pas, vous avez aidé mon patron et pour cela je vous suis reconnaissant, alors je vais vous donner un conseil. Ne posez pas les mauvaises questions aux mauvaises personnes, ne cherchez pas à en savoir plus, il serait préférable pour vous de tout oublier. Vous n'avez pas envie d'en savoir plus, je vous le garantis.

Puis il tourne les pieds et quitte l'hôpital, me laissant seule dans le couloir, encore plus dubitative qu'auparavant.

Je suis hélas une personne qui n'en démord pas facilement. C'est pour cela qu'à la fin de ma garde je me rends au niveau du service des urgences et interpelle une de mes collègues pour avoir des nouvelles de l'homme blessé par balles. Elle m'informe qu'il vient de sortir du bloc opératoire et que son état est encore très inquiétant. Je lui demande si la police est déjà passée, comme c'est toujours le cas pour les plaies par balles et elle m'informe qu'ils sont en ce moment même avec le docteur. Elle m'indique ensuite sur ma demande la chambre de cet homme.

En arrivant dans le couloir, j'aperçois en effet le médecin en train de parler avec deux agents de police en uniformes, devant la chambre du patient. Je suis chanceuse, car un distributeur à café est installé pas loin d'eux et je peux donc discrètement écouter leur propos sans me faire remarquer.

- Vous dites qu'il y avait trois blessures par balles, lui demande le premier policier tout en prenant des notes.
- En effet, une dans la cuisse gauche, une dans sa hanche droite et l'autre au niveau de son abdomen, c'est celle-ci qui a provoqué le plus de dégâts.
- Vous avez extrait les balles ?
- Oui, j'ai chargé l'un de nos infirmiers de vous les remettre quand vous quitterez l'hôpital. Un règlement de compte qui a mal tourné ?
- On n'a pas de certitude pour le moment, cet homme a été trouvé dans la rue, à trois pâtés de maison d'ici, mais aucun témoin des coups de feu ou qui a vu la scène sur ce secteur. Nous pensons que cela s'est passé ailleurs et qu'il a été déposé là-bas. Une voiture a

été aperçue, roulant à vive allure, avant qu'il ne soit retrouvé. Il n'a rien sur lui, ni papier ni effet personnel, mais il est trop bien habillé et propre, si l'on enlève le sang, pour qu'il soit un sans domicile fixe.

— Il n'y a donc personne à prévenir de son état ?

— Pour le moment non, mais peut-être qu'un proche prendra contact avec nous en le recherchant, cela arrive parfois.

Les policiers saluent ensuite le médecin et se dirigent vers la sortie tandis que le docteur part vaquer à ses occupations.

Je m'approche de la chambre et observe sans entrer dans celle-ci, l'homme allongé. Celui-ci est entouré de machines qui bipent et vrombissent. Il est intubé, des aiguilles plantées dans le corps pour tenter de le remettre sur pied grâce à divers médicaments.

Cet homme me semble maintenant si inoffensif, alors qu'il y a encore quelques jours il me tétanisait de peur. Désormais le voilà maintenu en vie par des appareils, sans personne autour de lui, considéré par l'hôpital et la police comme un inconnu sans adresse, ni nom. Cette situation attise presque ma compassion à son égard et j'espère que Nero ou Clemente avertiront rapidement sa famille.

Chapitre 10 : Omerta

Je ne reprends le travail que le jeudi matin à six heures, pour une garde relativement courte. À ma pause déjeuner, je décide de passer voir si le collaborateur de Clemente va mieux et me dirige vers le service des urgences, mais dans sa chambre, ce n'est plus l'homme blond qui est allongé, mais une vieille femme, endormie.

Je vais donc à l'accueil me renseigner auprès de ma collègue pour savoir s'il a été déplacé. Elle m'informe que celui-ci n'a pas tenu vingt-quatre heures et qu'il a succombé à ses blessures dans le courant de la journée d'hier.

Je lui demande si quelqu'un est venu pour lui, elle me répond, que n'ayant pas de papiers, ou son nom, ils n'ont aucun moyen de contacter ses proches et que personne n'a cherché après un homme correspondant à son profil. Je la consulte alors pour savoir la suite le concernant et elle me déclare que dans le cas où personne ne réclame le corps, passé un certain délai il sera enterré anonymement dans une fosse commune.

Après avoir récupéré un café et un sandwich dans un distributeur de l'hôpital, je vais m'asseoir sur un banc devant celui-ci, il fait froid, mais l'air est sec et ce temps me fait du bien, m'aidant à réfléchir.

Nero a fort probablement averti Clemente de l'admission aux urgences de cette personne, mais son décès, je ne pense pas que, ni l'un ni l'autre, ne soient au courant. Ils auraient sinon prévenu sa famille et celle-ci aurait pris attache avec l'hôpital, ce qui n'est pas le cas pour le moment.

Malgré mon aversion pour Clemente, je me décide à lui envoyer un SMS, ayant gardé son numéro, bien qu'à de nombreuses reprises je me suis dit qu'il fallait le supprimer. Cela me démoralise de devoir le contacter, mais

même si je n'avais, pour l'homme décédé, aucun sentiment positif, je ne souhaite à personne de finir seul et enterré anonymement.

12 h 15

De : Moi

À : Clemente

Je ne suis pas sûre que tu sois informé de cela ou non, mais l'homme blond qui était dans ta cuisine, est décédé hier à l'hôpital où je travaille, personne de sa famille n'a l'air d'être avisé de cela non plus.

Victoire

Je bois doucement mon café, bien chaud, assis sur ce banc depuis bien cinq minutes quand mon téléphone sonne doucement à la réponse de Clemente.

12 h 21

De : Clemente

À : Moi

Je pensais qu'on était d'accord sur le fait de ne pas se recontacter et qu'il serait préférable pour toi de nous oublier.

Nero t'a même rappelé cela la dernière fois à l'hôpital.

12 h 22

De : Moi

À : Clemente

Ne pas te recontacter serait plus « simple » si je pouvais passer moins d'un mois sans rencontrer une personne de ton entourage blessé.

C'est quand même étrange, les « accidents » qu'il y a parmi tes fréquentations...

12 h 25

De : Clemente

À : Moi

Mêle-toi de tes affaires...

12 h 27

De : Moi

À : Clemente

C'est hélas, devenu « mes affaires » quand j'ai eu le malheur de rencontrer cet homme chez toi.

Préviens au moins sa famille, qu'ils puissent prendre en charge son corps et qu'il soit enterré dignement.

12 h 30

De : Clemente

À : Moi

Il n'avait personne.

12 h 32

De : Moi

À : Clemente

Il travaillait pour toi, alors donne au moins son nom à l'hôpital ou à la police, qu'il ne soit pas enterré anonymement, ce n'est pas trop demandé.

12 h 34

De : Clemente

À : Moi

Pour ce qu'on devient en mourant, tu crois vraiment qu'il en a quelque chose à faire d'être enterré avec son nom ? En plus, tu devrais commencer à me connaître, je ne suis pas le genre à m'occuper de ce genre de choses, ce n'est pas ma responsabilité. Maintenant, je ne veux plus entendre parler de toi !

Quel étrange personnage ! Je veux bien comprendre que s'il n'a pas de famille, personne ne se chargera de son enterrement, mais donner un « nom » aux administrations, ça ne demande pas beaucoup d'effort. Cette situation m'horripile, je ne m'attendais pas de sa part à un changement quelconque de comportement, mais tout de même à un minimum d'humanité.

Quoique, cette attitude en devient même presque suspecte, les réactions de Nero à l'hôpital d'abord, puis Clemente ensuite, j'en viens presque à me demander s'il ne serait pas, de près ou de loin, responsable de sa mort ?

Ma curiosité et ma rancœur envers Clemente, me poussent à tenter un jeu dangereux avec lui. Je décide de le faire à réagir, pour qu'il fasse le nécessaire pour cet homme, mais aussi pour essayer de comprendre le manège auquel joue ce sale type.

12 h 38

De : Moi

À : Clemente

Je pense au contraire, que c'est « ta responsabilité » et même, au vu de ton comportement fuyant que sa mort a peut-être quelque chose à voir avec toi.

Je regrette de t'avoir contacté, en fin de compte il serait bien plus simple que j'informe par moi-même la police et l'hôpital, leur dire que j'ai déjà vu cet homme et où je l'ai rencontré.

Je regrette presque immédiatement ce SMS, ne sachant pas vraiment comment ce type peut réagir, mais celui-ci m'a tellement énervé. J'éteins nerveusement mon téléphone et pars reprendre mon travail.

À la fin de ma garde, j'ai vraiment besoin d'aller courir, entre la mort de cet homme et la réaction de Clemente, j'ai trop de choses qui se bousculent dans ma tête. Je prends donc la route à un rythme relativement rapide et régulier. Après dix minutes de course, je tourne à l'angle de deux rues et me stoppe quand une grande berline noire pile et se gare à quelques mètres de moi. En sort un Clemente, portant une longue veste noire, une écharpe beige et des gants en cuirs noirs.

Celui-ci se dirige vers moi dans pas décidé et se plante face à moi, les sourcils froncés et dégageant cette « aura » de danger qu'il avait déjà, l'autre jour dans la cuisine.

— Tu ne réponds pas à mes appels, ton téléphone est éteint ?
m'interroge-t-il, les dents serrées.

— Oui, je l'ai éteint, pourquoi veux-tu donc me contacter ?

— As-tu parlé à quelqu'un de cet homme ?

Il est donc ici pour cette histoire, mon SMS aurait-il fait mouche ? Je n'étais pas convaincue qu'il réagirait.

— Non pas pour le moment, mais peut-être demain, lors de ma pause, lui répliqué-je, un petit sourire aux lèvres, voulant jouer avec ses

nerfs.

Ne dit-on pas qu'il est préférable d'éviter de chercher les problèmes.

Clemente m'attrape par le bras, me tire jusqu'à sa voiture et me jette sur le siège passager. Je n'ai même pas le temps de reprendre mes esprits qu'il s'installe au volant et démarre à toute vitesse.

— Tu es complètement fou ! Arrête-toi et laisse-moi descendre, exigé-je, furieuse.

— Non, tu vas rester ici et m'écouter très attentivement ! crache-t-il.

— C'est quoi ton problème ?

— Actuellement, c'est toi ! Toi et ta curiosité mal placée, toi et ton caractère problématique. Je t'ai demandé de te mêler de tes affaires et au lieu d'obéir bien gentiment, tu me fais quoi ? Du chantage !

— Du chantage ? Quoi, as-tu peur de ce que je pourrais dire ? Dire que tu connais cet homme t'attirerait donc des problèmes ?

— Tu veux vraiment jouer avec moi Victoire ? grogne-t-il, le regard mauvais, tu ne sais pas dans quoi tu mets les pieds je te le certifie. Ne me tiens pas tête, rien n'en sortira de bon.

— Que je te tiens tête ou non, cela ne donne rien de positif, tu es un aimant à problèmes. As-tu peur pour ta carrière en tant que directeur ? Trempe-tu dans des trucs louches avec ce type, blanchiment d'argent ? Magouille ?

— Cazzo ! Arrête donc de poser ce genre de questions ! Que cherches-tu à la fin ? crie-t-il en donnant un coup du plat de la main sur son volant.

— Personnellement de toi, rien, mais je considère que ton « collaborateur » mérite d'être enterré dignement.

— Très bien ! Je ferais le nécessaire ! Mais je ne veux pas que mon nom sorte de ta bouche concernant cette affaire. On est bien d'accord, Victoire ?

— Si tu fais le nécessaire le concernant, je n'ai aucune raison d'intervenir.

— Parfait, maintenant tu vas bien m'écouter, je ne me répéterai plus. Je ne sais pas ce que tu crois savoir, ou même imaginer sur mon compte, sur ce que j'aurai à me « reprocher », mais je te certifie que tu es très loin de la vérité et que tu ne veux pas en savoir plus.

Clemente, ralentit et se gare, il me prend le visage d'une main et le tourne vers lui pour qu'il puisse me parler droit dans les yeux. Dans les siens ne se reflète aucune sympathie.

— Te demander de ne pas te mêler de mes affaires, n'a pas l'air de t'empêcher de le faire, alors je vais t'exposer cela différemment. Tu aimes ta famille ? Tes amis, tes collègues de travail ?

Je hoche la tête à l'affirmative, ne sachant pas où il veut en venir.

— Alors, ne cherche pas plus loin et reprends ta vie tranquillement, si tu continues à mettre les pieds dans mes affaires tu vas remuer des trucs qui te dépassent et tous tes proches risquent d'être éclaboussés par cela.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que même si tu me croises dans la rue, ne m'adresse pas la parole, même si tu trouves un de mes hommes blessés dans ton hôpital, ferme les yeux et trace ta route. Je savais qu'il ne fallait pas te ramener chez moi cette nuit, regarde où déjà cela t'a

amenée. Ma vie est trop problématique pour avoir ton genre de personne qui y grave et comme tu l'as si bien dit, autour de moi, des gens sont blessés. Réfléchis bien à cela Victoire.

Je me rends seulement compte que nous sommes arrêtés dans mon quartier, garés juste devant mon immeuble. Ne voyant pas quoi rajouter à cette discussion, je m'apprête à ouvrir la portière et à sortir quand celui-ci en regardant derrière sa voiture me stoppe.

— Reste ici un instant.

— On n'a plus rien à se dire, laisse-moi rentrer chez moi.

— Je dois d'abord vérifier quelque chose avec la voiture derrière nous.

Je me retourne et je vois un véhicule, dont les vitres sont entièrement teintées, garé un peu plus loin et je demande en quoi celui-ci nous concerne.

— Elle nous suit depuis un moment, me répond Clemente en sortant de sa voiture.

Il s'avance vers le véhicule, mais quand il arrive à son niveau, celui-ci démarre à toute vitesse et disparaît au croisement d'une rue. Clemente reste un instant à observer la route, puis il s'approche de la porte passager et ouvre celle-ci.

— Victoire, je sais que j'ai été un peu peau de vache avec toi.

— Un peu ? sifflé-je.

— OK beaucoup, mais sur ce coup, je te certifie que mes conseils sont pour ton bien. Je veux t'éviter des soucis bien plus grands.

— Ce n'est pas la peine de t'inquiéter pour moi. Je sais prendre soin

de moi, lui répliqué-je, sarcastique.

— Tu as de la chance Victoire, mais tu ne t'en rends pas compte. Tu m'as sauvé et étonnamment, bien que tu aies un caractère relativement désagréable, je te trouve presque attachante. Tout cela fait que je perds de mon temps pour t'éviter plus de problèmes. Avec d'autres femmes, j'aurai probablement utilisé des techniques bien plus expéditives, m'explique-t-il en rejoignant sa voiture.

Je n'ai pas le temps de rebondir sur sa dernière phrase qu'il a déjà démarré et qu'il s'est éloigné, me laissant complètement perdue sur ce trottoir.

Chapitre 11 : Prathet Thai

Le vol jusqu'à Bangkok, avec une escale de près de trois heures à Doha dure en tout presque vingt et une heures. J'ai eu quelques difficultés à trouver le sommeil durant le voyage et autant dire qu'en descendant de l'avion, je ne suis pas très fraîche. Pour ne pas arranger mon état, je suis reçue par un soleil de plomb, passant de zéro degré à trente en moins de vingt-quatre heures, c'est ce qu'on appelle un sacré choc thermique.

En passant les portes après avoir récupéré mon bagage, je suis accueillie par mes parents. Ils se jettent littéralement dans mes bras et après de longues embrassades, nous rejoignons leur véhicule.

Nous discutons, rions, mes parents, installés depuis seulement six mois en Thaïlande, se sont bien habitués à leur vie ici. Maman me parle de ses activités de bénévolat et de ses amies thaïlandaises, avec qui elle partage des recettes locales, papa lui des lieux à visiter et à découvrir à travers la ville.

Ils vivent dans une maison moderne dans le quartier de Nichada Thani, un peu excentré du centre de Bangkok et principalement habité par la communauté d'expatriés du pays. La maison, d'une belle taille, se compose d'un grand living-room et de sa cuisine ouverte, de quatre chambres et salles de bain et d'un beau jardin. L'endroit est agréable et dépaysant.

Ma mère a réussi dans ce pays si différent à y retranscrire l'ambiance de Noël. Décorations et même un sapin sont éparpillés dans la maison.

Pour mon premier soir thaïlandais, adepte de la cuisine, elle a préparé un plat local, le Panang Curry, que je déguste en écoutant leurs diverses histoires sur le pays. C'est dans ces moments que parfois les voyages à leurs côtés me manquent, la découverte de nouvelles contrées, d'autres cultures.

Il est vrai que j'ai toujours eu un caractère relativement indépendant et que je me suis émancipée de mes parents jeune, mais parfois ce cocon familial me manque terriblement, mais j'aurais du mal à faire une croix sur ma « liberté »

Pour Noël, ma mère nous a préparé un festin « international », composé de recettes ramenées des divers pays où nous avons vécu. Une Pastilla marocaine en entrée, un poulet Yassa en plat de résistance et pour finir une bûche revisitée aux fruits exotiques pour le dessert. Après cet abondant repas, nous échangeons nos cadeaux et buvons des chocolats chauds installés dans le salon. Un Noël dans la famille Legrand comme je les aime.

La semaine suivante, je passe toutes mes journées à visiter Bangkok. Du quartier chinois à la Tour Baiyoke II, en passant par les temples, tels que le Wat Pho ou Wat Arun. Je déguste des plats aux Street-Food comme le Pat Thaï et mange la délicieuse soupe qu'est le Tom Yam Kang.

Mon père se transforme en guide touristique et ne voulant pas que je loupe quoi que ce soit, ne me laisse pas un moment de répit. Des vacances, somme toute pas très reposantes, mais tellement agréables.

Ce séjour me permet aussi de me déconnecter de ma vie américaine. Entre le boulot, qui n'est pas toujours simple et de tout repos, ma vie sociale, qui si je n'avais pas Célia, serait désertique et aussi ce Clemente qui durant le mois passé m'a littéralement tapé sur le système, ce changement me fait du bien.

Au réveillon du 31 décembre, mon père a invité une vingtaine d'expatriés du quartier, de tous âges et même de ma génération et nous réveillons donc tous ensemble. Après un repas, au top, concocté par ma mère, musiques et alcools animent la soirée.

Vers les vingt-trois heures trente, je suis quelque peu guillerette. Une heure plus tard, mon état ne s'est pas arrangé, bien au contraire. Ma nature réservée passe à la trappe grâce aux effets de l'alcool.

Le fils d'un ami à mon père, du même âge que moi, passe une grande partie de la soirée à mes côtés, tentant de me draguer, assez lourdement à certains moments.

Mon envie de m'amuser, ainsi que l'alcool que j'ai ingurgité, aidant, je ne le repousse pas et même répons à ses avances. À l'abri des regards dans le jardin, celui-ci m'embrasse, un baiser humide, pas des plus agréables. Il m'accompagne ensuite dans ma chambre et commence à enlever mon tee-shirt. Nous nous embrassons et celui-ci part à l'exploration de mon corps avec ses mains. Je ne suis pas exaltée par ce moment, bien au contraire, j'ai quelques difficultés à me mettre « dans l'ambiance », bien que mon partenaire fasse des efforts, cela ne suffit pas, il est trop emprunté et malhabile. Mettant aussi cela sur le compte de mon ivresse, je redouble d'acharnement, mais rien n'y fait, la mayonnaise ne prend pas.

La moindre envie qui pourrait exister disparaît, quand la soirée « chaude » que j'ai passée avec Clemente s'immisce dans mon esprit. Impossible de simuler avec ce compagnon d'un soir maladroit, quand vous avez connu auparavant la partie de jambes en l'air du siècle.

Il faut rendre à César ce qui est à César, je me dois bien de reconnaître que Clemente, malgré son caractère catastrophique, se défend superbement bien au lit.

Je repousse mon partenaire, prétextant me sentir mal et celui-ci quitte la pièce sans demander son reste.

Bon le bonhomme, n'était pas vilain en soi, mais rien à faire, je n'y arrivais pas, ses baisers baveux et le fait qu'il ne savait pas trop quoi faire de ses mains ne m'ont pas non plus aidée. Et pourquoi donc je pense à lui

dans ce moment-là ! Même à 14 000 km, il arrive, sans le vouloir, assurément, à m'exaspérer et à gâcher ma soirée.

Je me retrouve donc seule dans ma chambre, à me mettre les nerfs en pelote contre Clemente qui n'est de près ou de loin pas responsable de la situation actuelle. L'alcool dans mon sang, contribuant à la prise de décisions bêtes et irréfléchies, je prends mon téléphone et compose le numéro de ce type, avec l'envie de lui dire tout le mal que je pense de lui.

Après quelques sonneries, un « allo » retentit au bout du fil et je vide mon sac sans même le saluer.

— Clemente même sans être présent tu m'énerves ! Je passe une bonne soirée du Nouvel An, je trouve même un mec avec qui m'amuser et au moment le plus important, je pense à la soirée qu'on a passée ensemble et paf toute envie disparaît ! Tu sais quoi, tu es un sale type Clemente. Vous m'horripilez, toi et ton caractère de sociopathe !

Mes propos sont décousus, ma bouche déversant des mots sans retenue, mais à l'autre bout du fil, un rire retentit et cette réaction me déstabilise, ne m'attendant pas à celle-ci venant de lui.

— Te moques-tu de moi maintenant ?

— Vous avez vu juste sur pas mal de choses concernant mon frère, vous l'avez bien cerné. Votre animosité vis-à-vis de lui vient du cœur, il n'y a pas à douter.

— Votre frère, je ne comprends pas ?

— Ce n'est pas Clemente au téléphone, mais son frère. Clemente a dû s'absenter en urgence et fait rare, il a même oublié son téléphone,

je me suis permis de décrocher.

Félicitations Victoire tu viens de remporter la palme du ridicule.

— Son frère ? Valente ?

— Nous nous connaissons ? me demande l'homme, surpris que je sache son prénom.

— Oui, enfin non.

— Je vous connais ou non ? rigole-t-il de nouveau.

Je tente d'organiser mes pensées avant de reprendre la parole, ce qui n'est pas chose simple, tellement mon esprit est embrumé.

— On s'est rencontrés, mais pas vraiment présentés, je vous ai soigné, j'étais l'infirmière qui a aidé le docteur, pour votre blessure par balle, je m'appelle Victoire.

— Ah, la jeune femme blonde, s'exclame Valente. Je n'ai pas eu l'occasion de vous remercier pour votre aide, je vous suis reconnaissant pour ce que vous avez fait pour moi.

— J'ai l'impression que vous soigner, vous et votre frère est un peu devenu ma spécialité.

— Vous connaissez bien Clemente ?

— Non pas vraiment et disons que je préférerais ne pas le connaître.

— Oui j'avais compris que vous avez quelques griefs le concernant. Il a donc cassé votre coup du réveillon sans même être présent ? Attendez le réveillon ? On est au milieu de l'après-midi, vous commencez tôt !

— Je ne suis pas aux USA, mais à Bangkok en Thaïlande.

— Génial, vous passez des vacances là-bas ?

- Oui, ma famille y réside.
- Et donc que vous a fait mon frère pour que vous le détestiez autant ?
- Il s'est comporté comme un salaud après avoir couché avec moi. Un changement total de personnalité en prime.
- C'est un peu sa spécialité en effet, vous n'êtes hélas pas la première femme à en faire les frais. Mon frère à cette habitude, il est séduisant et agréable au départ, mais dès qu'il a ce qu'il veut il devient un vrai diable.
- C'est ce que j'avais compris, mais si seulement cela s'était arrêté à cette soirée, hélas non, un vrai aimant à problème.
- Il vous a causé des soucis ?
- Oui, vous par exemple, ne le prenez pas mal, mais quand j'ai dû vous soigner, j'ai été amenée presque de force à l'appartement de Clemente. Le lendemain, je me suis même fait embêter par deux types dans la cuisine de Clemente, dont l'un est mort dans l'hôpital où je travaille...
- Je vois, me répond Valente, sans en dire plus.
- Et puis Clemente qui arrive sur ses grands chevaux et qui me dit « ne pose pas de questions », je n'ai pas demandé à être dans ses affaires, m'énervé-je.

Je suis littéralement en train de me ridiculiser face à lui, mais cet homme ne me le reproche pas, bien au contraire il semble même s'intéresser à moi.

- Et donc Victoire, vous êtes infirmière ?

Nous passons ensuite vingt minutes à discuter, de banalités, je parle sans m'arrêter, comme si j'avais à l'autre bout du fil un ami. Valente me semble

bien plus naturel et détendu que son frère, mais avec les Santini, je me dois de rester sur mes gardes, on peut s'attendre à tout.

Grâce à mon taux d'alcoolémie frisant les sommets, ma langue se délit et je lui raconte diverses choses sur moi. Il m'écoute sans rien dire et c'est seulement au moment où je me rends compte que je suis en appel international et que ma facture risque d'être salée que je l'informe que je vais devoir raccrocher.

— Quand revenez-vous aux USA ? me demande-t-il.

— Je rentre par le vol du trois janvier à 16 h 15, l'informé-je naturellement, sans réellement m'en rendre compte.

— D'accord, profitez bien de votre fin de soirée Victoire, ce fut un plaisir de discuter avec vous et essayez de ne plus penser à mon frère, d'accord ?

— C'est noté.

Puis je raccroche, m'étale de tout mon long sur mon lit et sombre dans un sommeil sans rêves.

Chapitre 12 : Antonyme

Le lendemain, je ne suis pas des plus fraîches, j'ai un mal de tête carabiné, je suis nauséuse et j'ai le regard vitreux. Je suis reconnaissante envers ma mère quand elle me sert un café et me donne des cachets de paracétamol.

Il me faut bien deux heures pour émerger et après une bonne douche, je commence à reprendre forme humaine. Papa souffre du même mal que moi et s'est assis, tous les deux sur le canapé, que nous ronchonons pendant que ma mère nous observe en riant.

Vers seize heures un peu mieux lunée, je récupère mon téléphone, laissé dans ma chambre et la conversation d'hier me revient vaguement en mémoire. J'ai discuté avec le frère de Clemente, longuement, me dit mon historique téléphonique et je me rappelle que dans mon état, je lui ai raconté pas mal de choses, sur Clemente, mais aussi sur moi et la honte m'envahit peu à peu.

Ce que je peux être quiche parfois, plus d'alcool pour moi ! Heureusement, je ne reverrai fort probablement aucun des deux et cela me soulage.

Le vol retour est encore plus fatigant, entre le manque de sommeil et le décalage horaire, c'est épuisée que je sors de la zone internationale. Je commence à me diriger vers la sortie pour tenter d'obtenir un taxi et passe devant des chauffeurs, des pancartes à la main. Ils attendent leurs clients et je suis surprise quand je croise inscrit sur l'un des écriteaux mon prénom.

Juste un prénom, pas de nom de famille. Victoire n'est pas vraiment « commun », surtout aux USA, mais n'ayant pas réservé de taxi, je suppose donc que celui-ci ne s'adresse pas à moi. Enfin ça, c'est avant de remarquer l'homme tenant la pancarte.

Grand, portant une veste en cuir marron, ses cheveux noirs attachés en une queue de cheval haute, un visage souriant portant une barbe courte et taillée et des yeux verts, que je reconnaîtrais entre mille. J'ai devant moi un Santini, mais pas Clemente, son frère Valente, qui me sourit et me fait un geste de la main. À la différence de Clemente, que je n'ai vu porter que des costumes, il est vêtu d'un jean slim et de boots hautes noires.

Je reste sans bouger au milieu du hall de l'aéroport regardant, surprise, ce type qui s'avance vers moi.

— Bonjour, Victoire, tu as fait un bon voyage ? me demande-t-il d'un ton enjoué.

— Bonjour, oui je vous remercie, mais que faites-vous ici ?

— Tutoie-moi s'il te plait. Je suis venu te chercher, ce sera plus pratique que de devoir prendre un taxi.

— Merci, mais je vais quand même en prendre un.

— Pourquoi ? Ma voiture est garée juste devant et il y a une queue énorme pour avoir un taxi.

— Disons que je n'ai pas particulièrement envie de monter dans le véhicule d'un inconnu.

— On n'est pas vraiment des inconnus, on s'est déjà rencontrés et la dernière fois cela passait bien au téléphone.

— Premièrement, rencontrer est un bien grand mot, vous étiez 99 % du temps dans les vapes et je vous rappelle qu'au téléphone, j'étais bourrée !

— Alors, viens, je te ramène et l'on fera plus ample connaissance ? Je te dois bien cela, tu m'as soigné.

— J'ai déjà entendu ce genre de phrase, « faire connaissance » et « devoir quelque chose » et ce n'était vraiment pas un cadeau, alors je vais de nouveau refuser.

- Clemente ? Mon frère n'est pas facile et d'après ce que j'ai compris au téléphone, vous n'êtes pas en très bons termes.
- Pas vraiment et donc tu comprendras que je n'ai pas particulièrement envie de passer du temps avec son frère.
- Ce n'est pas très sympa, tu me mets dans le même panier que lui, sans me laisser la chance de redorer le blason de la famille Santini ? me réplique-t-il d'un ton faussement outré.

Voilà encore un drôle de personnage. Je tente de me diriger vers la sortie quand d'un coup celui-ci s'agenouille au sol juste devant moi, dans un simulacre qui pourrait passer aux yeux des passants pour une demande en mariage.

- Que fais-tu ? Lève-toi, tout le monde nous regarde, bougonné-je pour ne pas me faire entendre des badauds.
- Je me lèverai quand tu accepteras que je te raccompagne en voiture, me réplique-t-il, espiègle.
- Mais c'est quoi cette famille de fous ? OK, lève-toi, je rentre avec toi.

Celui-ci se relève en souriant, me fait un clin d'œil et se saisit de ma valise, qu'il emmène à sa suite, m'enlevant toutes possibilités de fuite.

Je me mets en marche derrière lui en soupirant, déjà épuisée à peine les pieds remis aux USA. Il me mène vers un bolide rouge, un modèle sportif, à première vue assez luxueux.

- Cela change des grosses berlines que possèdent Clemente et Nero, lui dis-je après m'être installée sur le siège passager.
- Mon frère apprécie les voitures « confortables » et fait même

rouler son personnel dans ce genre de véhicules. Je suis plus branché vitesse, alors ce type de modèle me correspond plus et puis c'est une Italienne, que demander de plus.

— C'est un peu tape-à-l'œil.

— C'est aussi ce que pense Clemente, mais tu as dû t'apercevoir que je n'en ai pas grand-chose à faire de me faire remarquer.

Valente démarre brusquement et rejoint l'autoroute, il fait déjà nuit, les journées d'hiver étant courtes, et nous roulons en direction des lumières de la ville.

— Alors, Vic, quand reprends-tu le travail ?

— Dans quatre jours, ce qui va me permettre de me reposer, j'ai beaucoup bougé en Thaïlande.

— Tu as aimé ton voyage ?

— Très, le pays est superbe et très dépaysant.

— Je n'ai pas eu l'occasion de visiter la Thaïlande, mais j'ai fait le Vietnam et le Cambodge, je suppose que certains paysages doivent être ressemblants.

— Tu as beaucoup voyagé ?

— Pas mal oui, j'ai durant presque un an, à la fin de mes études, crapahuté un peu partout. Je voulais profiter avant de me lancer dans le monde du travail, en fait j'appréhendais ce passage à « l'âge adulte ».

— Que fais-tu dans la vie ?

— Je suis directeur, comme mon frère.

Je suis surprise parce qu'il me dit, le voyant très peu dans ce genre de rôle.

- Tu gères un casino ?
- Non une société de transport et de stockages, on a plusieurs entrepôts à l'abord de la ville et une cinquantaine de camions.
- Et cela appartient au même groupe que le casino-hôtel de Clemente ?
- Oui au même, le PDG est notre oncle.

Voilà donc comment Clemente et Valente, se sont retrouvés si jeunes à la direction de si grosses structures, une casquette de directeur vissée sur leurs têtes.

- Je ne remets pas en cause vos compétences professionnelles, mais cela n'est pas trop dur, à votre âge, de gérer de telles sociétés ? Vous avez beaucoup d'employés.
- Clemente sait ce qu'il fait, c'est un très bon manager, il est fait pour ça, mais pour ma part, je peux te dire que je ferais tout pour être ailleurs. Heureusement, j'ai un bras droit du tonnerre, c'est lui qui gère tout. Bon à trente-trois ans, je suis encore jeune, j'ai le temps de m'améliorer, rit-il doucement.

Oui, il est jeune. Je me rends compte que je ne connais pas l'âge précis de Clemente, estimant qu'il a lui aussi à dans la trentaine, je lui demande.

- Et Clemente ? Je ne connais pas son âge, il est plus âgé ou moins que toi ?
- Il a trente-trois ans.
- Vous avez le même âge ?
- Oui, nous sommes jumeaux, il est l'aîné à trois minutes près, des jumeaux dizygotes, c'est pour cela que physiquement, nous nous

ressemblons comme des frères normaux avec peu de différence d'âge.

Je suis surprise par cette révélation, Valente et Clemente sont très différents, même si leurs traits sont proches, leur style et leurs caractères me semblent opposés. Valente est social et plutôt sympathique, ne se prenant pas la tête, loin de l'air bougon et du tempérament antipathique de son frère.

Je reste tout de même sur mes gardes concernant cet homme, j'ai fait la mauvaise expérience avec Clemente que je trouvais au départ « sympa » et qui s'est révélé être un beau salaud.

— Je peux te poser une question qui risque de te sembler bizarre ?

— Vas-y.

— Est-ce que comme ton frère dans dix minutes, tu vas devenir froid comme un glaçon et me jeter de ta voiture ?

Valente se met à rigoler très bruyamment.

— Qu'y a-t-il de drôle ?

— Mon frère cherche toujours à faire fuir les femmes après leur « première nuit », c'est un excellent dragueur quand il le veut, mais dès qu'il a ce qu'il souhaite, il redevient le « vrai » Clemente, peau de vache et froid. Pour ma part, pas d'inquiétude, je me prends bien moins la tête que cet homme et ne changerais pas de caractère de sitôt.

— Donc vous êtes deux antithèses ?

— On peut voir cela comme ça, je suis la partie amicale et joyeuse et lui est caractériel et antisocial. Si cela peut te rassurer, il est

- comme cela avec tout le monde, même moi, en fait non, surtout avec moi, je suis très bon pour le faire sortir de ses gonds.
- Je ne suis pas mauvaise à cela non plus, en tous cas à chaque fois que j'ai eu l'occasion de le voir, j'avais l'air de l'exaspérer.
- Clemente est exaspéré par la terre entière, je peux compter les fois où je l'ai vu se « détendre et sourire » sur les doigts de ma main. Il ne cherche pas à s'attacher avec quiconque et les femmes sont un vrai problème pour lui, il ne sait pas se comporter avec elles. Je pense qu'il est aussi un peu misogyne sur les bords.
- Et toi tu n'as pas de problèmes de sociabilité ou avec les femmes ?
- Non aucun, c'est tout le contraire, j'aime tellement les femmes que j'ai plusieurs partenaires régulières.
- Des ? Et tu dis que tu n'as pas de soucis avec les femmes ? C'est ou trop ou pas du tout avec vous deux non ? Un misogyne et un gynophile*, génial !
- Je pense que tu as mis le doigt sur quelque chose en effet.

Valente se gare devant mon immeuble, je le remercie et m'apprête à descendre quand il me demande.

- Tu es libre demain Vic ?
- Pourquoi ?
- Je voudrais t'inviter à déjeuner, tu veux bien ?
- Je ne sais pas trop.
- Juste un déjeuner, je trouve que tu es une fille sympa.
- Je ne sais pas si cela est une bonne idée, entre les problèmes avec ton frère et ton « amour des femmes », je préfère passer mon tour.
- Je sais que tu as eu une mauvaise expérience avec Clemente, mais je te rassure, je n'ai aucune arrière-pensée te concernant, j'ai passé

un bon moment avec toi et j'ai juste envie de déjeuner en ta compagnie. Sache que si tu refuses je me verrais dans l'obligation de venir tous les jours chez toi et à ton travail jusqu'à ce que tu craques.

- Un déjeuner seulement, soupiré-je vaincue.
- Génial je viens te chercher demain à midi alors.

Me voilà donc dans l'obligation de revoir un Santini demain.

**Gynophile : Personne passionnée par les femmes.*

Chapitre 13 : 13 Buone Ragioni

Le lendemain, je suis plus trop sûr que ma décision. Moi qui ne voulais plus rien avoir à faire avec l'environnement proche ou éloigné de Clemente, me voici à sortir déjeuner avec son frère jumeau fantasque. Alors, oui Valente me semble plus sympathique, même s'il est un étrange personnage, mais après ce déjeuner, il faudra bien que j'arrive à lui faire comprendre qu'il doit me laisser tranquille. Je sens que cela risque d'être compliqué avec lui.

Valente est devant chez moi à douze heures et n'ayant pas mon numéro de téléphone se met à klaxonner sans s'arrêter jusqu'à ce que je lui fasse un signe de la fenêtre de mon appartement, lui signifiant que j'arrive. Ma voisine Mme Grewson me fait de gros yeux quand je la croise en descendant les escaliers.

Gentleman, celui-ci m'attend devant la porte passager et me l'ouvre. Je m'installe et il démarre en trombe, me laissant à peine le temps de m'attacher.

— Où allons-nous ?

— Je t'emmène dans un petit restaurant sympa en bord de mer, un endroit que j'adore.

Nous roulons jusqu'à la plage, parlant de tout et de rien. Valente a mis en fond sonore une chanson italienne, qu'il chantonne à tue-tête.

Arrivés à la plage, presque au niveau du port, nous nous garons et sortons de la voiture. Un vent froid souffle et nous nous dirigeons rapidement vers un petit restaurant dont la façade ressemble à une baraque de plage.

C'est un restaurant de poisson à la décoration très ambiance pêcherie. C'est plutôt cosy et détendu et j'adore le style sans fioritures de l'endroit. On s'installe à une table et après avoir commandé, pour moi le plat du jour, pour lui une assiette de crustacés, nous rigolons sans nous prendre la tête sur la décoration « navire de pêche ». Valente m'informe qu'ils ont des fruits de mer délicieux et que malgré le style un peu boui-boui il aime manger à ce restaurant.

— Tu viens souvent ici ? lui demandé-je

— Assez, en fait on a un entrepôt dans le secteur, alors quand je bosse là-bas, je viens déjeuner ici le midi. Parfois, j'emmène mes employés avec moi, ils aiment manger à l'œil ces bougres ! rigole-t-il.

Je suis épatée par les différences qu'il y a entre eux, Valente rit, blague et ne se prend pas la tête. J'ai du mal à croire qu'ils sont jumeaux, tellement leurs caractères sont différents. Un souvenir par contre me revient à l'esprit, quelque chose qui rapproche les deux frères, j'ai rencontré Valente et Clemente dans le même état, blessés. L'un par arme blanche, l'autre par balle, à quelques jours seulement d'intervalle. Ces frères cherchent-ils les problèmes ou sont-ils juste terriblement malchanceux.

— Il y a quelque chose qui me turlupine Valente.

— Dis-moi ?

— La dernière fois, tu t'es pris une balle, c'est cela ?

— Oui.

— Tu vas mieux ?

— La guérison suit son cours, j'ai moins mal, mais j'aurai une petite cicatrice.

— Et comment t'es-tu fait cela ?

Un air sérieux s'installe sur le visage de Valente et celui-ci semble chercher ses mots un instant.

— Je préférerais ne pas répondre à cela Vic, je le voudrais, mais pour ta propre sécurité il est préférable que tu en saches le moins possible sur ce sujet.

— C'est une de vos phrases fétiches non ? Vous entretenez le mystère autour de vous. Clarifions la situation, quels sujets te pose problème, pour que je m'abstienne d'en parler dorénavant, parce qu'entre toi et ton frère les cachotteries vont bon train ! m'énerver-je.

— Je comprends ton énervement, surtout que tu as vécu des moments particuliers en notre présence.

— Dois-je m'attendre à d'autres accidents ou vous aurez l'amabilité de me laisser en dehors de cela ?

— Normalement, il n'y aura pas d'autres aléas, mais je ne peux rien te certifier, hélas. On est dans un environnement assez singulier, mais je ne peux pas t'en dire plus. Changeons de sujet, s'il te plait.

— Vous êtes des dirigeants d'entreprises en quoi cela est « singulier » ?

— Victoire, s'il te plait, mangeons et discutons d'autre chose, ce n'est vraiment pas un sujet à aborder, me réplique Valente, suppliant.

N'ayant encore pas eu de réponses à mes interrogations, je me renferme, boudant presque et il faut bien cinq minutes pour que l'atmosphère se détende autour de nous. Quand nos plats arrivent enfin, nous discutons

presque de nouveau normalement, même si les questions continuent à me tourner dans la tête.

Le repas est délicieux comme me l'avait promis Valente et pour le remercier de l'invitation, j'accepte sa proposition de balade sur le bord de mer après le déjeuner. Nous tenons miraculeusement presque une heure avec ce vent glacial et c'est heureuse que je retrouve la chaleur de la voiture de Valente.

Il me raccompagne ensuite chez moi, mais quand il se gare aux abords de mon immeuble, son visage se ferme. Il fixe une grosse berline stationnée devant mon bâtiment dont Clemente s'extirpe. Toujours tiré à quatre épingles il vient vers le véhicule de Valente. Nous sortons à notre tour et Clemente, sans un regard vers moi, s'adresse directement à son frère, d'un ton chargé en tension.

Il communique en italien, je ne comprends donc rien de ce qu'il dit, mais ils semblent se disputer. Clemente tient par la veste Valente et fait des gestes avec son autre main pour appuyer ses propos. Ils font la même taille et la même corpulence et je suppose donc qu'aucun des deux n'aurait l'avantage s'ils venaient à se bagarrer.

Valente reste calme et silencieux face à son frère. Il est serein, alors que son adversaire semble plein de rage. Il me jette un rapide coup d'œil puis ouvre enfin la bouche.

— Ce n'est pas la peine de parler en italien pour qu'elle ne te comprenne pas, Clemente. C'est un manque de respect envers elle, vu qu'elle est notre sujet de conversation, tu ne crois pas ?

Je discerne dans cette phrase, une sorte de provocation envers son frère et le regard de Clemente s'assombrit encore plus.

Il semble tenter de se contenir et reprend la parole, crispé et la voix mordante, mais dans une langue que je comprends.

- Tu es un idiot Valente, mais aussi complètement inconscient, sais-tu quel danger tu lui fais encourir !
- Ce n'est pas moi qui l'ai ramenée à mon appartement, parmi une dizaine de types bourrés à la testostérone et les nerfs en vrac.
- Pour te soigner, Coglione !
- Reste donc poli Clemente, ricane Valente.
- Tu me provoques ? C'est quoi ton putain de problème ? réplique-t-il en resserrant sa poigne sur la veste de son frère.
- Quoi tu ne supportes pas que je passe du temps avec Victoire, serais-tu jaloux ? Tu l'as jetée comme tu le fais avec toutes les femmes avec qui tu couches. Tu n'as donc rien à y redire.
- Tu sais très bien pourquoi je ne veux pas que tu passes du temps avec elle et aussi que cela n'a rien à voir avec la jalousie ! À quoi joues-tu ?
- Je ne sais pas, c'est la première fois que je te vois réagir de cette manière envers une femme, pourtant j'ai déjà récupéré des filles que tu avais « sautées », mais jamais tu n'as eu cet instinct protecteur. Pour aller jusqu'à débarquer lors d'une sortie que je fais avec elle, tu ne dois vraiment pas vouloir que je couche avec cette demoiselle. Et au fait comment savais-tu que j'étais avec Victoire, tu me suivais ?
- Pas toi, sombre d'idiot, mais elle ! Tu crois que je vais la laisser sans surveillance avec toutes les merdes qui se passent. J'ai mis plusieurs gars en filature !

Il me suit ? Je suis comme deux ronds de flanc devant cette révélation, pourquoi donc me fait-il suivre ? Ils ont mis ma patience à bout. Entre ce Valente, qui si j'ai bien compris, me balade pour pouvoir « coucher » avec moi et son frère qui me fait suivre, j'en ai ma claque. Je ne veux plus de Santini dans ma vie !

— Stop ! crié-je.

Les deux garçons se figent, coupés dans leur dispute, ne disant plus rien et me regardant.

— Je vais être claire, même si je n'ai compris que la moitié de ce que vous racontiez. Valente, tu as cru que puisque j'avais accepté de déjeuner avec toi, j'allais ensuite m'allonger pour toi ? Quoi, parce que j'ai été jetée par ton frère, je suis désespérée ? J'ai déjeuné avec toi, car tu me faisais du chantage, rien de plus. Tu es fou de penser que cela pourrait mener à plus. Cela me dégoûte !

L'intéressé me regarde sans dire mot, les yeux grands ouverts, surpris par mon débit et mes paroles.

— Quant à toi Clemente, je t'abhorre ! Tu me jettes, puis me fais venir de force chez toi. Ensuite, tu demandes à ce que je n'approche plus de toi, pour finalement me faire suivre ? Tout va bien dans ta tête ? Sérieusement, laisse-moi tranquille, non mieux laissez-moi tranquille, tous les deux, je ne veux plus rien à voir avec cette famille, je veux juste que vous sortiez de ma vie ! crié-je en me reculant vers la porte de mon immeuble.

Puis je tourne les talons les laissant plantés là et pars me réfugier dans mon appartement.

Chapitre 14 : Après le calme vient la tempête

De retour dans mon appartement, il me faut plus d'une heure pour réussir à me calmer. Je n'arrive toujours pas à digérer la tempête Santini. Je savais que je devais me tenir sur mes gardes avec Valente. Je le trouvais presque sympa, mais en fin de compte il n'avait qu'un intérêt charnel. Je suis parfois très naïve vis-à-vis des gens, je me dois de faire plus attention à l'avenir. Pour Clemente, rien de nouveau sous le soleil, il a juste continué à être détestable.

Ne sachant pas trop quoi faire pour me détendre je décide d'appeler Célia et de lui raconter une partie de l'histoire, j'ai besoin d'en parler à mon amie.

Je lui explique que j'ai rencontré le frère de Clemente, qui au contraire de celui-ci, aime « trop » les femmes et que je me suis donc retrouvée avec deux boulets au lieu d'un. Célia, m'écoute sans rien dire et à la fin de mon petit speech, soupire et me lance.

— Ma pauvre, tu n'as vraiment pas de chance. Soit tu es célibataire, soit tu tombes sur des hommes super sexy, mais avec un sérieux problème psychologique. Cette famille n'apporte rien de bon, il faut t'en tenir éloignée le plus possible.

— J'ai bien retenu la leçon, ne t'inquiète pas, espérons seulement que je n'ai pas de nouvelle affaire à eux, ils sont trop souvent présents autour de moi en ce moment.

Ma vie suit ensuite son cours. Avec la reprise du travail, je n'ai plus de temps pour moi, enchaînant des gardes au service des urgences. Une quinzaine de jours après ma dernière confrontation avec les Santini, je reçois une boîte de chocolats de la part de Valente. Il « s'excuse », sur un petit mot accompagnant celle-ci, de son comportement et m'explique qu'il

ne m'a pas juste invitée à sortir pour coucher avec moi. En bas du message est inscrit son numéro de téléphone, pour que je puisse le contacter dans le cas où je lui pardonnerais.

Je jette le papier, mais mange le chocolat, je ne vais quand même pas gâcher ces petites gourmandises.

Cela fait maintenant plus d'un mois que je n'ai vu ni l'un ni l'autre et je m'en porte comme un charme. Un mince espoir d'en avoir enfin fini avec ce duo prend vie en moi.

Un soir, je rentre en courant après ma journée de travail, aux alentours de vingt heures. Mes écouteurs sur les oreilles, le tube de David Bowie Heroes, résonnant, je remarque que l'un de mes lacets est défait. Je m'accroupis donc pour le refaire et aperçois une voiture, roulant relativement lentement alors que la circulation est fluide. Celle-ci se gare, pas très loin de moi, mais personne ne descend du véhicule. C'est une berline aux vitres teintées et celle-ci m'interpelle, car c'est le même genre de modèle que celle que conduisait Clemente la dernière fois. La couleur de la voiture n'étant pas identique, je me rassure en me disant que ce n'est fort probablement pas lui.

Je continue ma course, sans y prêter plus d'attention et arrive à mon domicile. Heureusement depuis l'intrusion de Clemente, mon propriétaire a fait réparer ma serrure et je m'attelle à trouver mes clefs dans mon sac à dos. C'est là que je remarque, garé un peu plus bas dans la rue, le même véhicule que j'ai aperçu, il y a dix minutes de cela, quand je refaisais mes lacets.

J'entre chez moi, monte à mon appartement et sans allumer la lumière vais à la fenêtre pour observer sans être vue de l'extérieur.

La voiture s'est rapprochée, elle est maintenant garée en bas de mon domicile. Il n'y a pas de doute, elle me suit et les propos de Clemente, sur ses hommes en filatures, me reviennent à l'esprit.

Le véhicule est du même modèle que celui de Clemente. Valente m'avait informé qu'il faisait rouler son personnel dans des berlines.

Je suis hors de moi, en comprenant qu'il me fait encore suivre. J'envoie un SMS à Clemente, parce que oui, malgré tous les problèmes que j'ai eus avec eux, je n'ai pas supprimé son numéro.

8 h 37

De : Moi

À : Clemente

Je croyais t'avoir demandé de ne plus me faire suivre ! La prochaine fois, je porte plainte contre toi. Laisse-moi tranquille !

Je jette ensuite mon portable sur mon lit et m'en vais prendre une douche. En sortant de celle-ci, je découvre que mon réfrigérateur crie famine. Je décide, vu l'heure encore correcte, de sortir à l'épicerie de mon quartier, située à quelques blocs d'immeubles, acheter des bricoles à manger.

Je regarde par la fenêtre et vois que la voiture a disparu, Clemente a dû leur demander de déguerpir, ce qui me réjouit.

Je prends mon sac, ferme ma porte et sors.

Il fait froid, la neige risque de retomber prochainement et je m'emmitoufle dans mon manteau. Je marche sur le trottoir, presque déserté, en direction des magasins. Mon quartier, résidentiel principalement, n'est pas très fréquenté la nuit, mais n'ayant jamais eu de problèmes dans celui-ci, je me suis toujours sentie en sécurité. Je suis donc rarement sur mes gardes.

En passant devant une petite ruelle se terminant en cul-de-sac, je sens qu'on m'agrippe et me tire vers l'arrière. J'ai à peine le temps d'ouvrir la

bouche qu'on me bâillonne et que je sens une aiguille s'enfoncer dans mon cou. Je ne peux pas crier, une main me bloquant la bouche. Je panique, ne voyant pas mon agresseur qui est situé dans mon dos. On me tire dans cette ruelle sombre. Je n'arrive plus à penser, mon cœur tambourine dans ma poitrine, je tente de me débattre, mais mes membres s'engourdissent de plus en plus.

Ma vue se trouble et c'est le trou noir.

Chapitre 15 : Kidnapping

J'émerge doucement, mon cerveau se remet en route, mais je garde les yeux fermés. Ma tête me fait mal, très mal, comme lors d'un lendemain de cuite, mais je ne me rappelle pas avoir bu quoi que ce soit la veille. En parlant d'hier, mes souvenirs sont embrouillés, je suis allée au travail, je me souviens de cela, suis-je sortie ensuite avec Célia ? Je ne me rappelle pas non plus être allée me coucher. Non, je suis partie faire des courses et...

Je me redresse d'un coup, me prenant une claque mentale quand les souvenirs refont surface. J'ouvre les yeux et suis prise d'un léger vertige, la pièce est totalement floue.

Je m'habitue à la pénombre et l'endroit où je suis, se dessine devant moi.

Je suis allongée sur une sorte de matelas, à même le sol, sale et sans drap. Celui-ci est disposé dans le coin d'une petite pièce sombre, sans fenêtres. Les murs sont des parpaings non enduits et le sol du béton grisâtre. La seule lumière provient d'un néon grésillant au-dessus d'une porte en métal rouillé imposante.

Je m'approche de celle-ci, avec difficulté, les jambes en coton. J'ai été droguée, les effets que je ressens me le confirment. Je tente d'ouvrir cette issue, mais celle-ci reste close, verrouillée de l'extérieur.

Je suis encore tout habillée, mais mon sac a disparu. Je n'ai pas de blessure, mais la drogue circule encore dans mon sang. Mon esprit particulièrement embrouillé et mes jambes tremblantes en attestent. Je me rassieds sur le matelas crasseux et tente de mettre de l'ordre dans mes pensées.

Assise, les genoux remontés, je pose ma tête dans mes mains et essaye de calmer les tremblements qui parcourent tout mon corps.

Je suis enfermée dans une pièce sombre sans moyen de contacter l'extérieur. On m'a littéralement kidnappée dans la rue, mais les questions que je me pose, c'est pourquoi et qui.

Je relève la tête et les larmes me montent aux yeux. Je tente de les retenir, ce qui est absurde, vu que je suis seule ici. Je suis terrifiée, mon cœur bat à toute vitesse, mon cerveau analyse la situation à une allure folle.

Des bruits se font entendre derrière la porte et je me colle au mur. Le lourd et bruyant verrou est déplacé et la porte s'ouvre sur deux silhouettes.

Deux hommes, tous deux le crâne rasé passent le seuil. L'un grand est élancé, l'autre plus petit, mais d'une forte corpulence. Ils portent des sortes de treillis noirs et des boots montantes.

Ils se mettent à parler entre eux, une langue que je ne connais pas, me semblant venir, au timbre, de l'Europe de l'Est. Le plus enrobé s'approche de moi, m'attrape par le bras et m'ordonne d'une voix gutturale de venir.

Je me débats, lui griffe la main, n'ayant pas du tout envie de suivre ces deux hommes, mais je suis arrêtée net, quand le plus grand me décolle une gifle, qui me fait tourner la tête et voir des étoiles.

— Ferme-la et suis-nous, salope, me crie-t-il.

Je sens le goût métallique du sang dans ma bouche et suis, malgré mes appréhensions, mes deux geôliers.

Ils me traînent dans un couloir, lui aussi sans fenêtres et avec les mêmes murs en parpaings. Il y a le long de celui-ci, plusieurs portes closes, dans le même style que celle de ma prison. Nous arrivons devant un escalier et je peux entendre, provenant d'en haut, des voix masculines qui discutent. Je monte, poussée par la brute qui m'a giflée et quand la porte s'ouvre, je découvre un tout nouvel environnement.

Je suis arrivée dans l'entrée d'une maison. Sur ma gauche une énorme porte en bois, me semble être la sortie et je note cette information dans ma tête. Face à moi, un grand escalier central permet d'atteindre l'étage supérieur.

L'entrée est d'une belle taille, je suppose donc, que la bâtisse est relativement imposante. Les murs sont composés de lames de bois, comme si j'étais à l'intérieur d'un chalet. J'aperçois rapidement des arbres autour de la maison par les fenêtres de la pièce.

Mes deux geôliers m'entraînent vers une porte entrebâillée d'où proviennent les bruits. Le petit trapu frappe à celle-ci et une voix grave résonne de derrière et nous invite à entrer. Je suis poussée dans ce qui me semble être un grand salon.

La pièce est immense, mais la décoration est chargée et de relativement mauvais goût. Tapis, bibelots de tous genres, dorures, tableaux, rien n'est assorti. Je découvre que quand je suis kidnappée et en situation de stress, je fais attention à la décoration, j'ai un esprit très logique.

Trois grands canapés en cuir noir entourent une immense table basse où sont posés verres et bouteilles d'alcool. Installés sur ceux-ci, des hommes, tous vêtus de costumes noirs, me regardent. Ils sont bien une dizaine, de tous âges et aux physiques hétéroclites.

On me pousse à avancer d'un coup puissant dans le dos et m'invite à m'installer sur une chaise disposée face aux fauteuils. Voyant que j'hésite, l'un des hommes se lève et d'un geste de la main me convie à m'asseoir. Celui-ci à la différence des autres, porte un costume gris et est assis au centre. Il semble occuper la place de « chef ».

Ils reprennent leur conversation, comme si je n'existais pas. Les minutes passent, je les observe, ne comprenant aucunement ce qu'ils se disent, car

discutant, comme mes geôliers dans cette langue de l'Est. Ils boivent, rigolent et moi je suis paniquée.

L'homme qui m'a invitée à m'asseoir se tourne enfin vers moi et m'adresse la parole en anglais, avec un fort accent.

— Mademoiselle, je m'excuse pour cet accueil un peu rude. Mes collaborateurs ont parfois la main lourde, me dit-il en faisant un signe vers ma joue. Je fais honte à ma manière d'accueillir, souhaitez-vous boire quelque chose ?

N'arrivant à rien dire, je me contente de faire un hochement négatif de la tête.

— Je suppose que vous ne comprenez pas ce qui se passe. Je vais donc être clair avec vous, nous n'avons rien contre vous et n'avons aucun intérêt à vous faire du mal.

— Alors, s'il vous plaît, laissez-moi partir, murmuré-je.

— Cela n'est pas possible. Nous n'avons certes aucun reproche à votre égard, mais par contre nous avons de sérieux problèmes envers certaines de vos fréquentations.

— Je ne comprends pas, de quelles fréquentations parlez-vous ?

— Voyons, vous êtes une femme intelligente, ne vous faites pas plus bête que vous n'êtes...

— Je vous assure que je ne vois pas de quoi vous parlez, bafouillé-je.

— De la famille Santini, bien sûr.

Ce nom me fait un choc, mais j'aurais dû me douter que de près ou de loin, cette affaire avait un lien avec ces porte-malheurs de Santini. Qu'ont-

ils bien encore pu faire, ces deux-là, pour mettre en rogne ces types menaçants.

— Vous faites erreur, je n'ai aucun lien avec eux et même, si lien il y avait, il n'était en rien amical.

— Pas amical ? Cela fait presque deux mois que nous vous observons et nous vous avons vu en compagnie des deux frères à plusieurs reprises. Vous recevez même des présents de la part de Valente Santini.

— Comment savez-vous cela ? lui demandé-je, intriguée qu'il en soit informé.

— Il est simple, pour des gens comme nous, d'avoir ce genre d'information.

— Cela fait un mois que je n'ai pas vu les deux frères et je ne veux plus rien avoir à faire avec eux. Ils ne me causent que des problèmes.

— Ce n'est pas ce que vous pensez avoir comme relation avec eux qui nous intéresse, mais plutôt les sentiments qu'ils ont envers vous.

— Je ne représente rien pour eux, bredouillé-je.

L'homme se fait interpeller par un type installé sur le canapé à sa gauche.

— Si ce que nous pensions s'avère inexact et qu'elle ne représente rien pour eux, elle ne les fera pas venir à nous et ne nous sert finalement à rien.

— Patience, lui réplique l'homme au costume gris. Je pense qu'au contraire elle a plus de valeur qu'il n'y paraît. N'oublie pas que Clemente Santini l'a mise sous protection durant une longue

période, ce n'est pas rien et de toute manière c'est la seule personne extérieure à sa « famille » qui les fréquente. Tous les deux, en plus.

— Je vous assure que je ne suis rien pour eux, s'il vous plaît libérez-moi, les supplié-je.

— Pour le moment, nous venons seulement d'avertir la famille Santini de votre présence à nos côtés. Voyons d'abord leurs réactions et s'il s'avère qu'ils ne veulent pas « vous aider » car vous ne représentez rien pour eux, nous verrons bien.

— Que doivent-ils faire ? l'interrogé-je, voulant savoir si j'ai une chance de m'en sortir.

— L'un des deux doit se rendre, votre libération contre l'un des deux frères.

Je suis totalement, irrémédiablement et définitivement foutue.

L'homme face à moi, invite ensuite mes geôliers à me ramener dans ma « prison » et au préalable à m'accompagner aux sanitaires pour soulager mes besoins primaires.

Avant de quitter la pièce, tirée par le grand type, je me retourne et lui demande.

— Que m'arrivera-t-il s'ils n'acceptent pas ?

— Nous vous trouverons bien une utilité, Alexeï, dit-il en s'adressant à l'un des hommes assis à côté de lui. Ce genre de femme peut avoir du succès non ?

— Oui, je peux en faire quelque chose, laisse-la-moi dans un de mes bordels, je devrais lui trouver quelques clients, réplique Alexeï.

Je suis en état de choc, bougeant sans réellement m'en rendre compte. Je me rends aux sanitaires, derrière l'une des portes closes du sous-sol, sans aucune intimité. Puis de retour dans ma geôle, je m'installe sur mon matelas décrépit, pose ma tête sur le mur et ris.

Rien de joyeux, ce rire n'est que le résultat de mes nerfs qui lâchent. Je rigole et les larmes commencent à couler. Je ricane de cette situation complètement folle, de cette malédiction qui m'est tombée dessus lors de ma rencontre avec Clemente.

Putain de bordel de merde ! Cet homme vient de me dire que mon destin est entre les mains des pires types que je n'ai jamais rencontrés. Des hommes que j'ai envoyé bouler, la dernière fois devant mon immeuble. Des types qui doivent sacrifier l'un d'eux, parce qu'il est évident que les gars là-haut ne veulent pas du bien aux Santini, pour me sauver. Et cela pour empêcher que je me retrouve prostituée de force dans l'un des bordels de cet Alexei.

Autant dire que je suis dans une sacrée merde....

Chapitre 16 : Sangu chiana sangu.

Je ne sais pas combien de temps je passe dans cette pièce, des heures, des jours, je n'en ai aucune idée. Les deux hommes qui me servent de gardiens, ne viennent que pour m'accompagner aux sanitaires ou m'apporter de la nourriture, que je ne touche pas, me contentant de boire l'eau qu'ils m'ont donnée.

N'ayant aucune fenêtre, je ne peux estimer si c'est le jour ou la nuit. Je suis épuisée, entre les pleurs, le manque de sommeil, n'ayant pas vraiment réussi à dormir et la faim, mon corps souffre. Je dois être dans un état catastrophique, je me sens sale et abattue.

Dans quoi sont allés se tremper les deux frères pour énerver ces gars de l'Est. Ces types sont des gangsters, pas de doute là-dessus et leur histoire de vengeance me fait terriblement peur, même si ce n'est rien vis-à-vis de leur idée de me faire travailler dans l'un de leurs bordels.

J'ai dû m'assoupir, car le verrou qu'on enclenche me sort de mon sommeil. Mes geôliers m'extirpent de nouveau de ma cellule, mais pas pour m'emmener aux toilettes cette fois. Ils me mènent à l'étage, dans le salon.

Les hommes sont toujours installés sur ces canapés, mais comme ils portent des vêtements différents, je conclus qu'au moins une journée a dû se dérouler.

Cette fois on ne m'invite pas à m'asseoir, la grande brute se contentant de me balancer sur le tapis devant la table basse. Je sens que le vent vient de tourner pour moi.

Le chef, bien moins « sympathique » que la dernière fois me crache presque au visage.

— Nous avons raccroché, il y a de cela quelques heures avec Clemente Santini, qui nous a ri au nez, quand nous lui avons demandé quelle était sa décision, concernant notre requête de vous échanger contre lui ou son frère. Il nous a dit, je le cite « vous voulez que l'un de nous se rende, contre cette nana, êtes-vous fou ? Vous croyez que j'ai quelque chose à faire d'une femme que j'ai baisée et jetée ». Puis il nous a insultés copieusement avant de nous raccrocher au nez.

Voilà la réaction que je redoutais, mais qui finalement ne m'étonne pas venant de Clemente.

— Nous avons donc la confirmation de ce que nous craignons. Vous ne serez pas notre monnaie d'échange. Pauvre petite chose, vous avez fricoté avec les mauvais types et voilà où cela vous mène. Dimitri emmène la fille à Alexeï, je l'ai prévenu, il est là-haut. Il va la préparer. Mon ami Sergueï m'a demandé de pouvoir l'essayer avant qu'elle soit amenée dans l'une de nos maisons, dit-il en faisant un signe de tête vers l'un des hommes, aux environs de la quarantaine qui me regarde avec insistance et envie.

Je sens la nausée monter, réalisant ce qui va m'arriver. Je pleure, je crie, mon geôlier s'approche de moi. Il m'attrape, je me débats en hurlant. Il m'envoie un coup de poing au visage et j'atterris au sol, me tenant la figure d'une main.

— Dimitri, n'abîme pas trop la fille, je doute que Sergueï souhaite la retrouver toute contusionnée, s'adresse le chef à son sous-fifre d'un ton froid.

Dimitri m'attrape par le bras et mon monde s'efface. Il ne reste plus que le regard salace de ce Sergueï, la douleur après le coup que je viens de recevoir, mes pleurs et mes cris. Mes hurlements sont tellement forts, que je n'entends ni ne réalise tout de suite, que les fenêtres de la salle sont en train d'exploser.

Dimitri me lâche, sortant un pistolet de l'intérieur de sa veste, suivi dans son mouvement par d'autres hommes. Les vitres éclatent et des bruits retentissent dans toute la pièce. Je mets un moment à comprendre que l'on tire de l'extérieur sur celles-ci.

Mes yeux embués de larmes, je distingue difficilement la salle. Des hommes courent, des objets tombent, ça hurle, j'entends les sifflements des balles, des cris de douleur.

Je rampe et me dirige vers une petite table collée au mur. Je me réfugie dessous, ferme les yeux et me bouche les oreilles avec mes mains, comme si cela pouvait me faire éviter les balles, me faire sortir de cette guerre qui ne me concerne pas.

J'entends indistinctement des cris, des hurlements. Je sens les pas précipités sur le parquet en bois, les lourds à coup quand des corps tombent.

On m'attrape par l'épaule, me faisant sortir de ma cachette de fortune. Je suis prise dans des bras, ils me serrent fortement. Je donne des coups, mais la personne qui me porte me bloque et pose une main sur ma tête pour que je garde celle-ci baissée. Les yeux obscurcis par les larmes et paniquée, je n'arrive pas à distinguer cet homme me serrant si fort. Il m'emmène loin du bruit, loin des cris, loin de cette agitation.

Arrivée dans une pièce que je ne reconnais pas, il me jette sur un canapé, puis me tourne le dos se postant devant la porte, montant la garde.

Ma respiration est saccadée, j'ai comme l'impression que mon cœur va sortir de ma poitrine. Je suis complètement déboussolée, mais pour le

moment encore en vie, la douleur dans mon thorax me le confirme, mais pour combien de temps ?

Je redresse la tête quand un second type passe la porte tenant dans les mains un fusil d'assaut. Ce regard sérieux, je le reconnais avec un soulagement sans nom. Je ne pourrais décrire l'euphorie que je ressens en voyant Nero discuter avec l'homme qui m'a fait sortir du salon.

Ce dos, je l'identifie enfin. Si l'on m'avait dit un jour, que je serai emplie d'une telle joie de le voir, j'aurais ri, mais maintenant, ce que je ressens, c'est du soulagement et je suis heureuse de sa présence ici.

La voix qui sort de ma bouche est hésitante, cassée.

— Clemente...

Celui-ci se tourne vers moi, le regard comme fou, respirant rapidement, il a dans les yeux de la fureur, les traits de son visage sont tirés. Il jette un regard à Nero qui, comprenant l'ordre silencieux, se poste à la porte pour monter la garde et Clemente s'approche de moi rapidement.

Il me prend brusquement dans ses bras, sans rien dire et je fonds en larmes en l'agrippant. Je pleure jusqu'à ce que mes yeux s'assèchent et que je ne sois plus que parcourue par des soubresauts. Je pleure jusqu'à ce que les bruits de coups de feu et les cris se taisent totalement.

J'entends Nero de temps à autre parler dans une sorte de Talkie-Walkie, mais je suis seulement concentrée sur la respiration de Clemente qui me berce et me rassure.

Je suis épuisée, le corps vidé de toute énergie et quand, Clemente veut me faire quitter la pièce, il doit m'aider à me lever et à marcher en me soutenant.

Il m'emmène dans cette grande entrée et je jette un regard mauvais vers la porte menant au sous-sol. Dans cette pièce, quatre hommes sont assis au

sol, les mains attachées derrière leurs dos.

Valente et des hommes, tous vêtus de noir, sont debout à les surveiller, je reconnais certains visages, les ayant vus lors de ma venue dans l'appartement de Clemente.

Clemente me place devant les hommes au sol et me demande d'une voix forte, en passant sa main sur ma joue.

— Celui qui t'a fait cela est-il ici ?

Je ne réponds pas, ayant perdu la parole, mais mes yeux ne peuvent s'empêcher de se diriger vers l'homme qui m'a frappée à deux reprises et cela Clemente le remarque. Il jette un coup œil mauvais à cette brute, qui n'a plus du tout l'air d'être si sûr de lui maintenant. Puis s'adresse à son frère.

— Valente, ramène-la à l'appartement veux-tu, je règle cela et vous rejoins. Valente hoche la tête sans rien dire et pose sa main doucement dans mon dos pour me faire sortir de la maison.

Je suis dehors et j'inspire fortement l'air extérieur, enfin libérée. C'était bien un chalet, immense, perdu en pleine forêt, loin de tout. Le lieu idéal pour retenir quelqu'un prisonnier.

Valente, me dirige vers l'une des nombreuses voitures garées devant la bâtisse et quand j'atteins la portière, un coup de feu retentit dans la maison. Je regarde en direction de celle-ci, mais Valente me pousse à l'intérieur du véhicule.

Il s'installe derrière le volant et prend ensuite la route. Il nous faut bien une heure pour atteindre la ville et durant ce trajet, je ne fais que regarder par la fenêtre sans rien dire.

À l'approche de la ville, je me tourne vers Valente, qui a un visage, inhabituellement sérieux.

— Depuis combien de jours ? dis-je avec difficultés.

— Presque trois.

— Mon travail ?

— Doc t'a fait un certificat médical et l'on a prévenu de ton absence, ne te fais pas de soucis, il est à l'appartement, il va t'ausculter dès ton arrivée là-bas.

Je hoche la tête n'ayant de toute manière pas suffisamment de force pour refuser. Il se gare dans le sous-sol et nous montons au penthouse.

Celui-ci est vide et calme. Je ne reconnais plus les lieux, tellement la dernière fois il grouillait de monde. Valente me mène à la chambre où lui-même était blessé. Dedans, le docteur, accompagné par un homme, plus jeune, portant une blouse, m'y attendent. Le médecin m'aide à m'installer sur le lit.

— Je vais t'ausculter Victoire, d'accord ? L'homme à mes côtés est infirmier, c'est lui que tu as remplacé la dernière fois.

J'ai des bleus sur le ventre, mais heureusement rien de cassé, l'œil où j'ai pris un coup n'a rien, mais le docteur veut que je fasse un examen ophtalmologique dès demain. Il m'informe que j'aurai quand même les jours suivants un beau coquard et un bleu sur la joue. Quelques égratignures sur le bras dues à l'attaque, mais rien qui ne mérite plus que des pansements.

Le docteur me donne un cachet, pour « m'aider à dormir » et je le remercie, sachant que je vais vraiment en avoir besoin.

L'adrénaline retombant et les effets du médicament agissant, je sombre dans un sommeil sans rêves alors que le jour commence tout juste à se lever.

Chapitre 17 : Cosca

Quand je rouvre les yeux, il fait nuit noire. J'ai donc dû dormir assez longtemps pour que toute la journée se soit écoulée. Je me redresse sur le lit, la pièce est seulement éclairée par une petite lampe de chevet. Je vois filtrer sous la porte de la lumière provenant du salon.

Je me dirige d'abord, vers la salle de bain, pour me débarbouiller et utiliser les toilettes. J'aurais besoin d'une bonne douche, mon teint est cireux, mes vêtements tachés et mes cheveux complètement emmêlés. Sur mon visage, comme me l'a averti le docteur, un gros bleu s'étale et un coquard colore mon œil.

Derrière la porte de la chambre, j'entends des voix. Je l'ouvre doucement et cinq paires d'yeux se tournent vers moi. Le médecin et son infirmier sont là, ainsi que Valente. Le trio a aussi été rejoint par Nero et Clemente, qui a toujours le regard empli d'envie de meurtre.

Le Doc est le premier à prendre la parole tout en s'approchant de moi.

— Vous allez mieux Victoire ? Si vous avez mal, je peux vous donner des antidouleurs.

— Je vous remercie, cela ira. Je n'ai pas besoin de médicaments.

— Tu veux manger quelque chose ? me demande ensuite Valente.

Mon ventre vide, depuis bien plus longtemps que je ne le pensais, se rappelle à moi et je lui réponds par l'affirmative.

— Je vais aller te préparer un truc, m'informe-t-il en se levant pour se diriger vers la cuisine.

— Pourrais-je prendre une douche, demandé-je à Clemente, qui a toujours le regard aussi noir. J'ai besoin de me débarrasser de cette

crasse.

— Bien sûr, je vais te rapporter quelque chose à mettre sur ton dos, tes vêtements sont pleins de taches. Va dans la salle de bain de la chambre, il y a tout ce qu'il faut comme produit de toilette.

Je quitte le salon et après avoir trouvé les serviettes et les produits de soin, je me glisse sous l'eau chaude.

Je me frotte, en faisant tout de même attention aux bleus et aux égratignures que j'ai sur le corps. Le contrecoup de ce qui vient d'arriver me tombe dessus et je me mets à pleurer. Des gémissements forts, comme ceux d'un enfant parcouru par un gros chagrin. J'ai les jambes qui tremblent, je sanglote, tout en restant sous l'eau presque trop chaude de la douche, qui me rougit la peau.

Après bien dix minutes à me vider de toutes les larmes de mon corps, je me décide à sortir. Je m'entoure d'une grande serviette et quitte la salle de bain.

Clemente est là, assis sur le lit à côté d'un tas d'habits, il a l'air blasé, dépité et cela ne lui ressemble pas.

— Voilà des vêtements, ils sont à moi, alors ils risquent d'être relativement trop grands, mais au moins tu auras quelque chose de propre sur le dos. Valente vient de te préparer de quoi manger, quand tu seras prête, rejoins-nous au salon. On se doit de t'expliquer certaines choses.

Je remue la tête et les larmes se remettent à couler sur mon visage. Je pense n'avoir jamais autant pleuré que durant ces derniers jours. En même temps, je n'avais, non plus, jamais vécu pareille situation. Clemente fait un

geste, qui me surprend venant de lui, il se lève, me prend dans les bras et pose doucement une main sur mon crâne.

— Je suis désolé pour tout ça, tu n'aurais jamais dû vivre un centième de cela.

Comme s'il avait ouvert les valves d'un barrage, je sanglote de plus belle et c'est seulement après cinq minutes, quand les larmes ne coulent plus et que je suis comme anesthésiée qu'il se détache de moi.

— Habille-toi avant d'attraper froid et viens, me dit-il en rejoignant le salon.

Je lui obéis et après avoir enfilé un jogging bien trop grand, que je dois retourner plusieurs fois en bas, ainsi qu'une veste, dans le même gabarit, qui ne laisse apercevoir que le bout de mes doigts, je sors de la chambre.

Il ne reste plus que Valente et Clemente dans la pièce, assis l'un en face de l'autre, chacun sur un canapé. Sur la table basse, un petit plateau, contenant, du pain, des œufs brouillés, des fruits et des yaourts m'attend.

Je m'approche et m'assois sur le fauteuil juste situé entre eux deux.

— Les autres sont partis ? demandé-je en me jetant sur la nourriture.

— Oui le Doc et son infirmier sont rentrés. Ils ont laissé quelques médocs, au cas où et l'adresse d'un ophtalmologiste pour vérifier ton œil demain. Nero lui est dans la cuisine.

Suite à ce court échange, je mange, en silence, entourée par les deux hommes aussi muets que moi. Après avoir avalé une dernière bouchée d'un morceau pain je brise enfin ce silence.

— Comment m’avez-vous retrouvée ?

C’est Clemente qui prend la parole le premier.

— Quand tu m’as envoyé un SMS l’autre soir me demandant d’arrêter de te suivre, j’ai compris qu’il se passait quelque chose de louche. J’avais déjà depuis une semaine, ordonné à mes hommes de ne plus te filer. En fin de compte, il aurait été préférable de continuer, nous aurions évité cela.

Il pousse un profond soupir avant de reprendre.

— Je suis arrivé à ton immeuble à peine une heure plus tard, mais tu étais déjà sortie. J’ai attendu bien trois heures que tu reviennes sans aucun signe de toi. J’ai envoyé Nero vérifier chez ton amie Célia, mais tu n’y étais pas. Là, j’ai senti qu’il y avait quelque chose de suspect. Je suis rentré à toute vitesse à mon domicile et j’ai appelé Valente.

— Je l’ai rejoint, quinze minutes plus tard, confirme l’intéressé. On a commencé à réfléchir à la situation, à appeler nos contacts. On avait déjà une idée des personnes qui auraient pu te surveiller.

— Vers quatre heures du matin, on a reçu un SMS. Une photo de toi, endormie, installée dans une pièce sombre, sur un vieux matelas, mais aucune autre information.

Je l’informe que cette petite pièce, au sous-sol, m’a servi de prison durant les trois jours et une ombre passe sur son visage.

— Dès qu’on a reçu ce SMS, j’ai commencé à rassembler du monde et à mettre en place un plan d’action. Environ deux heures après ce

texto, on a reçu leur coup de fil. Une voix camouflée, pour ne pas être reconnue. Elle ne nous a même pas laissé le temps de parler, nous a juste dit, que tu étais retenue et qu'en contrepartie de ta libération, l'un de nous deux devait prendre ta place, m'explique Clemente. Ils nous laissaient quarante-huit heures pour prendre une décision.

- On savait maintenant ce qu'ils voulaient, même si cet appel ne nous confirmait pas leurs identités. Nous devions être sûrs des personnes derrière ce coup, pour ne pas tout faire foirer, ajoute Valente.
- Les quarante-huit heures de délai nous permettaient de confirmer cela, de trouver l'endroit où tu étais et de mettre en place un plan pour te secourir. Comme on avait déjà une piste, on a creusé. On a attrapé un type qui bosse pour ceux qu'on suspectait et on l'a fait parler.

Je préfère ne pas demander de quelle manière ils l'ont fait « parler ». D'après ce que j'ai pu vivre ces derniers jours, je doute que cette information fasse avancer dans le bon sens mon état psychologique fragile.

Donc cet homme vous a dit qui m'avait kidnappée c'est cela ? les interrogé-je

C'est Valente qui répond à ma question.

- Il nous a confirmé ce dont nous nous doutions déjà, mais par contre il nous a été très utile en nous révélant le lieu où tu étais retenue.
- Maintenant que nous savions où tu étais, il nous fallait un plan d'action, on voulait les prendre par surprise. Hélas le temps nous

manquait on devait leur donner une réponse sous une heure et il nous en fallait au moins trois pour pouvoir intervenir.

- On a donc commencé à analyser nos solutions. Soit on acceptait « l'échange » et ils risquaient de te déplacer vers un point de rendez-vous où nous serions totalement désavantagés. Soit, on leur faisait comprendre qu'on n'en avait rien à faire de toi en espérant qu'ils ne te bougent pas de la maison pour encore quelques heures.
- Et vous ne vous êtes pas dit qu'ils auraient pu, je ne sais pas, me faire « disparaître ».
- On connaît bien ces types, ils ne t'auraient pas « liquidée ». Une jeune femme a trop de valeur pour leur business. C'était risqué, mais on a fait au mieux dans cette situation. Ça nous donnait aussi un avantage pour notre attaque. Personne ne s'attend à voir débarquer des types « qui n'en ont rien à foutre ». La suite, tu la connais, tu l'as vécue, me répond Clemente.

Je mets un moment à avaler et à analyser cela. Je réfléchis sans dire un mot, mets en ordre mes pensées, médite sur les questions que je vais leur poser.

- Qui sont ces hommes ? Vous les connaissez et ils en avaient après vous.
- Des Russes, me dit Clemente, sans développer.
- Mais encore ? Ils sont quoi ? Un gang ? Ils ont des maisons closes d'après leur propos.
- Ils font partie de la Mafia russe, enfin en faisaient partie, maintenant ils n'appartiennent à plus grand-chose, reprend Valente.

Je regarde tour à tour les deux garçons. La mafia, rien que ça.

- Pouvez-vous m'expliquer pourquoi la mafia russe vous en veut ?
Je ne comprends pas comment on peut se mettre à dos des types comme eux. Ces mecs sont très loin d'être des enfants de chœur. Quelqu'un d'un minimum censé n'irait sûrement pas titiller un tel groupe ! Trafiquez-vous avec eux ?
- En fait, ce n'est pas nous, personnellement, qui nous nous les sommes mis à dos. Cette rancune dure depuis bien avant notre génération. Elle a juste été ravivée récemment, depuis que nous avons racheté quelques entrepôts au port et ouvert ce nouvel hôtel. Le groupe russe local voit d'un très mauvais œil notre développement et multiplie ses attaques, me réplique nonchalamment, au vu de la gravité du sujet, Valente.
- Je ne comprends toujours pas. Pourquoi la mafia russe voit-elle d'un mauvais œil le développement économique de deux directeurs. Vous leur faites de l'ombre ?
- Tu ne comprends pas ? demande Valente surpris.
- Parfois Victoire à un peu de mal à comprendre si l'on est évasif, elle est un peu longue à la détente. Il est préférable d'y aller de but en blanc Valente.
- D'accord alors, notre famille, les Santini, on n'est pas vraiment un conglomérat, un Groupe « au sens propre du terme ». Tu vois ?

Je le regarde, perplexe, ne voyant pas où il veut en venir.

- Laisse-moi faire Valente. Victoire, ce qu'il essaye de t'expliquer, c'est que si l'on a des problèmes avec la mafia russe, c'est parce

que nous-mêmes, nous sommes membres de la mafia, la mafia italo-américaine.

Heureusement que je suis bien assise face à cette révélation, j'aurais probablement eu les jambes qui cèdent dans le cas contraire. Bien qu'extrêmement ahurissante, cette déclaration a au moins le mérite d'éclaircir pas mal de zones d'ombres les concernant.

Les blessés et le décès, cette lubie de cacher tant de choses, de me demander de ne pas fouiner. Leur environnement « dangereux » dont Valente me parlait. Face aux récents événements, je me doutais qu'ils trempaient dans des trucs louches, mais la mafia, c'est un autre niveau !

Je ne dis plus rien et c'est Valente qui agite sa main devant mes yeux pour me ramener à la réalité.

Mes synapses se reconnectent et je réalise la gravité de la chose. Me voilà dans une sorte de « guerre » des clans mafieux. Il est hors de question que je trempe un tant soit peu là-dedans.

- Je veux que vous me rameniez chez moi ! Tout de suite ! leur ordonné-je, excédée, en me levant précipitamment du fauteuil.
- Victoire, reste assise, tu as du mal à avaler la nouvelle, ne t'énerve pas, me demande Valente.
- Ne pas m'énerver ! Je viens d'être kidnappée et séquestrée par la mafia russe pendant trois jours ! Ils m'ont capturée, car ils ont des problèmes avec vous ! J'ai failli être prostituée de force, on m'a frappée, on m'a enfermée dans un sous-sol humide et sombre. Et VOUS me balancez que si j'ai eu toutes ces emmerdes c'est parce que vous êtes des « Putains » de Mafiosi ! Merde ! Oui je m'énerve et j'ai toutes les raisons de le faire. Je vivais tranquillement ma

petite vie et maintenant à cause de deux énergumènes il ne m'arrive que des catastrophes.

— Victoire, respire...

— J'aurais préféré ne jamais vous rencontrer ! Clemente, j'aurais mieux fait de te laisser te vider de ton sang dans ce petit local à vélo vétuste ! lui craché-je, en rage.

— On a essayé de te protéger Victoire, pourquoi crois-tu que je t'ai repoussée à de multiples reprises ? C'est parce que je ne voulais pas que tu le découvres et que tu sois touchée par ce milieu.

— Ah bah bravo, c'est une sacrée réussite ! Je ne suis pas du tout touchée en effet ! Maintenant, je veux que vous m'oubliiez, que vous me laissiez tranquille et que je ne vous revoie plus. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous !

— Hélas, cela risque d'être compliqué, m'informe Clemente, d'une voix basse.

— Comment cela. ?

— Disons que la mafia russe a maintenant bien compris que tu as de forts liens avec nous, vu qu'on a débarqué, armés jusqu'aux dents, pour te faire sortir de là. Il va falloir t'assurer un maximum de sécurité et une surveillance renforcée, au moins le temps que notre oncle négocie avec leur parrain pour rétablir un semblant de paix.

— Votre oncle ? Assurer ma sécurité ? Je risque encore quelque chose ?

— Un nouveau kidnapping, ou pire en représailles.

— C'est une blague ? Je suis dans une situation pire qu'avant ?

— Oui, c'est bien résumé, me réplique Valente.

J'exulte, je bouillonne de rage, je suis au bord de l'hystérie et leur présence n'arrange rien. Leur air détaché, comme si cela n'était pas une

annonce cataclysmique, comme si ce n'était rien qu'un petit contre temps. En même temps, ce ne sont pas eux qui voient leur vie totalement chamboulée. Ne voulant plus voir ces deux têtes d'abrutis, je pars me réfugier dans la chambre où je frappe coussin et matelas pour tenter de passer mes nerfs.

Chapitre 18 : Cosa Nostra

Quand j'arrive enfin à retrouver un semblant de calme, ou tout du moins à ne plus boxer les coussins. Clémente rentre dans la chambre, fidèle à lui-même, le regard froid et avec un petit air hautain.

— Valente est rentré chez lui et comme il est tard, tu vas passer la nuit ici. Je t'amènerai demain matin, chez l'ophtalmologue et ensuite à ton domicile.

Je m'approche de lui et lui décoche une gifle retentissante. Il me regarde avec cette petite lueur sauvage dans les yeux, alarme signifiant son énervement. Il s'avance vers moi rapidement et me jette sur le lit.

Il se positionne au-dessus de moi, les jambes de chaque côté de mon corps, me bloquant. Il m'observe sans rien dire. La gifle, bien au contraire d'avoir calmé ma fureur, n'a fait que la nourrir, mais derrière celle-ci une petite étincelle de désir prend vie.

Je me redresse, juste suffisamment pour me permettre d'attraper et de mordre légèrement sa lèvre inférieure. Je retombe ensuite sur le matelas pour observer la réaction de celui-ci.

Il semble quelque peu déconcerté, l'un de ses sourcils se courbe dans une expression de surprise. Après un léger grognement désapprobateur, il se baisse et m'embrasse.

La colère est, paraît-il, un excellent aphrodisiaque, dans notre cas, cela se confirme.

Je lui mords la lèvre, il m'embrasse sauvagement, me tire les cheveux vers l'arrière pour ensuite atteindre mon cou. J'enfonce mes ongles dans son dos, il grogne et s'enhardit.

Les préliminaires sont précipités et brusques. Il arrache presque mes vêtements, les tirant pour me les ôter à la limite de les faire craquer. Ses caresses sont rapides, il parcourt mon corps avec empressement, frôle ma poitrine, glisse sur mes cuisses et m'embrase. Il se détache à peine de moi quand il enfle un préservatif et me prend sans aucun ménagement, brutalement. Ce moment animal, effréné et de total abandon, j'en ai besoin. Il me permet d'effacer ces jours, ce sang, ces morts, d'annihiler une partie des émotions qui me submergent depuis que j'ai vécu cela.

Ses mouvements sont amples et rapides, nos souffles se mêlent, nos peaux s'effleurent. J'atteins l'orgasme quelques secondes avant lui, il me rejoint ensuite dans un léger grognement.

Quand nous terminons, nous nous détachons et restons là, allongés sur le matelas, sans rien dire, n'entendant que nos respirations saccadées.

Il se relève d'un coup, attrape ses vêtements et me dit rapidement bonne nuit en sortant de la chambre. Rien de plus, du pur Clemente.

J'ai toujours les nerfs en pelote. Toutes ces révélations, tout ce que j'ai vécu, j'ai du mal à digérer cela. Cette partie de jambes en l'air « intempestive » bien qu'agréable, me perturbe encore plus, qu'est-ce que j'ai été allée fricoter avec ce type, saleté d'hormones !

Je ne suis pas non plus rassurée par ma situation. Je ne vois pas du tout comment vont se dérouler les jours à venir, ce qui m'attend et si je vais pouvoir supporter la surveillance que va me contraindre à subir Clemente. Vais-je être suivie, par des véhicules ou des hommes en noir à chaque fois que je mets le pied dehors ?

Toute cette réflexion ne m'aide pas à trouver le sommeil et je cogite durant une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, je me lève, me débarbouille et entre dans le salon. Il n'y a personne, mais j'entends des bruits venant de la cuisine et me dirige

donc vers celle-ci. La porte est entrouverte et pour ne pas me faire avoir, comme la dernière fois avec ces types, je vérifie qui est à l'intérieur.

Je reconnais, de dos, Clemente et entre donc relativement rassurée. Relativement, car Clemente n'est pas vraiment quelqu'un qu'on pourrait qualifier de « rassurant ».

Il cuisine et en m'entendant ouvrir la porte, me jette un regard rapide.

— Tu sais cuisiner ? lui demandé-je, voulant tester son humeur.

— Non pas vraiment, les basiques. Voilà des œufs, du café et du pain, mange, dit-il en installant une assiette devant moi.

Je commence donc à manger mon petit-déjeuner en fronçant les sourcils, mon humeur étant maussade, entre cette courte nuit et mes nouveaux problèmes.

— Tu fais encore la tête ? me demande-t-il en s'asseyant face à moi sur le comptoir.

— Tu croyais qu'avec une nuit de sommeil j'oublierais tous les soucis que vous m'avez créés ?

— Non, mais qu'au moins tu défroncerais les sourcils, à ce rythme tu seras ridée avant l'âge. Tu n'as déjà pas grand-chose pour toi niveau physique, tu es plate et toute menue. N'enlaidis pas ton visage, c'est ton seul avantage, me taquine-t-il, en faisant un geste vague vers mon corps.

— Mouais, je ne t'ai pas entendu te plaindre de mon corps durant les « deux » nuits qu'on a passées ensemble. Il ne doit donc pas être si terrible que ça, ou alors cela voudrait dire que tu as peut-être juste des goûts exécrables ?

— Bonne répartie, convient Clemente en baissant les yeux sur son

assiette.

Victoire 1 — Clemente 0

Je remarque que, pour la première fois, il porte une tenue décontractée, pas de costume ou de chemise, mais juste un jean et un sweat noir moulant.

— Quoi ? me demande-t-il, grincheux, quand il s'aperçoit que je le fixe.

— Rien, je me disais juste que c'était la première fois que je te vois avec des vêtements de tous les jours.

— Je m'habille de cette manière quand je ne bosse pas, ce qui est assez rare. Je ne peux pas me présenter devant mes hommes en jean. Ce serait irrespectueux, surtout que je leur demande, à eux aussi, une tenue irréprochable, me répond Clément en jouant avec la nourriture dans son assiette.

— Tes hommes, dis-tu, ils appartiennent tous à « la mafia » ? le questionné-je, mon intérêt piqué au vif.

— Tous ceux que tu as rencontrés, oui.

— Le docteur aussi ?

— Non, il n'est pas « membre » en tant que tel, mais travaille pour nous. Il a un statut particulier, comme une sorte d'associé.

— Et toi et ton frère, c'est quoi votre « statut » ? Si j'ai bien compris, votre oncle, le soi-disant PDG du groupe, serait le « parrain » et vous quel est votre rôle ?

— Hier, tu es partie, enragée, quand on t'a révélé ce que nous étions. Tu veux vraiment revenir sur le sujet « mafia », me demande-t-il ironique.

— Je considère, que maintenant que j'ai les deux pieds dedans et aucun moyen d'en sortir, j'ai le droit d'en savoir plus, au moins

pour avoir une idée de ce qui m'attend.

— Tu n'as pas tort. Je vais déjà devoir t'expliquer un peu la hiérarchie de notre « famille » et son histoire, pour que tu comprennes. Déjà, il existe des mafias dans divers pays et régions, Russie, Albanie, Corse, Italie, États-Unis, etc. Les Santini font partie des vingt-cinq familles italo-américaines. Nous sommes originaires de la Sicile et avons des liens avec la Cosa Nostra, la mafia sicilienne. Notre famille est l'une des plus importantes sur le territoire américain, nous sommes implantés dans plusieurs villes et « dirigeons » même des groupes plus petits.

— Tout cela ne me parle pas trop.

— C'est normal, c'est assez compliqué pour une novice. Je vais t'expliquer la hiérarchie au sein de notre organisation, chaque famille a la même. Il y a d'abord le Parrain qui dirige la famille. Il est épaulé par son « bras droit » ou conseiller, le « Consigliere » qui s'occupe de tous les « aspects juridiques ». Ensuite, il y a les « Under-boss », il est évident que le parrain ne dirige pas lui-même toute la structure, donc il délègue, à des proches ces tâches. Chaque Under-boss a sous sa coupole des Capos, en anglais, des « capitaines » qui gèrent eux-mêmes des « soldats ». Ensuite, gravitent autour de cela des associés, qui travaillent avec nous, mais ne sont pas « membres » à part entière de la famille.

— Je vois et quel est votre rôle à vous ?

— J'y viens. Mon frère et moi, nous sommes des « Under-boss » nous dirigeons pour le compte de notre oncle et avons donc, sous nos ordres, plusieurs Capos. Nero en est un par exemple.

— En gros, vous êtes des dirigeants d'une famille mafieuse, en plus d'être des dirigeants d'entreprises.

Clemente, ayant fini de manger se lève pour poser son assiette dans l'évier, il s'adosse ensuite à celui-ci et en me regardant.

- Le casino et toutes nos sociétés sont en partie là, pour aider la « famille » dans d'autres domaines, ce sont des activités de « couvertures », mais je préfère ne pas trop t'en dire, c'est assez « illégal ».
- Oui en effet, je préfère.
- Très bien, alors va te préparer, je suis de corvée pour t'emmener chez un ophtalmologue.
- J'ai d'autres questions !
- Oui et moi je n'ai pas le temps de faire du babysitting, mais je dois quand même me coltiner de t'accompagner chez un médecin. Alors, fais-moi le plaisir d'aller t'habiller, Valente t'a rapporté des vêtements à ta taille, ils sont dans le salon. Tes questions on en parlera quand j'aurai du temps à t'accorder.
- Toujours aussi aimable dis donc.
- Tu croyais que j'allais changer de comportement ? C'est mon caractère, je ne vais pas le modifier pour ton bon plaisir.
- Après ce que j'ai vécu à cause de toi, un petit effort ne serait pas de trop.
- Compte dessus, dit-il en ricanant.

Comment peut-on réussir à être aussi horripilant ? Il me met dans une situation critique et continue ensuite à me prendre de haut et de manière brusque. Pas un geste pour rattraper ses erreurs.

Chapitre 19 : La princesse au petit pois

Clemente me lance un regard furieux, après que je lui ai balancé, de toutes mes forces, un mug, qu'il a évité de peu et qui a fini sa course, fracassé sur le mur de mon salon.

Zut, je l'aimais bien cette tasse.

— Cela ne va pas bien dans ta tête ! Et si je m'étais pris ce truc dans la figure ? Tu aurais pu me défigurer !

— Au moins, ton visage serait devenu aussi laid que ce que tu as à l'intérieur. Abruti !

— Victoire ! Je te préviens, ne me chauffe pas trop ! Tu ne sais pas ce que je pourrais te faire !

— Quoi ? Tu vas faire quelque chose de pire que de me séquestrer et violenter ?

Clemente ne sait pas quoi répondre à cela. Une veine palpite au creux de son cou, il me jette un regard assassin et s'assoit dans mon canapé.

— Je ne t'ai pas permis de t'asseoir ! En fait, je ne t'ai même pas permis de rester ! Dégage !

— Je t'ai déjà dit que ce n'était pas possible !

En effet, après m'avoir emmenée chez l'ophtalmologue, il m'a comme promis raccompagnée à mon domicile. Par « mesure de précaution », il a voulu monter, pour vérifier que je ne risque rien. Heureusement, mon voisin de l'étage du dessous, avec qui je m'entends bien, possède, au cas où, le double de mes clefs et je peux donc ouvrir ma porte sans avoir recours à un serrurier. Mon sac à main, avec mes affaires dedans, étant porté disparu.

J'ai à peine déverrouillé l'entrée que Clemente s'est engouffré dans mon appartement.

Dubitative vis-à-vis de son comportement, je lui ai demandé, de me laisser en paix. Il m'a répondu qu'il allait rester ici quelques nuits.

J'ai d'abord cru ne pas avoir bien compris, mais il m'a ensuite expliqué, que c'était en quoi consistait sa « surveillance rapprochée ». Il allait résider chez moi, pour être sûr de ma sécurité. Sachant que j'allais refuser, il avait fait des pieds et des mains pour accéder à mon appartement, car évidemment du haut de mes un mètre soixante et de mes cinquante kilos, je n'arriverai jamais à le faire sortir de force.

- Bien sûr que c'est possible, tu ouvres la porte et tu fais passer ton derrière dans ce foutu couloir, puis tu quittes ma vie définitivement !
- Impossible, je ne suis peut-être pas le type le plus agréable de la terre, mais cette situation reste de ma faute et je ne veux pas avoir un accident, te concernant, sur la conscience. Donc tant qu'elle n'est pas calmée, tu seras surveillé 24 h sur 24 h.
- Merci de reconnaître que c'est de ta faute ! Faites cela depuis le trottoir ! Je ne sais pas, poste des gros bras devant l'immeuble, une voiture, pas besoin de s'installer chez moi !
- Ce ne serait pas le moyen le plus sûr, ces types sont malins. Ils peuvent réussir à accéder à l'immeuble et je ne peux pas faire contrôler les entrées et sorties du bâtiment sans éveiller les soupçons. Je ne veux prendre aucun risque.
- Très bien, si tu ne veux pas partir, alors c'est moi qui m'en irai.
- Nero est dehors. Le temps que tu descendes, je l'aurai prévenu par téléphone et je peux t'assurer qu'il ne te laissera pas passer la

porte de l'immeuble. Tu en as déjà eu un aperçu, il peut se montrer très convaincant.

— Je suis en plus interdite de sortie ?

— Non, tu peux aller à ton travail et aussi te balader, mais tu seras toujours accompagnée par un de mes hommes ou bien par moi.

— Et tu n'as pas une vie sinon ? Du travail ?

— Un ordinateur et des dossiers me suffiront, Nero m'apportera tout cela, avec mes affaires, dans la soirée. De plus, quand tu seras à l'hôpital, je pourrais me rendre au casino, j'ai prévu un groupe, infiltré au sein de ta structure hospitalière, pour effectuer la surveillance. Ce serait bizarre si je te suivais non-stop durant ton service.

— C'est vrai que la situation, en soi, n'est déjà pas bizarre. Pourquoi est-ce toi qui dois te charger de cela ? Ce n'est pas comme si l'on se supportait suffisamment pour pouvoir vivre sous le même toit.

— Tu préférerais que l'un de mes hommes s'installe ici ? Je ne suis pas sûr que la situation t'arrangerait, n'oublie pas l'épisode dans ma cuisine.

Il n'a pas tort sur ce coup-là, l'une de ses brutes, chez moi, ne me rassurerait pas du tout. Je ne sortirai probablement plus de ma chambre dans ce genre de situation.

— Et ton frère alors ? Il n'est pas irréprochable non plus, mais au moins il est aimable.

— Valente est parti voir mon oncle, pour lui expliquer le problème et lui demander son aide. Il est meilleur diplomate que moi. En plus, te laisser seul avec lui est une mauvaise idée.

— Et en quoi elle serait moins bonne que celle de rester avec toi. Lui

et moi on a quand même moins de chance de s'étriper !

— Justement, c'est plus les rapprochements qui m'inquiètent. Valente est un coureur et il tentera de te mettre dans son lit. Être sous le même toit que toi sera pour lui une bonne opportunité. Il est joueur le bougre et ce n'est pas en s'amusant à un jeu de séduction et en se disant des mots doux qu'on assure une surveillance efficace.

— Oui et avec toi le jeu de séduction et les mots doux, ce n'est pas ta tasse de thé, c'est sûr. Tu es plus insultes, provocations et rudesse, lui répliqué-je, contrariée.

Il me regarde, un sourire moqueur aux lèvres et s'approche de moi, qui me suis réfugiée près de ma cuisine.

— Tu veux des mots doux Victoire ? Des petites attentions ? Quoi ? Tu as cru qu'ayant couché deux fois avec moi, tu aurais le droit à un traitement de faveur ? Ne te crois pas plus importante, cette deuxième fois était une erreur et ne se reproduira plus.

— On est au moins d'accord sur une chose !

— Très bien, je suis très loin de l'homme idéal, ne l'oublie pas et ne t'attends à rien de ma part. Je te suis redevable et je t'ai mis dans une situation que je me dois de rectifier. Quand elle sera réglée, je disparaîtrai de ta vie.

— J'attends ce moment avec impatience !

Clemente prend ensuite ses aises, considérant que le sujet est clos et s'installe sur mon canapé. Il allume la télévision, comme s'il était déjà sur un territoire conquis. Pendant ce temps, je m'occupe de ramasser les morceaux de ma tasse cassée.

Après avoir fini de nettoyer, je prends mon téléphone fixe et m'enferme dans ma chambre pour prévenir Célia de la perte de mon mobile. Mon amie est chez ses parents pour la semaine, à plus de deux cents kilomètres de cette ville. Un bon point, car elle ne cherchera donc pas après moi durant ce moment. Cela laissera le temps à mon coquard de disparaître.

Le Doc m'a octroyé un congé maladie supplémentaire de trois jours pour la même raison. Ne pouvant décemment pas me présenter au travail avec cette tête.

Des coups à la porte d'entrée me font sortir de ma chambre et je vois Nero dans mon salon. Il a été accueilli par Clemente, qui l'a fait entrer. Cet homme m'a l'air bien trop à l'aise dans mon appartement. Nero a rapporté un sac de voyage, contenant probablement les affaires de Clemente.

Il repart aussi vite qu'il est venu et Clément se met ensuite à son travail. Il bosse sans dire un mot jusqu'à dans la soirée. Il n'ouvre la bouche que pour me proposer de commander à manger. Je lui réponds par un grognement. Prenant cela pour un oui, il commande le repas, que je mange, toujours boudeuse.

Quand je sens qu'il est pour moi l'heure d'aller me coucher, je prépare une couverture et un coussin pour Clément que je lui balance sur le canapé.

Il me regarde perplexe.

- Je vais dormir ici ? me demande-t-il en montrant le canapé.
- Bien sûr, tu comptais dormir où ?
- Tu as un lit deux places non ?
- Tu rêves, tu squattes ici et je dois te laisser dormir dans mon lit, crève, Clemente.
- Très aimable, tu as l'art et la manière d'accueillir.

- Je ne t'ai pas accueilli, tu t'es imposé !
- Ce canapé n'est pas super confortable ! Je vais me bousiller le dos et il est trop petit.
- Qu'es-tu ? La princesse au petit pois* ? Tu as pourtant déjà dormi dedans, quand tu étais blessé.
- Je m'étais vidé de je ne sais combien de litres de sang. J'aurais pu m'endormir sur du fil barbelé !
- Je n'en ai de toute manière rien à faire ! lui crié-je, me réfugiant dans ma chambre tout en claquant la porte de celle-ci.

Je mets du temps à m'endormir, les images de mon kidnapping tournant dans ma tête. La présence de Clemente dans mon salon me perturbant aussi. Quand le sommeil commence à me prendre, il travaille toujours au salon, la lumière passant sous la porte me le confirme.

Je fais un horrible cauchemar cette nuit, fait de cris, de coups et de tirs par balle et c'est suffocante et transpirante que je me réveille en sursaut.

Ma panique s'intensifie quand je sens à côté de moi, dans mon lit, une présence. D'une réaction de défense, je crie et donne un coup de pied dans ce corps, qui tombe dans un bruit sourd, accompagné d'une rageuse locution.

— Pezzo di merda !

Je viens de balancer, hors de mon lit, Clemente.

**Conte danois. Dans cette histoire, la princesse dort très mal sur vingt matelas empilés, car il y a un petit pois en dessous.*

Chapitre 20 : Dans la tête d'un Mafieux

POV CLEMENTE

Cette femme vient de me balancer hors de son lit !

- Mais bordel c'est quoi ton problème, lui crié-je, toujours au sol, après qu'elle a allumé une lampe de chevet.
- Et le tien ? Qu'est-ce que tu foutais dans mon lit !
- Je n'arrivais pas à dormir dans ton foutu canapé et comme tu pionçais comme une morte, je me suis installé.
- Attends, tu t'installes, tranquillement, dans le lit d'une femme endormie ? Tu trouves cela normal ?
- Ce n'est pas comme si l'on n'avait pas été suffisamment proche pour ne pas passer la nuit dans le même lit, on a couché deux fois ensemble, je te rappelle.
- Sauf que je t'ai demandé de dormir sur le canapé ! J'ai failli faire une crise cardiaque, surtout après ce cauchemar.
- Tu as fait un mauvais rêve ?

C'est vrai qu'elle a le teint pâle, comme si elle sortait d'un moment de grande peur. Je m'installe sur son lit. Je suis torse nu, dormant toujours avec seulement un bas de pyjama.

- Je pense que c'est normal après ce que j'ai vécu.
- Tu n'as rien à craindre, ils ne t'approcheront plus, tenté-je de la rassurer.

Elle me regarde avec un air pas trop convaincu, ce que je peux comprendre, après ce qu'elle a subi. Quand on n'est pas habitué à tout cela, c'est extrêmement déconcertant. Pour ma part, étant né dans ce milieu, rien ne me surprend plus. Je navigue normalement, dans ce monde ultra violent et anormal. C'est naturel pour moi, mais pour une femme comme Victoire, cela doit être particulièrement effrayant.

- Tu comptes rester là à me regarder encore longtemps ? Sors de ma chambre ! me dit-elle, tendue.
- Tu ne veux ne pas me laisser continuer ma nuit ici ? Je te certifie que ce canapé n'est pas du tout confortable.
- Je n'en ai strictement rien à faire. Tu ne dormiras pas dans mon lit et si je t'y reprends je te jure que je te ferais passer toutes envies d'y revenir, me réplique-t-elle en levant le poing dans un geste de menace.
- Tu essayes de m'intimider, tu vas faire quoi avec ces petites mains ? Me frapper, je suis sûr cela doit ressembler à des piqûres de moustiques quand tu tapes quelqu'un avec ça, la taquiné-je en mimant des coups avec mes poings.
- Sors d'ici ! me cri-t-elle.

Je me dirige donc vers le salon, expulsé de son lit douillet et m'installe sur ce canapé qui commence vraiment à m'horripiler.

J'adore taquiner cette femme, elle monte tout de suite sur ses grands chevaux et réplique. Elle a un caractère particulièrement explosif, le genre de mentalité qui me donne envie d'encore plus la chahuter.

Que j'aime cela est étonnant. Habituellement, je suis plutôt du genre à fuir toutes interactions, non nécessaires, avec la gent féminine, sauf si je suis dans une optique de séduction, là je sors le grand jeu, jusqu'à ce que

j'obtienne ce que je souhaite. Le reste du temps, la compagnie des femmes m'horripile. Elles bavassent, demandent de l'attention, que l'on soit agréable et si ce n'est pas le cas, bonjour les reproches. Très peu pour moi.

Avec Victoire par contre, même si cette femme m'exaspère la plupart du temps et arrive à me mettre dans des colères noires, c'est différent. Bon, il est vrai que je m'énerve assez rapidement, qu'importe mon interlocuteur. Elle est parfois divertissante et j'arrive à la supporter, relativement bien, pour une personne du sexe opposé. J'en apprécie même, dans certains très rares moments, la compagnie. Même si pour sa part, elle me verrait bien brûler en enfer, ce que je peux comprendre.

J'ai conscience de mon caractère, disons « difficile ». Parfois, je fais même fuir mon frère, qui a pourtant une patience en or. Entre mon aversion des femmes, mon antipathie générale envers le genre humain, mon comportement « naturel » parfois inadapté aux normes sociales et mon cadre de vie difficile, toute personne normalement constituée me fuirait.

Je me suis donc découvert, avec étonnement, un certain « attachement » envers elle. On est loin de l'amitié ou même de l'amour, sentiment totalement improductif et inconnu pour moi.

Je ne saurais dire la teneur de cette inclinaison. De l'affection ? Un penchant ? De la sympathie ? J'ai beau me triturer le cerveau, je n'arrive pas à la définir. Je trouve Victoire agréable à regarder, elle est plutôt mignonne, même quand elle est grincheuse. Malgré son caractère impossible et difficile, elle me semble aussi avoir un côté plus fragile, qui me donne envie de la protéger.

Dans un sens, heureusement pour elle que j'ai ce sentiment indescriptible à son égard, si cela n'avait pas été le cas, elle serait probablement enfermée dans l'un des bordels des Russes. Je n'aurais pas bougé un petit doigt.

Cette situation vis-à-vis des Russes me dérange. J'espère que Valente arrivera à convaincre, notre oncle, de négocier une trêve avec eux et qu'une immunité envers Victoire sera instaurée. Sans cela, elle risque, dans le futur, d'autres problèmes, peut-être même bien plus graves.

Il est déjà six heures du matin, je ne pourrais pas me rendormir, je me lève, allume la lumière et ouvre mon ordinateur, prêt à commencer à travailler. Je suis bosseur, que ce soit pour le casino ou pour la « famille », je donne beaucoup de mon temps. Pas de moment libre pour moi ou pour même avoir des loisirs, je ne vis que pour le boulot.

La porte de la chambre s'ouvre et Victoire apparaît. Elle porte un pyjama en coton, rose avec des dessins d'animaux, que je n'avais pas bien vu tout à l'heure. C'est le comble du tue-l'amour et je dois faire beaucoup d'efforts pour ne pas lui balancer de multiples vanes.

- Tu ne dors plus ? me demande-t-elle ?
- Non, j'ai suffisamment dormi et toi ?
- Je n'arrive pas à me rendormir, café ?
- Avec plaisir.

Elle part ensuite nous préparer un café et dépose une tasse, pour moi, sur la table basse près de mon ordinateur. Puis elle s'installe sur le canapé, à mes côtés et me regarde en silence, m'observant travailler.

- Que fais-tu ? me demande-t-elle.
- Tu t'intéresses à ce que je fais maintenant ? Ce n'est pas toi qui disais que tu ne voulais rien à voir avec moi ? Pourquoi vouloir connaître quelles sont mes activités ?
- Je demande juste. Ce silence était pesant et je cherchais de quoi

meubler, rouspète-t-elle.

Je souris discrètement, elle a encore réagi avec virulence, comme j'aime.

— Je ne fais rien de très palpitant, je vérifie les comptes de la société, les différentes charges, si l'on a une balance positive, un bon chiffre d'affaires, des trucs de comptabilité.

— Cela ne doit pas être très intéressant, conclut-elle.

— En effet, ce n'est pas l'aspect de mon travail que je préfère, mais c'est nécessaire. L'argent est le nerf de la guerre et je me dois de faire un maximum de bénéfices, donc je dois m'intéresser à ces chiffres.

— Je peux te poser une question sans que tu t'énerves ?

— Le fait que tu me demandes de ne pas m'énerver signifie que tu sais déjà que je ne vais pas l'apprécier non ? Pourquoi vouloir la poser alors ?

— De toute manière, même si je te questionnais sur ta couleur préférée, je suis sûre que tu serais capable de t'énerver aussi.

— J'aime le bleu et au cas où tu te le demanderais, je déteste ton pyjama, es-tu une enfant de dix ans ? C'est quoi cet imprimé avec des animaux et ce rose bonbon ?

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, ce pyjama est confortable.

— Et bien, je te le donne quand même, un conseil brûle-le, celui-ci fera fuir tout homme normalement constitué. Maintenant, vas-y pose donc ta question.

Elle sort de sa bougonnerie, causée par mon reproche sur ses goûts en matière de vêtement de nuit.

- Tu es directeur de casino et en même temps tu es un...
- Mafieux, répliqué-je, en terminant sa phrase.
- Oui, tu ne souhaites pas, je ne sais pas, sortir de tout cela et n'être qu'un simple directeur de casino ?

Sa question est pertinente et c'est quelque chose que les gens comme moi, qui gravitons dans ce monde, nous demandons assez régulièrement. Ne voudrais-je pas autre chose ? Être réglo ? Vivre normalement ?

- Franchement, je me suis posé cette question de nombreuses fois. Je suis né dans ce milieu, je ne connais que celui-ci. Je connais ses rouages, son fonctionnement. La violence et décadence de celui-ci ne me choquent plus, ses règles me semblent simples à suivre. C'est un milieu qui me réussit et où je réussis, donc non. En plus, j'apprécie ma vie en son sein. Si je le quitte, que me restera-t-il ? Je ne pourrais pas rester directeur du casino, car les deux sont étroitement liés. De plus, les repentis, c'est de cette manière qu'on appelle ceux qui quittent la mafia, sont très mal vus et ont une espérance de vie relativement courte...

Je vois à ses yeux grands ouverts qu'elle comprend ce que signifie ma dernière phrase. On ne quitte pas la famille sans difficulté. Surtout quand, comme moi, on connaît presque tous ses secrets.

Chapitre 21 : Mafioso sans gêne.

Dans le courant la matinée, j'informe Clemente que je dois aller acheter un nouveau téléphone, le mien étant porté disparu. Celui-ci lève distraitement le nez de son ordinateur et me demande quand je veux y aller. Je lui réponds, « maintenant » et il se lève en soupirant.

- Si cela t'exaspère de venir, grand bien m'en fasse, ne m'accompagne pas, cela m'arrange.
- Non, mettre le nez dehors me fera du bien, j'ai l'impression de suffoquer dans ton appartement microscopique.
- Je suis désolée, « Monsieur » si mon intérieur n'est pas au niveau de votre illustre personne. Je n'ai pas les moyens de me payer un Penthouse en haut d'une tour.
- Oui, mais rassure-moi, ton salaire te permet quand même de t'acheter un meilleur canapé non ? Parce que celui-là *mamma mia*, quelle plaie !
- Tu as véritablement une dent contre mon sofa. Je peux me permettre de changer de canapé, mais celui-ci, d'un, me plait, de deux, ce serait de l'argent gaspillé pour rien vu qu'il n'est pas cassé.
- Il te plait ? C'est comme pour ton pyjama alors. Tu as de gros problèmes de goûts ma petite.

Nous descendons mes escaliers en discutant du « problème » canapé et sortons de l'immeuble. Devant celui-ci est garée la berline de Clemente et il m'enjoint de m'y installer.

- Je pensais aller dans le quartier voisin, à pied. Il y a une boutique

qui vend des téléphones d'occasion en très bon état.

- Sérieux ? Tu veux me traîner dans ce genre de magasin ? Sûrement pas, on va au centre commercial. J'ai de toute manière des achats à faire de mon côté aussi !
- Génial, je dois me coltiner ta compagnie et aussi tes plans ? Apprends à aller dans le sens des autres de temps en temps, car tu es vraiment invivable. À ce rythme tu ne trouveras jamais personne qui te supportera dans la vie de tous les jours, l'informé-je en m'installant dans sa voiture.
- Ce n'est pas mon but d'être « supporté » et je n'ai de toute manière pas l'objectif de vivre avec quelqu'un.
- Tu comptes rester seul toute ta vie, pas de compagne, juste toi et ta « mafia » ?
- Ma « mafia », comme tu le dis si bien, est ma « famille », ce qui n'est pas rien. Il n'y a rien de plus fidèle que la famille, tu peux compter sur eux à n'importe quel moment.
- Une compagne ne remplace pas la famille certes. Je dirais plutôt qu'elle la complète. Tu ne partages pas les mêmes choses, ce n'est pas les mêmes rôles ni les mêmes bienfaits.
- À part sexuel, je ne vois pas l'intérêt de m'enquiquiner d'une femme dans ma vie. Tu dois quand même commencer à me cerner un peu, je ne suis pas facile à vivre et pas affectueux pour un clou. Comment pourrais-je, un tant soit peu, combler une femme ? En plus, soyons réalistes, je lui présente au premier ou au second rendez-vous mon « vrai » métier ? Bonjour, Clemente Santini, Directeur général du Four Aces of Cards et imminent membre d'une famille mafieuse. Dites-moi, quelle est votre arme à feu

préférée ? dit-il en prenant un ton sérieux, comme s'il se présentait réellement à quelqu'un.

Je ne peux m'empêcher de rigoler, doucement, tellement, il est vrai, que la situation serait loufoque et surréaliste. Je suis aussi surprise que Clemente sache faire de l'humour, lui qui passe le plus clair de son temps à afficher son mécontentement.

— Tu vois, tu rigoles, impossible, toute femme normale fuirait dès que le mot serait lancé et cela n'est pas étonnant. Et puis quoi, ramener une femme dans ma vie ? Regarde ce qu'il t'est arrivé alors que tu nous avais rencontrés que quelques fois.

— Alors, les mafieux n'ont pas de compagnes ? Cela est trop dangereux ?

— Si, des familles aussi, qu'ils tiennent, pour la plupart, le plus éloignées possible du milieu, même si leurs épouses sont bien souvent au courant des agissements de leurs conjoints. Ce n'est pas impossible, mais compliqué. Certains hommes aiment la vie de famille suffisamment pour prendre le risque. Pour ma part, je n'en ai aucun intérêt, donc à quoi cela servirait de m'embêter avec cela.

— Cela se tient, ton frère pense la même chose ?

Clemente semble réfléchir un instant à la question.

— Valente ce n'est pas un problème de caractère ou de difficultés avec les femmes. Il pourrait, je pense, même se plaire et s'épanouir dans une vie de famille, mais il aime trop les femmes pour se contenter « d'une » seule. Il a du mal avec la notion

d'exclusivité et d'engagement et a un sérieux problème avec les « responsabilités ».

- En effet, j'avais cru comprendre cela la dernière fois, quand nous sommes allés déjeuner. Donc vous risquez de finir seuls, c'est un peu triste de n'avoir personne avec qui partager sa vie.
- Je ne suis pas à plaindre Victoire, je me complais dans ce genre de vie. Elle me convient et me suffit et vous êtes trop compliquées et énervantes.

Je lève les yeux au ciel face à cette réplique misogyne et heureusement nous arrivons au centre commercial.

Nous vadrouillons dans les allées du centre, pleines. Nous sommes samedi, c'est le jour le plus fréquenté pour ce genre d'endroit.

Je trotte derrière Clemente, qui avance d'un pas vif. Mes petites jambes éprouvent des difficultés à suivre face à ses grandes foulées et je ne veux pas non plus m'approcher trop de lui. Il attire trop l'attention à mon goût.

Il n'a pas fait d'effort particulier en termes vestimentaires, il porte un jean et une veste marron en daim, rehaussée par une petite écharpe bordeaux. Ses cheveux, laissés au naturel, lui tombent légèrement devant les yeux et il passe régulièrement la main dans ceux-ci pour les remettre en arrière.

Même sans un costume, qui est une tenue, il faut l'avouer, qui lui va bien, il dégage une certaine présence et je ne suis pas étonnée de voir de nombreuses femmes le suivre des yeux lors de son passage.

Si celles-ci savaient un centième, de ce que je sais sur lui, elles fuiraient le plus loin possible de cet homme.

Perdue dans mes pensées, je ne vois pas que Clément s'est arrêté devant moi et je lui rentre littéralement dedans. Le choc me projette vers l'arrière.

Il me rattrape de justesse par le bras et m'évite donc d'attirer l'attention de la foule en m'étalant au sol.

— Regarde donc où tu vas, idiote. Tu risquerais de te casser quelque chose ! Voilà un magasin de téléphone, va donc te choisir un nouvel appareil, je dois aller rapidement faire une bricole et je reviens.

Quinze minutes plus tard, Clemente est de retour, un sac en papier dans les mains. Je suis en train d'observer la multitude de téléphones disponibles. Photos, applications, communications, ce sont des mini-ordinateurs et je suis un peu perdue. Je veux un smartphone, mais quelque chose de simple, à petit prix, je n'ai pas besoin d'une machine de guerre. Je suis tellement concentrée que je ne remarque même pas que Clemente est en train de régler un achat et je suis surprise quand il me tend une boîte, contenant un téléphone dernier cri.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ton téléphone, andouille, quoi d'autre ?

— Pourquoi m'as-tu acheté cela, je ne veux pas d'un appareil pareil, c'est trop pour moi.

— C'est ce qui se fait de mieux actuellement, alors arrête donc de chipoter et prends-le.

— Combien l'as-tu payé ? Que je te rembourse, je ne veux rien te devoir.

— Tu rigoles j'espère. Je te l'offre, c'est une brouille pour moi, pour toi probablement moins.

— Bien sûr que non ! Je ne veux pas d'un quelconque présent de ta part !

— Alors, ne prends pas cela comme un cadeau, mais comme le remplacement de ton téléphone perdu en partie par ma faute ! Et ne discute plus, ce n'est de toute manière pas négociable !

Je boude jusqu'à notre retour à sa voiture, où remarquant le sac de Clemente, je lui demande.

— Tu t'es absenté pour faire des achats ?

— Oui et passer un coup de fil. Je devais aiguiller Nero.

— Il avait besoin d'aide ? lui demandé-je en m'installant dans sa voiture.

— Oui pour agencer le canapé.

Ayant peur de ne pas avoir bien entendu, je lui demande de répéter.

— Je l'ai commandé, ce matin. Un nouveau canapé, un convertible qui plus est, le top du top et je devais lui expliquer où il devait l'installer.

— Attends tu rigoles là, tu as acheté un nouveau sofa ? je l'interroge, espérant avoir mal compris ce qu'il vient de me dire.

— Oui, tu ne veux pas que je dorme dans ton lit et il est hors de question que je passe une nuit supplémentaire dans cet engin de torture, alors j'ai fait le nécessaire.

— Et tu ne t'es pas dit que de me demander mon avis serait une bonne idée ? Et c'était quoi le sketch sur mon canapé, que tu me faisais en quittant l'appartement ce matin. Tout cela alors, que tu avais déjà commandé un nouveau sofa...

— Oui je me suis un peu joué de toi, j'adore cela, me réplique-t-il en souriant.

- Attends et Nero est chez moi ? Comment ? J'ai le seul trousseau de clefs existant dans ma poche.
- J'ai fait faire un double hier soir.
- Sérieux ! Tu as un double de mes clefs !
- C'est plus pratique.
- Il va vraiment falloir qu'on discute de la propriété et de ce qui est à faire ou non dans une vie en communauté Clemente ! Tu ne peux pas gérer et t'immiscer dans ma vie de cette manière, il en est hors de question.
- Ne pinaille pas, je te l'améliore et regarde, me dit-il en attrapant le paquet qu'il tient dans la main et en en sortant une bouteille. J'ai acheté de l'Amaretto ! Je devais te le faire goûter.

Il se rappelle la promesse, faite lors de notre première rencontre, de me faire essayer cet alcool de chez lui. Le geste est sympa, mais il ne fait pas passer la pilule concernant le reste.

- Génial de l'alcool, au moins je vais pouvoir me noyer dans celui-ci.
- Pareil, j'ai besoin de boire.

Et c'est sur ces phrases dignes de deux bons amateurs de boissons que nous prenons la route.

Chapitre 22 : Amaretto

- Franchement, pendant combien de temps vais-je devoir supporter ta présence ici ? râlé-je en me resserrant un verre d'Amaretto.
- Jusqu'à ce que la situation soit stabilisée, cela fait que vingt-quatre heures que je suis chez toi, n'en fais donc pas tout un drame !
- C'est déjà trop ! Donne-moi une date, quelque chose de concret !
- Je ne sais pas ! Cela dépend du temps que prendront mon oncle et Valente.
- Pour faire quoi ?
- Tu m'énerves avec tes questions, me réplique-t-il, en soupirant fortement.

Je viens me planter devant lui, les mains sur les hanches, attendant sa réponse. Celui-ci me fixe, les yeux brillants. Nous avons trop bu. Entre les verres d'Amaretto et les bières consommées plus tôt dans la soirée, notre taux d'alcool dans le sang a fortement augmenté. Je me saisis d'un coussin et le lui balance à la figure. Clemente me jette un regard agacé.

- Quoi ?
- Alors, que doivent-ils faire ?
- Tu es encore là-dessus ! Valente doit convaincre mon oncle d'accepter de négocier en notre faveur avec les Russes. Nos relations sont loin d'être excellentes, ils risquent d'être réticents à entamer des négociations.
- Et donc, si je comprends bien, il pourrait refuser ? Et que se passerait-il pour nous dans ce cas de figure ?
- Pour mon frère et moi, pas grand-chose, on a toujours été en

confrontation avec eux, cela ne changera pas. Par contre, te concernant, c'est une autre histoire. Si aucun accord n'est conclu, tu es potentiellement une cible et aucune sécurité ne te sera assurée.

Génial, mon destin est entre les mains de Valente et dans celle d'un parrain d'une grande famille mafieuse. Quelle chance !

Je m'avachis sur le canapé, au côté de Clemente, en soupirant. Je dois dire que ce nouveau canapé a le mérite d'être très confortable et particulièrement beau, mais je ne lui ferais pas le plaisir de ce compliment.

J'engloutis mon verre d'Amaretto et il me regarde du coin de l'œil.

— Voilà un Italien qui a l'air de te plaire, me dit-il, tentant de faire de l'humour.

— Oui, il est doux, me réchauffe et est de bonne compagnie, ce n'est pas le cas de l'autre italien qui est dans cette pièce.

Clemente se met à rire, grisé par l'alcool.

— Tout le contraire de moi alors, quel concurrent ai-je là !

— Un concurrent ? Tu veux entrer en compétition avec lui, pour savoir lequel de vous deux m'est le plus agréable. Ne cherche pas, je préfère cent fois passer une nuit, seule en compagnie de cette bouteille, qu'une heure en ta présence. L'Amaretto gagne haut la main !

— Tu crois que je vais m'avouer vaincu sans combattre. En quoi pourrais-je donc t'être agréable Victoire ? me demande-t-il, se redressant légèrement sur le canapé, tout en continuant de m'observer.

- À part disparaître de ma vie définitivement ? Je ne vois pas...
qu'est-ce que tu fais ? l'interrogé-je, quand il commence à
s'approcher un peu trop près de mon visage.
- J'essaye de me rendre agréable, chuchote-t-il près de mon oreille
et un frisson me parcourt le corps.

Il pose sa main sur mon bras, qu'il commence à caresser doucement, ses
lèvres embrassant dans un même temps, mes tempes, mes joues et ma
mâchoire.

- Clemente, pourrais-tu te reculer et arrêter de me bécoter.
- Cela ne te plait pas ? me demande-t-il, nonchalamment, en me
mordillant l'oreille.
- Non, euh oui, à quel jeu joues-tu donc ? lui réponds-je,
commençant à m'embrouiller.

Il ricane doucement tandis que sa main se pose maintenant sur ma
hanche. Nos cuisses sont collées, ses lèvres parcourant toujours mon visage
et je sens une chaleur familière prendre possession de moi.

- Tu veux que je m'arrête Victoire ? Tu n'aimes pas cela ?
Demande-moi d'arrêter, me dit-il.
- Clemente, je veux que...

À peine ai-je ouvert la bouche, que celui-ci m'embrasse. Je suis sûre qu'il
a utilisé ses lèvres pour m'empêcher de parler et le diable sait se servir de sa
bouche. Il arrive pendant quelques secondes à me faire oublier toutes
pensées sensées et quand il se détache, il me faut un temps de latence pour
que je sorte de ma torpeur.

— Tu ne m’as pas laissé répondre ! Je...

Il m’embrasse de nouveau et je sens un léger sourire sur ses lèvres, il joue le vicieux. Son baiser, plus profond que le premier, brise toutes mes faibles défenses.

L’alcool et un bel homme qui sait jouer de ses mains, ne font jamais très bon ménage me concernant, je suis parfois une faible femme. Voyant que je commence à me détendre, Clemente s’enhardit, ses mains se baladant de plus en plus sur moi.

Il se détache de mes lèvres, se lève, me prend par la main et me mène vers ma chambre. Dans celle-ci, nous reprenons notre ballet de baisers. Il passe sa main dans mes cheveux, doucement, me caresse, tout en ôtant un par un mes vêtements.

Nous sommes loin de nos deux précédentes fois, brusques et agitées. Cette fois-ci est plus douce, plus lente, moins précipitée.

Il m’allonge sur le lit et s’installe de tout son long sur moi. Il a enlevé son sweat et je peux voir ses nombreux tatouages danser sur son corps. Plus la chaleur monte, plus nos bassins se touchent et nos gémissements s’intensifient.

Il prend avec ses mains, mes seins en coupes et s’attelle à les embrasser, à les lécher et à les suçoter. Quand il finit sa tâche avec ceux-ci, il descend, toujours plus bas, jusqu’à atteindre mon point le plus sensible, entre mes cuisses. Je crie légèrement quand il m’embrasse sur celui-ci et quand la danse de ses lèvres est rejointe par ses doigts. Il me mène vers un point de non-retour.

Je me crispe en atteignant l’orgasme et il remonte vers mon visage en embrassant chaque partie de mon corps se trouvant sur son chemin.

Le temps de s’habiller d’un préservatif, il ouvre légèrement mes cuisses, se positionne et entre doucement en moi. Je noue mes jambes autour de ses

hanches et il commence un lent va-et-vient. De plus en plus, profond. Nous gémissons doucement à chaque à-coup qu'il provoque. Mes mains parcourent son dos, les siennes me maintiennent le plus proche possible de lui. Il accélère ses mouvements quand nous nous rapprochons de l'orgasme et nous atteignons celui-ci simultanément l'un juste après l'autre.

Il se détache de moi et s'installe à mes côtés, restant, pour la première fois, près de moi, après ce moment intime. Il passe un bras sur mes hanches et c'est dans cette position que nous sombrons dans le sommeil.

Le soleil pointe tout juste le bout de son nez, quand une sonnerie de téléphone résonne dans ma chambre et me réveille. Celle-ci ne provient pas de mon nouveau mobile et je ne comprends pas d'où elle peut émaner.

J'ai particulièrement chaud ce matin, le corps collé au mien, brûlant, me provoque une sensation d'étouffement. Celui-ci remue, grogne de mécontentement et attrape le téléphone incriminé, qui continue de nous infliger cette sonnerie.

Clemente décroche, d'une voix cassée et enrouée, typique d'une personne qui vient de se réveiller et accueille son interlocuteur d'un « oui » glacial.

— Je t'écoute Valente. Oui je suis chez Victoire. OK, quand ? On arrive.

Clemente au réveil, reste très agréable à regarder, mais comprenant qu'il parle à son frère, j'essaye de ne pas me perdre sur la contemplation de son corps et de rester concentrée sur le sujet qui m'intéresse.

— C'était ton frère ? Il y a du nouveau ?

— Il est rentré de New York. Il veut que nous venions, maintenant, à mon appartement.

— Nous, maintenant, pourquoi ?

— Je ne sais pas trop, mais il me semblait particulièrement sérieux et avec lui c'est rarement bon signe...

Nous arrivons à son immeuble à peine quarante-cinq minutes plus tard. Il est tôt dans la matinée et j'ai du mal à émerger. Surtout après l'alcool que j'ai ingurgité hier et cette nuit, où j'ai encore remis le couvert avec Clemente. Ce désir me perdra, il faut vraiment que j'arrête de coucher avec ce type, cela ne donnera rien de bon.

Nous montons à l'appartement, où Valente nous accueille, juste devant l'ascenseur. Il semble agité et j'ai un mauvais pressentiment.

— Pourquoi avais-tu besoin de nous voir si rapidement ? Qu'a dit notre oncle ? lui demande directement Clemente.

— Clemente, avant de tout te dire, j'ai besoin d'une promesse.

— Une promesse ? De quoi parles-tu ?

— Il faut que tu me promettes de ne pas t'énerver.

— Qu'as-tu fait comme connerie ?

Valente dodeline d'un pied à l'autre, cherchant ses mots.

— J'ai dû mentir à notre oncle pour qu'il accepte de prendre parti pour Victoire.

— Quel genre de mensonge ? demande Clemente, de la nervosité s'installant dans la voix.

— Disons que j'ai dit que Victoire et toi étiez proches, suffisamment pour être en relation.

— Qu'ont été en couple, que je la fréquente ?

— Oui, qu'elle est ta petite amie et que c'est la raison pour laquelle

notre oncle doit prendre parti pour elle, car sa situation te provoque de l'inquiétude.

— Et notre oncle a accepté de faire le nécessaire.

— Il va entamer les négociations avec les Russes.

Je soupire de soulagement. Clemente, nerveux, mais relativement calme regarde son frère avec intérêt.

— Il y a autre chose Valente ? Pourquoi avais-tu peur de ma réaction ? Faire passer Victoire pour ma copine pour qu'il accepte de négocier pour elle est une bonne idée. Il n'aurait pas accepté de commencer des négociations, si cela n'était pas pour quelqu'un qui ne nous est pas un minimum proche. Tu me sembles toujours nerveux et sous pression. Qu'il y a-t-il d'autre ?

— Si je te disais que Renato est ici, en haut dans ton bureau, comment le prendrais-tu ? risque Valente.

— Renato ? Que fait-il ici, pourquoi venir jusqu'à chez moi, ce n'est pas son genre ?

— Disons qu'il serait possible, qu'il souhaite rencontrer Victoire avant.

— La rencontrer ? Avant quoi ?

— Avant qu'elle soit présentée officiellement à la famille...

Le poing de Clemente part si vite que je n'ai même pas le temps de le voir s'écraser sur le visage de son frère. Valente se retrouve projeté au mur, la main posée sur sa joue, à l'emplacement où il a reçu le coup.

— Clemente ! Pourquoi le frappes-tu ? intervient-je, tentant de les empêcher de se battre.

- Cet abruti vient de faire une belle connerie ! Il ne t'a pas du tout introduite de la bonne manière.
- Mais, à l'instant, tu viens de dire que c'était une bonne idée !
- De dire que tu es ma petite amie, oui, cela n'engage en rien, je peux rompre avec toi du jour au lendemain et tu serais vite oubliée par notre oncle, mais là c'est trop !
- Je ne comprends pas !
- Il t'a présentée comme étant ma fiancée ! Et maintenant, la famille attend que je t'introduise officiellement, auprès d'elle ! Chez nous c'est quelque chose de très sérieux ! S'ils te considèrent comme étant ma fiancée, ce n'est pas te faire sortir de mon milieu qui va se produire, bien au contraire, tu vas te retrouver noyée dedans !

Je hais les frères Santini !

Chapitre 23 : Farce théâtrale

Après dix minutes passées à observer les deux frères se disputer, je suis toujours perturbée par cette révélation.

- Quand doit négocier notre oncle ? l'interroge Clemente d'une voix dure.
- Le rendez-vous est convenu dans trois semaines.
- Et quand est prévue la présentation officielle ?
- Il a parlé de la semaine prochaine.
- Si vite ?
- Je pense qu'il veut d'abord vérifier la véracité de votre relation avant d'entrer en tractation. Il va être en position de faiblesse face aux Russes et va certainement devoir faire des concessions. Il veut être sûr que cela en vaut la peine et que votre engagement est réel, lui répond Valente.
- Évidemment, il est malin et me connaît bien. Il veut savoir si je joue la comédie ou si je me suis réellement fiancé.

Je ne comprends pas trop ce qui se passe et demande donc des éclaircissements aux garçons.

- Notre oncle est réticent aux négociations, car il devra faire des sacrifices en échange de ta protection. Valente a donc dû exposer une raison valable pour qu'il accepte et cet idiot, au lieu de, t'introduire comme une amie ou petite amie, t'a présentée comme étant ma fiancée.
- Et cela est si grave ? Des fiançailles, ce n'est pas un mariage.
- Chez nous, c'est lourd de conséquences, on est une famille

relativement traditionnelle. Cette présentation officielle, c'est en quelque sorte pour te faire entrer dans la « famille ». Difficile de faire machine arrière après cela, tu seras comme intégrée à la mafia. Au courant de trop de choses nous concernant et connue des autres membres.

— Pourquoi a-t-il prévu cette présentation si rapidement ?

— Car il me connaît par cœur et sait mes difficultés vis-à-vis des femmes. Il veut savoir si je suis en train de me jouer de lui. Cette introduction officielle est le moyen de vérifier si cela est une comédie. Il pourra observer mon comportement à ton égard, ou me faire me rétracter. Tous les membres importants de la famille seront là, ce ne sera pas une partie de plaisir.

— Quelles sont nos solutions ?

— Soit, nous disons la vérité et l'on risque de passer un sale quart d'heure mon frère et moi. Dans ce cas de figure, mon oncle ne voudra plus négocier avec les Russes, donc aucune protection, mais te concernant, je peux te certifier que les Russes deviendront le dernier de tes soucis. Notre parrain n'est pas le genre de personne de qui l'on se moque, il y aura des représailles.

J'avale ma salive avec difficultés et demande.

— Et la seconde ?

— Te faire passer pour ma fiancée, mettre les pieds en plein dedans et découvrir ce gros borbier. Je t'assure que ce n'est pas glorieux, mais c'est une bonne solution de survie.

— J'ai le choix entre la peste ou le choléra ?

— Tu as tout compris, me réplique Clemente, un air blasé sur le visage.

— Qu'en penses-tu ? Que veux-tu faire ?

— Pour le moment, j'ai juste envie de casser la gueule à mon frère. Quelle solution ai-je ? Te lâcher et te laisser périr ? Car c'est ce qui va arriver, je te le certifie. Tu crois que la mafia échappe à la police en laissant traîner des gens ayant des informations sur nous ? On va devoir jouer au petit couple et à fond, parce que je t'assure que mon oncle a l'œil en ce qui concerne les mensonges.

Je m'assois sur le canapé, les jambes tremblantes, quand est-ce que ce cauchemar va prendre fin. Moi qui voulais, ne plus rien avoir à faire avec la mafia ou avec ces frères, me voilà condamnée à encore plus m'empêtrer dans celle-ci. Génial.

— Et comment allons-nous faire ? Pour ta gouverne nous passons plus de temps à nous quereller qu'à nous faire des mamours !

— Jouer un rôle, que veux-tu faire d'autre ? En public, tu es ma fiancée, en privé, nous pouvons être les pires ennemis si cela te chante !

— Cela te semble si simple ? C'est vrai que tu as l'habitude de jouer des rôles !

— Simple non, mais nécessaire. De toute manière, il va falloir t'y mettre, cocotte et vite, car dans deux minutes nous allons monter dans mon bureau et là-haut, Renato nous attend. Je peux te dire qu'il va être, lui aussi, dur à convaincre.

— Renato ?

— Notre Consigliere, me répond Valente.

Génial, je vais rencontrer le bras droit du boss.

— Allez, lève-toi, m’oblige Clemente. Souris, réponds à ses questions et joue la comédie. Tout ira bien.

Tout ira bien, c’est quand même vite dit ! Ce n’est pas lui qui a sa vie en jeu dans cette histoire !

— Dis-toi que tu n’as pas le choix, que c’est une question de vie ou de mort, cela va te motiver, je te le garantis.

Il n’y a, je pense, pas meilleure motivation. Je pars donc à sa suite, Valente nous devançant et nous montons les escaliers pour atteindre l’étage du penthouse. Arrivé en haut de celui-ci, Clemente m’attend, quand je le rejoins il attrape ma main dans la sienne, me fait un clin d’œil et dit en regardant nos mains liées.

— Pour le spectacle.

Puis il me mène vers une porte close.

Derrière celle-ci se dévoile le bureau de Clemente. C’est une belle pièce, décorée avec goût. Dans le fond, un mur est recouvert par des bibliothèques regorgeant de nombreux ouvrages. Près de celles-ci un canapé en cuir marron et au centre un grand bureau d’angle, organisé presque avec maniaquerie.

Dans la pièce, un homme, habillé d’un beau costume gris, marche tout en discutant au téléphone, en italien, encore. Celui-ci nous jette un rapide regard sans interrompre sa conversation.

Leur Consigliere, bien que j’appréhende sa rencontre, ne me semble pas si impressionnant. C’est un homme tirant vers la cinquantaine, les cheveux poivre et sel, de type méditerranéen, sans aucun doute, sa peau hâlée et ses traits me le confirment. Il est d’une taille moyenne et d’une corpulence

normale. Sa voix est douce, presque mélodieuse et dans ses yeux se reflète un esprit vif. J'ai l'impression d'avoir devant moi, un cadre, un avocat ou tout autre salarié d'une grande entreprise avant de voir le sous-chef d'une famille mafieuse.

Renato achève sa communication, se tourne vers nous et s'approche de Clemente. Il pose ses mains de chaque côté de ses épaules et l'embrasse.

— Mon cher Clemente, comment vas-tu ? lui demande Renato, un sourire presque paternel aux lèvres.

— Bien Renato, très content de te voir, cela doit faire au moins trois mois. Tu es très occupé.

— À qui le dis-tu ! Je ne vois pas le jour, dit-il se tournant vers moi. Je suppose que vous devez être Victoire. Enchanté de vous rencontrer.

Celui-ci me prend la main et y dépose un baiser. Mon premier baisemain m'est donc offert par un haut responsable mafieux, super.

— Enchantée, monsieur.

— Appelez-moi Renato, nous serons bientôt de la même « famille », me réplique-t-il, me fixant intensément, tentant, je suppose, d'analyser mes réactions.

Je me contente de lui sourire, ayant peur de faire une erreur en ouvrant la bouche qui révélerait notre petit jeu. Clemente habitué aux jeux de rôles, semble plus à l'aise et il commence à échanger des banalités avec lui.

— Je suis curieux Clemente, comment vous êtes-vous rencontrés elle et toi ? Tu n'es pas du genre à trop sortir et vous ne fréquentez pas

le même milieu professionnel, je me demande bien où vous avez pu vous rencontrer.

— En fait, c'est une histoire étonnante, n'est-ce pas chérie ? me dit Clemente en me souriant.

Ouah, quel est ce frisson de dégoût qui vient de me passer dans le dos, à ce mot ! « Chérie », sérieusement ? Il va falloir discuter des surnoms possibles, parce que je ne supporterai pas qu'il me donne du « Chérie » ou pire du « bébé » ! Et c'est quoi ce sourire niais ! Je sens que cela va être très difficile.

Je me force à lui sourire en retour et Clemente conte notre supposée histoire.

— Tu as sûrement dû être informé que j'ai été blessé, il y a de cela quelques mois, d'un coup de couteau.

— Oui, tu as été pris à partie par des membres du cartel russes, si je me souviens bien et cela a quelque peu dégénéré.

Voilà donc ce qu'il s'est passé ce soir-là. En fin de compte, ce sont les Russes qui m'ont collé Clemente sur les bras depuis le début. Saleté de mafia, saleté de délinquants russes !

— Je me suis réfugié dans l'immeuble de Victoire et elle m'a soigné. Je l'ai ensuite invitée à la soirée d'inauguration et voilà le début de notre relation.

Il oublie de préciser qu'il m'a jetée ce soir-là comme un vieux mouchoir et qu'ensuite les problèmes ont commencé, mais c'est vrai que cette anecdote risquerait de faire tache pour notre parodie de petit couple parfait.

- Je vois, c'est un étonnant en effet. Vous vous fréquentez depuis trois mois, cela est rapide pour des fiançailles non ?
- Pour notre famille, je trouve qu'on est dans les normes. Rappelle-toi que mon père s'est fiancé un mois après avoir rencontré ma mère, mon oncle lui, après seulement trois mois et puis quand on sait que c'est la bonne, pourquoi attendre ?
- Tu as raison. Je suis content pour toi Clemente, nous ne nous y attendions pas, tu es parfois si distant avec les femmes et toi Valente, personne ?
- Renato, tu me connais, je préfère virevolter de fleur en fleur, rigole Valente.
- En effet, fidèle à toi-même. Victoire, si je suis ici c'est en partie pour vous convier à une fête. Clemente, ton oncle a eu une idée. La semaine prochaine aura lieu son anniversaire et la famille y sera entièrement invitée, toi y compris. Ce sera le moment parfait pour la présenter aux autres membres et pour faire l'annonce de vos fiançailles.
- Nous serons là sans faute, lui répond Clemente toujours en souriant.
- Parfait, je vais devoir hélas me retirer. Je suis débordé et je vais profiter de ma visite dans cette ville pour aller voir quelques associés. Nous nous reverrons de toute manière à la fête. Victoire, très heureux de vous avoir rencontrée, je vous dis à très bientôt.

Je continue de sourire, jusqu'à ce qu'il quitte la pièce, accompagné par Valente. J'inspire ensuite profondément, relâchant en partie la tension qui me tord l'estomac.

- La semaine prochaine alors ? demandé-je d'une voix blanche.

- Oui, nous irons à New York pour le week-end, la soirée a lieu samedi, me répond Clemente en fixant la porte de son bureau.
- Je travaille samedi.
- Tu prendras une journée, exige Clemente.
- Je viens d’avoir plus d’une semaine de congés maladie, mon directeur n’acceptera jamais.
- As-tu besoin que je « discute » avec ton directeur ? me demande Clemente, les sourcils froncés.
- Qu’est-ce que tu appelles « discuter » ?
- Il y a plein de manières de discuter, cela dépend en partie de sa coopération, me répond Clemente avec sérieux.
- D’accord, je vais me débrouiller, je pense que c’est mieux...
- Fais comme tu le sens, mais de toute manière, samedi nous serons à New York, que tu aies un jour de congé ou non. On ne fait pas faux bond à mon oncle.

Super me voilà donc sur le point de rencontrer le grand « parrain ». Je remarque que Clemente s’installe à son bureau et commence à noter plusieurs choses sur une feuille avec concentration. Curieuse je lui demande ce qu’il fait.

- Je mets en place notre plan d’action, les points sur lesquels on doit travailler et la manière dont nous allons nous préparer à cette rencontre. Il faut que l’on soit parfait.
- Bonne idée, j’ai déjà un point à soulever ! Plus jamais, tu m’appelles « chérie », car j’ai bien cru que j’allais vomir sur les chaussures de votre Consigliere quand je t’ai entendu le prononcer.
- À ce point ? Comment dois-je donc te nommer ?
- Victoire, c’est parfait.

- Juste Victoire ? Il faut que nous passions pour un couple, ce genre de mot doux, n'est-ce pas ce que font les couples « normaux » ?
- Parce que tu connais quelque chose concernant la normalité toi ? On n'est pas un couple « normal », nous ne sommes pas un couple du tout, alors appelle-moi Victoire ou au pire Vic, mais c'est tout !
- En effet, mais comme tu as l'air de détester cela, je me ferais un plaisir de te nommer avec ce genre de petit nom, juste pour le plaisir de te mettre hors de toi, me réplique-t-il avec un clin d'œil.
- Clemente... grogné-je.

Celui-ci rit légèrement et reprend sa liste. Pour ma part, je m'installe sur le canapé et réfléchis à la situation, à comment je vais me sortir de tout cela. Clemente relève la tête, me regarde rapidement puis écrit tout en disant à voix haute.

- Ah oui, ne pas oublier, une nouvelle garde-robe pour le week-end et d'aller chez le coiffeur, parce que ces tenues ne sont pas possibles.
- Qu'est-ce qu'elles ont mes tenues ? râlé-je.
- Tu veux vraiment qu'on discute de tes goûts en matière de mode, mon « cœur » ? me dit-il en appuyant sur le dernier mot.

Je le regarde avec colère, il tente de mettre à l'épreuve mes nerfs. Voulant moi aussi, jouer avec lui, je lui réplique.

- Chéri, sache que je te déteste de tout mon cœur. Je te hais à la folie !
- Moi aussi mon amour, moi aussi...

Chapitre 24 : Italien entiché.

Le lundi je reprends enfin le travail avec soulagement. Entre tous les problèmes qui me sont tombés dessus cette dernière semaine et en plus Clemente qui squatte mon appartement, me retrouver à l'hôpital loin de tout cela me fait un bien fou.

Mes collègues inquiets de mon long congé maladie me demandent des nouvelles et je les rassure tous avant de commencer à travailler. Je me jette ensuite à corps perdu dans le boulot, juste pour éviter à mon esprit de divaguer vers ce qui m'attend en fin de semaine.

Le dimanche de retour chez moi, après que Clemente ait passé près d'une heure à encore enguirlander son frère, pour sa monstrueuse erreur, nous avons planché sur le scénario de notre couple. L'après-midi nous a servi à inventer nos histoires communes, nos anecdotes, à discuter de tous les petits détails que nous « connaissons » l'un sur l'autre, pour étayer notre mascarade.

J'apprends que Clemente aime tout particulièrement manger du poisson, préparé de toutes les manières inimaginables. Qu'il n'a pas le temps de regarder la télévision et donc n'est au fait d'aucune des séries dont je suis fan et qu'à part travailler il n'a aucun loisir et passe-temps. Rien de bien intéressant sous le soleil.

À la fin de la journée, c'est à reculons que je sors de l'hôpital. Nero m'attend devant le bâtiment. Il est chargé de me ramener et de me « garder » jusqu'à l'arrivée de Clemente qui est parti travailler au casino et doit tarder.

Chez moi, je profite du temps que j'ai devant moi, environ deux heures, avant que Clemente ne revienne, pour prendre une douche. J'ai demandé à Nero, sachant mon voisin parti pour la soirée et personne ne devant monter

à mon étage, de surveiller devant ma porte. Je ne me sens pas du tout à l'aise avec ce type dans mon salon et j'ai l'impression que lui aussi préfère rester dans mon couloir.

Je profite donc de mon moment seule, pour apprécier ma douche bien chaude, je chantonne, me détend, n'ayant pas eu énormément de moments solitaires ces derniers jours. Terminant, je m'enroule dans une serviette et quitte la pièce pour me rendre dans ma chambre.

J'ai à peine fait un pas dans le salon que je me fige. Clemente est installé dans le canapé, en costume, lisant un livre. À mon arrivée, il lève les yeux vers moi, qui suis dégoulinante d'eau et recouverte que d'une minuscule serviette.

- J'attendais que tu finisses, j'ai moi-même besoin de prendre une douche. J'ai eu une journée insupportable ! Tu as mis une plombe pour te laver. J'ai eu le temps de lire au moins trente pages de ce bouquin, qui est nul soit dit en passant, me répond Clemente, le plus normalement du monde, comme si notre situation était banale et pas du tout incongrue.
- Tu devais rentrer plus tard ! crié-je, surprise par sa présence et quelque peu gênée par ma tenue.
- Mon dernier rendez-vous s'est décommandé. À titre d'information, tu chantes terriblement faux, mes pauvres oreilles ont souffert le martyre. Tu devrais penser aux gens qui vivent avec toi, c'est difficilement supportable.
- Justement, personne ne vit avec moi, toi tu es juste un parasite qui pollue mon environnement !
- Aimable dis-donc, tu pourrais, quand même, accueillir ton fiancé d'une manière plus convenable et c'est quoi cette tenue ? me taquine Clemente, d'un air narquois, en fixant mes jambes nues.

— Tu es un grossier personnage ! lui hurlé-je en m'enfermant dans ma chambre.

Je passe un instant à calmer mes nerfs, ce type me fait partir au quart de tour. J'entends la porte de la salle de bain se refermer et l'eau couler, je suppose qu'il est parti se doucher et je respire un peu mieux.

Vêtue d'un jogging et d'un tee-shirt amples, je me rends dans la pièce à vivre, Clemente, est toujours sous la douche. Je m'installe sur le canapé, devant la télévision pour me reposer de ma journée de travail.

La porte de la salle de bain s'ouvre et il en sort, affublé d'un simple bas de jogging. Je le regarde, les sourcils froncés et lui demande de mettre un haut.

— Mon torse nu te gêne Victoire ? Ne fais pas ta mijaurée, tu m'as vu bien moins habillé que cela.

— Ce n'est pas une raison ! Mets un tee-shirt, je ne balade pas à moitié dévêtue pour ma part !

— Ah bon ? Je t'ai pourtant trouvée fort peu vêtue, il y a moins d'une heure de cela.

— Tu es rentré par surprise je ne m'y attendais pas, ce n'est pas comme si cela avait été fait exprès. Si j'avais su que tu étais arrivé, je me serais habillée dans la salle de bain. Je vis seule, je n'ai pas l'habitude d'avoir des intrus dans mon salon !

— Pour ma part, tu peux te promener aussi peu vêtue que tu le veux, je n'ai rien contre, bien au contraire, me réplique-t-il, charmeur.

Je soupire bruyamment et décide de ne pas continuer cette conversation, qui ne nous mènera de toute manière à rien, connaissant le gaillard.

La suite de notre semaine est particulièrement chargée, entre le travail et nos soirées, où nous organisons notre pièce de théâtre personnelle. Je ne vois pas les jours passer et le moment fatidique se rapproche de plus en plus.

Le jeudi, Clemente m'ordonne de le rejoindre au casino, pour m'informer-il, faire des essayages. Il a fait venir une sorte de styliste qui va me proposer des tenues pour ce week-end, cela ne m'enchante guère, mais il m'oblige à m'habiller, je cite « de manière plus distinguée ».

En sortant de l'hôpital, ce n'est pas Nero qui m'attend ce soir, mais Valente et sa voiture de sport tape-à-l'œil.

Il me fait un grand geste de la main et je le fixe, avec un regard noir. Mes collègues, sortant en même temps que moi de l'hôpital, semblent perplexes et intéressés par ce bel homme. Ça va jaser dans le service des urgences, demain.

Je m'approche de Valente et il tente de m'embrasser sur la joue. Je lui jette un regard froid pour lui faire comprendre mon mécontentement vis-à-vis de ses manières trop « proches » et il tente de se justifier.

— Je n'ai pas le droit de t'embrasser ? Tu seras bientôt ma belle-sœur.

— Pardon ? Belle-sœur ? Je te rappelle que si je suis soi-disant « fiancée » à ton frère c'est uniquement, car tu t'es planté en beauté !

— Cela partait d'une bonne intention, je voulais que mon oncle t'aide et c'est la première idée qui m'est venue à l'esprit. Je savais qu'il ne pourrait pas refuser si tu étais si proche de l'un de ses neveux préférés.

— Bonne intention ou pas, je me retrouve dans une situation catastrophique, comme si cela n'était pas suffisant d'avoir vécu ce kidnapping et de cohabiter avec Clemente ! Je t'en tiens entièrement responsable Valente !

— Bien, bien, nous verrons comment va se dérouler ce week-end, mais je te promets de faire le nécessaire pour rectifier le tir, cela te va ?

— C'est le minimum, je pense...

Je suis interrompue par une personne prononçant mon prénom et en me tournant, je me retrouve nez à nez avec une Célia, perplexe de me trouver là, en compagnie d'un beau jeune homme.

— Célia, bonjour, que fais-tu ici ? lui demandé-je en m'approchant d'elle.

— Bonjour, je suis venue te chercher, pour qu'on aille prendre un café, mais je n'arrive pas à te joindre sur ton mobile, il sonne dans le vide.

— Ah, oui j'ai encore du mal avec ce nouveau téléphone et j'ai dû le laisser en vibreur, désolée Célia.

— Je suis rentrée ce matin seulement et j'avais envie de passer te voir, puis en chuchotant elle me dit. Qui est le jeune homme super sexy qui t'accompagne ?

— Ah euh c'est... bégayé-je, ne sachant pas comment présenter Valente et surtout comment éviter de lui expliquer pourquoi je fréquente encore un Santini.

— Bonjour, je suis Valente Santini, dit celui-ci en tendant la main à mon amie, qu'elle saisit.

Ce type vient de mettre les pieds en plein dans le plat, quel boulet.

— Santini ? murmure-t-elle, intriguée. Comme Clemente Santini ?

— Tout juste, c'est mon frère.

- Argh, le frère Santini, réplique mon amie, s'étranglant et lâchant la main de Valente avec un air de dégoût sur le visage.
- Ah ! Je vois que ma réputation me précède, je suppose que Victoire vous a fait part de certains de nos écarts à mon frère et moi.
- Oui, c'est le cas de le dire, elle m'a bien expliqué la situation et je sais donc quel genre de personnage nauséabond et pervers tu es.
- Je vois que tu as dressé un portrait bien négatif de moi, à ton amie Victoire, me déclare Valente.
- Vous n'êtes pas des salauds ton frère et toi ? reprend Célia.
- Disons que nous ne sommes pas blancs comme neige, mais de là à être des « salauds », c'est un peu dur.
- Dis ce que tu veux, c'est mon avis et je ne laisserais pas mon amie dans vos sales pattes. Que fais-tu ici et pourquoi es-tu avec elle ?!

Célia me tire par le bras se positionnant devant moi dans un simulacre de protection. Valente nous observe souriant, la situation ayant l'air de beaucoup l'amuser.

- Je ne pense pas que votre amie a besoin d'aide me concernant. Elle est en ma compagnie entièrement par son bon vouloir.

Célia me regarde perplexe, me prenant probablement pour une folle de fréquenter encore l'un de ces types. Heureusement qu'elle ne sait pas que Clemente vit pratiquement chez moi.

- Sérieux, Vic ! Ce type est un coureur ! Alors, oui il est super sexy et tout, mais c'est le genre de mec qui détruit tout sur son passage !
- Vous me trouvez sexy ? Vous n'êtes pas mal non plus, des courbes

voluptueuses et...

— Oh toi la ferme, l'interrompt mon amie.

— Bon le caractère c'est autre chose, même si j'aime le piquant, baragouine Valente.

Je cherche une excuse pour me sortir de cette situation, que vais-je pouvoir inventer. Je n'ai pas vraiment envie, en ce moment, de me disputer avec mon amie pour ce genre de broutilles. Étonnamment, c'est de Valente que la solution apparaît.

— Pour vous rassurer, sachez que si votre amie me « fréquente » ce n'est en rien par plaisir. Elle travaille pour moi.

— Elle travaille ?

— Oui, j'ai un oncle particulièrement âgé et malade qui a besoin des prestations d'une infirmière à domicile, pour les changements des pansements, des trucs dans ce genre et j'ai pris Victoire à son service.

— Mais elle travaille déjà dans un hôpital et il y a des infirmiers spécialisés dans les soins à domicile, réplique Célia, pas convaincue.

— Oui, mais Victoire est très efficace et mon oncle l'apprécie, c'est plus simple que ce soit elle, en plus elle s'en occupe que sur son temps libre.

Célia nous regarde, pas encore convaincue du mensonge. Je décide de la rassurer avec la seule chose qui pourrait la faire avaler cette couleuvre, l'argent. Je m'approche d'elle et lui dis, doucement.

— C'est très bien payé Célia, le double de ce que je me fais à

l'hôpital et tu sais que je me dois d'économiser si je veux enfin acheter un appartement. C'est mon rêve d'être propriétaire.

— Oui, mais il est réglo avec toi ? Je veux dire il ne fait rien de déplacé ? Et l'autre Clemente, il ne rôde pas dans les parages ?

— Non, il ne fait que me déposer et me ramener chez moi, il ne reste pas avec moi pendant les soins. Cela ne durera pas, son oncle va se rétablir.

— Tu y vas là ?

— Oui.

— Peux-tu m'appeler à ton retour ? Je me sentirai rassurée de te savoir chez toi et on reporte notre café d'accord ?

— Oui, dès que j'ai fini ce soir je t'appelle et pour le café, je te préviens d'accord ?

J'enlace ensuite mon amie. Je suis meurtrie de devoir lui mentir. Je ne lui ai jamais rien caché, mais c'est pour son bien.

Célia me fait un geste de la main en partant et à l'attention de Valente, un magnifique doigt d'honneur. Nous rejoignons ensuite son véhicule et partons pour rejoindre le casino.

— Victoire, je crois que je suis amoureux, m'informe Valente, un air béat sur le visage. Ton amie est extraordinaire !

— Alors, là il en a hors de question Valente ! Si tu t'approches de Célia, je te castre et ce ne sont pas des menaces en l'air, compris ?!

— Ah tu es dure, cette femme est comme je les aime, enflammée, le caractère bien trempé et ce corps...

— Stop je ne veux pas t'entendre parler du corps de mon amie. Oublie-la c'est tout ce que je te demande.

— Je ne te promets rien, elle risque de hanter mes nuits.

Ces frères ne sont pas possibles.

Chapitre 25 : Fashion Week

Arrivé au casino, Valente se gare dans le sous-sol du bâtiment. Nous prenons ensuite un ascenseur et nous rendons aux derniers étages, réservés à la direction.

L'ascenseur dessert une sorte de hall. Dans celui-ci, plusieurs portes closes ainsi qu'un espace d'attente, composé de fauteuils et d'une table basse. Au centre est disposé un grand comptoir d'accueil où une jolie femme métisse nous accueille le sourire aux lèvres.

- Monsieur Santini, bonjour, Le Directeur est en réunion, mais vous pouvez patienter un instant, celle-ci ne devrait pas s'éterniser.
- Merci, Gabrielle, lui répond Valente avec un clin d'œil.

La femme vient nous proposer du café et du thé, que nous refusons tous les deux.

- C'est donc ici que travaille Clemente ? interrogé-je Valente.
- Oui, c'est sa deuxième maison, il y passe un temps fou.
- Et ici, il travaille exclusivement pour le casino, ou bien pour, tu sais, le reste...
- La mafia ? On essaye au maximum de ne pas mélanger nos affaires légales avec celles qui le sont, disons « moins ». Tout ce qui concerne la famille se fait à l'extérieur, la plupart du temps à son appartement.
- Je vois, donc la réunion qui se déroule dans le bureau de ton frère concerne uniquement le casino ?
- As-tu peur de croiser des mafiosos derrière cette porte ? Tu devrais t'y habituer, ce week-end, risque d'en être gratiné ! me taquine

Valente.

- Je le sais, mais j'ai du mal à me faire à l'idée. Tout cela est nouveau et je ne sais pas vraiment à quoi m'attendre ni comment me comporter avec eux.
- Tu sais, on reste des êtres humains « normaux », alors oui certains de nos membres sont « atypiques » et notre environnement est dur, mais tu serais surprise, on se comporte la plupart du temps comme le reste du monde...

Des voix d'hommes résonnent dans le hall et l'une des portes s'ouvre. En sortent quatre hommes, discutant amicalement, suivi de Clemente qui a revêtu son masque de businessman, bien sous tous rapports.

Il les raccompagne jusqu'à l'ascenseur, puis quand les portes se referment, se tourne vers nous et nous invite à entrer dans son bureau.

La pièce est grande, au moins deux fois la taille de mon appartement et possède sa propre salle de bain privée.

Un immense bureau en bois noir, imposant, trône au bout de la pièce. Des dessertes où sont disposés une machine à café et ses accessoires sont installées, à côté d'un ensemble de sofas, entourant une belle table en bois dans les mêmes teintes que le bureau.

Clemente nous invite à nous installer sur le canapé et part décrocher son téléphone. Il appelle l'accueil et demande après un certain Umberto.

Il faut à peine trois minutes pour que celui-ci apparaisse et je découvre un personnage haut en couleur.

L'homme a environ quarante ans. Il porte des cheveux longs qui lui arrivent jusque dans le creux du dos attachés en une tresse. Il est vêtu d'un jean déchiré à plusieurs endroits ainsi que d'un pull coloré et c'est avec un accent italien, terriblement prononcé, qu'il s'exprime.

— Ah Clemente ! Ciao ! Toujours aussi bel homme !

Clemente le regarde sans sourire, mais avec aucune animosité. L'homme, exubérant, se tourne ensuite vers Valente.

— Mama Mia, Valente, cela fait si longtemps dit-il en s'approchant de lui et en l'embrassant bruyamment sur les joues.

— Umberto, trop longtemps ! Mais dis-moi, tu rajeunis mon beau, lui dit Valente en rigolant.

Le styliste se met à rire en le traitant d'idiot. Valente n'est pas possible, il fait du gringue même aux hommes...

— Voici donc la jolie jeune femme que je dois habiller. Bonjour, ma chérie, comment t'appelles-tu sucre d'orge ? me demande Umberto, en me tournant autour.

Pas habituée à tout cela, c'est un « Victoire », à peine audible qui sort de ma bouche.

— Vittoria ! Génial ! Clemente, m'avait donné une description assez succincte de ton physique, alors j'ai dû prendre large en termes de vêtements. Celui-là pour avoir des informations, il faut faire du forcing, me répond Umberto en faisant un geste vague vers Clemente, assis à son bureau où semble-t-il, il y travaille.

Le styliste ramène, aidé par l'hôtesse des portants et des housses qu'il installe devant les canapés, où je suis assise avec Valente.

Ma séance de torture commence donc. Le styliste me présente des tenues, que je vais enfiler dans la salle de bain. S'ensuit un défilé pour obtenir

l'approbation de telle ou telle toilette, par les garçons.

Ressortent vainqueurs trois tenues. La première composée d'une jupe beige, montant jusqu'à la taille et qui se ferme grâce à deux énormes boutons sur le devant. Celle-ci, cintrée, arrive au niveau de mes genoux. Le chemisier, que je passe à l'intérieur de la jupe, est pour sa part, ample, dans un tissu léger et d'un beau rose clair.

La seconde est composée d'un pantalon moulant noir, d'un top blanc et d'une jolie veste légère, rose saumon.

La dernière tenue est une jupe courte, bleu nuit, à volants et un haut, manches trois quarts, jaune clair.

Les ensembles sont beaux, je dois l'avouer, mais loin de mon style habituel. Je donnerais mon royaume pour un pantalon en jean.

Umberto accompagne, celles-ci, d'un joli manteau blanc au col montant et d'un bel ensemble, bonnet, écharpe et gant, féminin et élégant dans les mêmes teintes. Je me vois aussi attribuée, une paire de bottes hautes en cuir marron et des escarpins foncés aux talons moyens.

Pour l'anniversaire, Clemente choisit une superbe robe de soirée, noire, au col rond et aux bras découverts. La robe est cintrée jusqu'en dessous des hanches, le bas, lui, est très évasé et recouvert de perles or et argenté. Elle est magnifique, mais me met mal à l'aise. Quel genre d'anniversaire demande une telle toilette si habillée.

Me voilà donc en partie parée pour ce week-end, enfin c'est ce que je croyais, car quand je vois Clemente s'approcher d'Umberto pour lui chuchoter à l'oreille, j'ai un mauvais pressentiment.

— Bella viens avec moi dans la salle de bain, j'ai encore quelques petites choses à te faire essayer.

Le styliste m'attrape par la main et m'entraîne dans la petite pièce. À l'abri des regards, la porte close, il commence à ouvrir un gros sac et c'est surprise que je vois ce qu'il contient. Une tonne de sous-vêtements...

— C'est une blague ?

— Clemente souhaite des tenues complètes et cela passe aussi par les dessous.

— Il n'était pas question des sous-vêtements, les miens sont très bien et de toute manière personne ne les verra.

— Tu es sûre, j'ai pourtant de très beaux modèles...

— Je vous remercie, je ne mets pas du tout en doute vos choix, les tenues sont magnifiques, mais ces vêtements sont suffisants, pas besoin de lingerie.

Umberto acquiesce et quitte la salle de bain le sac sous le bras. Je profite de cette petite accalmie, seule, pour me détendre. Ces essayages m'ont mise sur les nerfs, ils me rappellent trop que la date fatidique approche.

Je sursaute quand la porte s'ouvre brusquement et que Clemente apparaît le sac dans la main.

— Essaye-les, m'ordonne-t-il.

— Pardon ? J'ai l'air d'une poupée qu'on habille des pieds à la tête !

— En quoi avoir des nouveaux vêtements est un problème ? En plus, je t'ai dit qu'il fallait que tes tenues soient parfaites, notre scénario en dépend.

— Oui mes tenues, qui verra mes sous-vêtements ? On vient de sélectionner des ensembles, c'est bien suffisant !

— Tu ne peux pas, je ne sais pas, juste obéir et te taire ! Essaye cette lingerie !

Énervée, je croise les bras et le fixe avec un air de défi. Je vois que, pour lui aussi, la colère monte, nous nous regardons tous les deux, sans rien dire, nous foudroyant du regard.

— Très bien, tu crois que je n'ai pas maté des têtes de nœud, bien plus fortes que toi ! Comment crois-tu que je dirige mes hommes. Je n'aime pas et n'ai pas l'habitude que l'on me désobéisse et qu'on me tienne tête. Je te les ferais enfiler de force, s'il le faut !

Il s'approche de moi et m'attrape par le bras, avec dans l'optique de m'ôter mes vêtements.

Mon premier réflexe est de serrer le poing et de lui envoyer, de toutes mes forces, directement dans la mâchoire. Il recule surpris, se tenant l'endroit où je l'ai frappé. Pour ma part, j'ai terriblement mal au doigt, j'y suis allée trop vigoureusement. Mon premier coup de poing. Je ne pensais pas un jour devoir en faire usage, mais ce type l'a mérité amplement !

La réaction de Clemente me prend par surprise. Le connaissant, je m'attendais à un déluge de furie, mais au lieu de s'énerver, il se met à rire. Un vrai rire, à gorge déployée.

Je reste là à le fixer, massant ma main douloureuse. Clemente s'approche de moi, me la prend, la regarde et dit en continuant de rire.

— Tu as utilisé toute ta force, jusqu'à t'en faire mal. Bravo !

Il passe ensuite ma main sous l'eau froide, me certifiant que demain elle risquerait d'être enflée.

— Tu n'es pas énervé ? demandé-je surprise par sa réaction.

— Si, je le suis, tu m'as tenu tête, je ne supporte pas cela, mais j'ai

peut-être été un peu trop brusque. Tu aurais dû voir ta tête quand tu as balancé ton poing, tu en avais envie, il n'y a pas de doute. C'était drôle et mignon.

Génial, donc, quand je le frappe, il trouve cela drôle et mignon. Pas vraiment la réaction que j'espérais.

— Donc, tu me laisses tranquille avec ces foutus sous-vêtements ?

— Non, tu rêves, mais je ne te forcerais pas à les essayer. Je choisirais pour toi, me dit-il en souriant.

— Sérieusement, c'est quoi ton problème !

— Quoi ? N'ai-je pas le droit de vouloir voir ma fiancée dans de la belle lingerie !

— C'est une blague ? Tu ne me verras avec aucune lingerie Clemente !

— Ah bon, alors je n'ai le droit qu'au désavantage d'être fiancé et à aucun de ses plaisirs ? me taquine-t-il.

— Tu pourrais montrer plus de mécontentement vis-à-vis de la situation, tu as l'air de la trouver amusante.

— Que veux-tu faire ? On n'a pas vraiment d'autre solution, alors j'essaye de la rendre moins difficile à supporter. Te taquiner me permet de rendre celle-ci « moins » désagréable. Tu devrais tenter de trouver un aspect sympa à la chose, c'est plus facile à vivre.

— Pour ma part, j'aurai beau me triturer le cerveau, je ne trouverais aucun aspect « chouette » à celle-ci.

Clemente me regarde, puis s'approche de moi et me dépose un chaste et rapide baiser sur les lèvres.

— Réfléchis bien, je suis sûr que tu pourrais trouver un « bienfait ».
Un qui pourrait nous réjouir tous les deux, me dit-il en quittant la
pièce, un regard évocateur.

Il vient réellement d'insinuer que nous pourrions « coucher ensemble »,
pour rendre la chose moins désagréable ? Ce type me surprendra toujours.

Chapitre 26 : En route vers le billot.

POV CLEMENTE

Nous sommes vendredi, la journée prend fin et le soleil commence à se coucher. Nero vient de garer la berline devant l'hôpital où travaille Victoire. Nous avons décidé de prendre la route ce soir, pour avoir le temps de bien nous préparer demain. La soirée débutant vers les dix-neuf heures.

Nous avons presque deux heures de trajet pour nous permettre de rejoindre New York. Valente, ayant, pour sa part, déjà des choses de prévues, nous rejoindra demain soir, avant la fête.

Cela fait déjà quinze minutes que Victoire aurait dû sortir. N'étant toujours pas arrivée, je me demande si elle ne compte pas me faire faux bond. Je m'apprête à aller la chercher quand elle apparaît devant la porte. Elle remarque la voiture et se dirige vers elle. Je sors, pour lui ouvrir la portière et elle s'engouffre dans l'habitacle. Je m'installe à ses côtés, à l'arrière et nous prenons la route en silence.

Elle a le visage particulièrement fermé aujourd'hui. Je la sens tendue est pleine d'appréhension. Je la comprends, elle qui voulait se débarrasser de nous, elle va demain, en quelque sorte signer un « contrat » qui va la lier encore plus à notre famille.

J'ai beau chercher une solution à ce problème, je n'en ai pour le moment aucune. J'attends de voir comment le vent va tourner après cette présentation, si nous allons déjà réussir à convaincre mon oncle et si celui-ci va réellement commencer les négociations.

Si cela réussit et qu'il trouve un terrain d'entente avec les Russes. Dès que je m'assure que ce problème est réglé, je tenterai de la faire sortir de

tout cela et de lui garantir, ensuite, une protection qui lui permettra de reprendre une vie normale.

Elle ne mérite pas d'atterrir dans le monde dans lequel je vis.

Savoir qu'après toute cette histoire, quand j'arriverai à trouver une solution, elle retournera à sa vie, cela m'affecte un peu. Je dirais même que j'ai un léger pincement au cœur à cette idée. Je commence à m'habituer à sa présence. Alors, oui, elle me fait sortir de mes gonds, m'exaspère quand elle n'obéit pas, mais à côté de ça, la fréquenter est en quelque sorte rafraîchissant et nouveau pour moi.

Il est vrai que j'aime aussi, toujours autant la taquiner, c'est un véritable divertissement. Ce jeu de rôle, en tant que fiancés, me donne de multiples occasions à cela. Je prends un vrai plaisir, malgré le contexte, à être un acteur dans cette supposée relation. Évidemment, je n'en toucherais mot à Victoire, elle serait, je pense, encore hors d'elle de savoir que je m'amuse de cet état des choses.

Voilà qui est surprenant me connaissant, serais-je en train de m'attacher à cette irritante femme ?

Pour tenter de la détendre, je prends sa main dans la mienne. Elle se tourne vers moi et me regarde perplexe. Cherchant probablement où est le piège.

— À quoi joues-tu ? me demande-t-elle, les sourcils froncés.

— À rien, tu me sembles sur les nerfs, je me suis dit que peut-être, cela te détendrait.

— J'ai toutes les raisons de l'être tu ne penses pas ?

— En effet, je ne peux pas le nier. Pour ce que ça vaut, sache que je serai tout le temps à tes côtés durant cette soirée et que je cherche, vraiment, une solution pour te faire sortir de ce borbier.

Victoire me regarde de ses grands yeux bleus, sans rien dire et une envie, lancinante, de l’embrasser me prend. Me doutant qu’elle n’apprécierait pas l’approche, je détourne les yeux pour tenter de me débarrasser de cette idée.

— Je te remercie Clemente, j’espère que tu réussiras à me faire sortir de là.

Je pense que c’est la première fois que je l’entends me remercier, sincèrement. Nous sommes trop peu habitués, tous les deux, aux marques de politesses dites l’un à l’autre.

Je me penche pour lui déposer un baiser sur le front. C’est ce que j’ai trouvé de mieux, pas trop proche, mais me permettant de calmer cette étrange envie d’embrassade.

Elle me regarde un sourcil relevé.

— Tu es un drôle de personnage, Clemente, le sais-tu ?

Oh oui, je le sais et tu n’as même pas idée jusqu’à quel point...

POV VICTOIRE

J’ai eu des difficultés à sortir de mon travail, ce vendredi. J’ai tardé, dans le vestiaire du personnel, cherchant le courage de quitter mon boulot. J’ai une boule au ventre en voyant la voiture de Clemente garée devant l’hôpital, mais me dirige vers celle-ci, mécaniquement. Clemente sort du véhicule et m’ouvre la portière. Je m’installe sur le siège arrière, à côté de lui puis Nero démarre et prend la route pour New York.

Je ne dis rien, Clemente non plus, nous regardons les paysages qui défilent, perdus dans nos réflexions.

J’ai beau me triturer la tête, je n’arrive pas à savoir ce qu’il va advenir de moi.

Quelle solution va s'offrir à moi après cette « présentation » ? Vais-je supporter ce que je vais découvrir ? Ne vais-je pas m'attirer encore plus d'ennuis ?

Tant de questions qui se bousculent dans ma tête.

Un autre point m'effraie. Clemente, pour le moment, a accepté ce jeu pour me « protéger », mais ce type reste un mafioso et je ne le connais, au final, pas tant que cela. Si du jour au lendemain, il décide de ne plus m'aider. S'il considère que je n'ai plus qu'à me débrouiller seule et qu'il se fiche de mon sort.

Que m'arriverait-il ? Il reste un homme relativement instable, je peux donc m'attendre à tout, venant de sa part. Cette incertitude me mine, ne m'aidant pas à dormir ni à travailler correctement.

Observant la ville, disparaître et être remplacée par des champs, l'esprit occupé par mes préoccupations, je sens qu'on me prend la main. Je baisse mon regard et vois que Clemente la serre dans la sienne. Je le regarde, surprise par son geste et attends la suite ou l'attaque, accompagnant habituellement nos échanges, mais rien ne vient.

— À quoi joues-tu ?

— À rien, tu me sembles sur les nerfs, je me suis dit que peut-être, cela te détendrait, me répond-il en observant nos mains liées.

— J'ai toutes les raisons de l'être tu ne penses pas ?

— En effet, je ne peux pas le nier. Pour ce que ça vaut, sache que je serai tout le temps à tes côtés durant cette soirée et que je cherche, vraiment, une solution pour te faire sortir de ce borbier.

Je suis légèrement touchée et rassurée par ses paroles. Je comprends, malgré ses taquineries et ses piques, qu'il reste préoccupé par cette situation et qu'il fera en sorte de m'aider. Clemente, remonte très légèrement dans

mon estime, même si je suis encore très loin d'être prise d'affection pour lui ou bien même de le considérer comme un « ami ».

Je le remercie, sincèrement et lui souhaite de réussir. Il se penche vers moi et me dépose un léger baiser sur le front. Je suis surprise par cette réaction, mais elle a le mérite de me détendre quelque peu.

— Tu es un drôle de personnage, Clemente, le sais-tu ?

Il garde son sourire aux lèvres, durant un instant et nous nous murons de nouveau dans le silence en contemplant la route.

Clemente a loué, une suite de deux chambres, dans un grand hôtel situé au centre de Manhattan.

Nous atteignons la ville et nous rapprochons de plus en plus des quartiers d'affaires de New York. Il ouvre la bouche pour la première fois depuis plus d'une heure, me montrant au loin, une tour, d'environ une vingtaine d'étages. Je regarde le bâtiment et il m'informe de sa fonction.

— C'est notre siège « officiel », celui de notre conglomérat. C'est ici, où travaillent mon oncle et ses associés.

— C'est ici que se situe votre « couverture » légale ?

— Tu as tout compris.

Nous passons devant l'immeuble, c'est un bâtiment moderne, en verre. L'entrée de la tour est impressionnante, composée de plusieurs portes tournantes. Celles-ci sont agrémentées par des arbustes, plantés dans de lourds pots en marbre. Je prends conscience qu'en plus d'être un groupe mafieux, ce qui n'est déjà pas rien, ils sont aussi de redoutables hommes d'affaires.

Nous nous éloignons de l'édifice et arrivons enfin à notre hôtel. Luxueux, comme je m'en doutais, Clemente n'ayant pas l'air de faire dans la simplicité.

Le hall d'accueil est somptueux, décoré avec goût et avec de l'ameublement de luxe. Nos bagages sont récupérés par un Groom et nous nous dirigeons vers le comptoir d'accueil.

Il nous faut quelques minutes pour régler les démarches administratives. Clemente est accueilli comme un roi par le personnel, ce qui m'intrigue, nous sommes dans un hôtel de luxe, soit, mais en observant comment sont traités les autres clients, je note tout de même une différence dans le comportement des employés.

Cette formalité terminée, nous montons à notre suite et je pose la question qui m'est venue à l'esprit à l'accueil.

— Cet hôtel appartient à votre groupe ?

— En effet, comment l'as-tu deviné ? s'étonne Clemente.

— Le comportement du personnel, très précautionneux avec toi.

— Ah oui, je ne m'en rends même plus compte, c'est tellement habituel pour moi, me répond-il en continuant sa route vers les ascenseurs.

Moi, par contre, je suis très peu accoutumée à cela et je le remarque. Ils possèdent donc aussi cet hôtel en plein centre de New York. J'ai l'impression de n'avoir découvert que le sommet de l'iceberg concernant le « groupe » et la « famille » Santini.

Chapitre 27 : Compte à rebours

Nous arrivons dans la suite, qui est, comme on peut s'y attendre pour un hôtel de ce standing, somptueuse.

L'entrée mène à une belle pièce dans les tons beige et marron. Celle-ci sert de salon, elle est meublée d'un canapé d'angle installé face à un écran plat, d'une table pour les repas et d'un bureau. Elle dessert deux chambres et leurs salles de bains attenantes. Les chambres sont aménagées d'une manière assez ressemblante, seules les couleurs changent, l'une est dans les tons or et rouge, l'autre dans les gris et bleu.

Je prends la seconde, tandis que Clemente s'installe dans la première. Il est vingt et une heures passées, Clemente me propose de dîner dans la suite, ce que j'accepte.

En attendant qu'il effectue la commande et que le repas soit monté, je profite du temps, que j'ai devant moi, pour aller me doucher.

La douche, à l'italienne, est spacieuse et les produits de soins de l'hôtel sentent délicieusement bon. Tout ce luxe et ce confort, je serais folle de joie de pouvoir en profiter en temps normal, mais cette nuit, je n'ai pas le cœur à la fête.

En sortant de ma chambre, je vois que le repas est arrivé. Je m'installe à table, Clemente étant lui, déjà assis. Aucun de nous ne parle, nous nous contentons de manger dans un silence monastique. À la fin du dîner, que j'ai picoré sans entrain, Clemente m'informe qu'il va à son tour se doucher et me laisse dans ce salon.

Il est presque vingt-trois heures et il serait de bon ton d'aller dormir, mais j'ai tellement de nœuds dans l'estomac qu'il m'est impossible d'aller

m'allonger dans mon lit. Je me contente de m'installer sur le canapé, les genoux remontés et de zapper les chaînes de la télévision, sans réel intérêt.

Clemente apparaît dans l'angle de sa porte, les cheveux mouillés et portant, comme d'habitude, seulement un bas de pyjama ample.

— Tu ne vas pas te coucher ? Nous allons avoir une journée chargée demain.

— Je n'ai pas vraiment sommeil, je vais regarder un peu la télévision. Je me coucherai après.

— D'accord, ne tarde pas trop, bonne nuit, termine-t-il en fermant la porte de sa chambre.

Me voilà seule, dans ce salon, avec mon esprit qui tourbillonne. C'est le moment que choisissent mes nerfs pour me lâcher et les larmes me montent aux yeux. La fatigue, le stress, l'appréhension me font craquer et de grosses gouttes dégoulinent sur mes joues.

Je pleurniche, seule dans ce canapé, complètement dépassée par la situation qui m'attend demain. Je sursaute quand la porte de la chambre de Clemente s'ouvre et que celui-ci apparaît.

— Je me disais bien que je t'entendais geindre, pas moyen de dormir !

Il s'approche de moi et je lui lance un regard noir, pour exprimer mon mécontentement à sa présence et à ses commentaires.

— Ce regard mauvais, rempli de larmes, ne ferait fuir personne, me réplique-t-il en s'asseyant sur le canapé et en me tendant un mouchoir. Tu as même le nez qui coule, c'est très peu ragoutant, complètement tue l'amour.

- Je te ferais remarquer que ce n'est pas vraiment le moment pour tes piques, Clemente.
- Justement, je trouve au contraire qu'il est idéal. Il vaut mieux que je sois là à t'agacer, que tu restes seule à te morfondre. Au moins, je te distrais de tes problèmes.
- Et donc quel est le programme ? Tu vas rester là, à me faire des critiques, pour m'empêcher de pleurer seule dans mon coin ?
- Non, mais déjà sèche tes larmes et après, je ne sais pas, on peut discuter, ou se disputer, ou bien rester là à ne rien dire, c'est comme tu veux.

Je l'observe, les yeux encore embués, il ne sourit pas et semble plutôt sérieux. J'avais pourtant l'impression qu'il avait envie d'aller se coucher, mais il est là, à côté de moi, prêt à me tenir compagnie. Il est torse nu et je fixe les dessins qui s'entrelacent sur son corps. Je n'ai jamais vraiment eu le temps de m'y attarder. Il en a plusieurs, certains même d'une belle taille, telle une pieuvre stylisée, qui prend tout le haut de son dos, ou celui d'une tête-de-mort sur son bras gauche.

- Parle-moi de tes tatouages.
- Mes tatouages ? Cela t'intéresse ?
- Un peu, mais c'est surtout un bon moyen de passer le temps.
- En effet, que veux-tu que je te dise ? J'en ai dix. Sur le bras droit, une rose des vents et une dague, sur l'autre bras un serpent et un crâne. Sur les pectoraux des écrous, sur les hanches un revolver et une ancre. Sur la cuisse un chapelet et dans mon dos un phœnix et une pieuvre, m'inventorie-t-il, en me montrant ses tatouages quand il les cite.

Il me dit cette dernière phrase en me montrant son dos. Je peux observer plus en détail son immense tatouage de pieuvre, ainsi qu'en bas de son dos, un phœnix en plein vol.

— Cette pieuvre ? Le tatouage est assez grand, signifie-t-il quelque chose ?

— Oui, la dernière fois, je t'ai vaguement parlé de la Cosa Nostra.

— La mafia sicilienne ? Dont vous descendez, en quelque sorte.

— Oui, maintenant nous sommes plutôt, ce qu'on pourrait appeler, une nouvelle branche, mais nous gardons des liens forts avec la mafia du « vieux continent ». Nous acceptons même les membres appartenant à la Cosa Nostra au sein de notre famille. La pieuvre, c'est le surnom que l'on donne à la Cosa Nostra, « La Piovra ».

— Je vois et le phœnix en bas de ton dos, le tatouage est magnifique.

— Celui-ci je l'ai fait après la mort de mon paternel et il est plein de significations.

Je ne savais pas que son père était décédé, je lui présente donc mes condoléances, mais Clemente, un léger sourire aux lèvres, me réplique.

— Ce n'est pas la peine de prendre cet air peiné. Mon père était un tyran, un véritable poison pour ses proches. Je me suis fait tatouer un phœnix à sa mort, car son décès signifiait pour moi, une certaine renaissance, libre de son ascendant nauséabond.

Cette brève description de son père est faite avec une intonation dure. Je ressens toute la haine qu'il lui voue à travers ses mots. Voulant changer de sujet, je m'intéresse aux autres tatouages.

— Et cette rose des vents sur ton bras ?

— Celui-ci a un aspect très sentimental. Ma mère avait un petit pendentif, qu'elle portait constamment, représentant une rose des vents. Je le voyais toujours autour de son cou, alors, dès que j'ai eu l'âge de me faire tatouer, j'ai fait celui-ci. C'est mon premier tatouage, fait le jour de mes dix-huit ans. Un hommage posthume en quelque sorte.

À la différence de son père, Clemente est doux lorsqu'il cite sa mère. Étant elle aussi décédée, Valente et Clemente sont donc des orphelins. Moi qui ai la chance d'avoir mes deux parents, cela m'attriste pour eux.

— Et les autres tatouages ?

— Beaucoup ont une signification dans le monde de la mafia, tels que le crâne, le chapelet, le revolver et la dague. Je préfère, vu ton aversion pour ce milieu, ne pas trop développer concernant leurs sens.

— C'est peut-être mieux en effet et le serpent sur ton bras, que veut-il dire ?

— Un serpent qui montre ses crochets, cela signifie le danger, l'agressivité, les menaces. Je me le suis fait tatouer juste avant mes vingt ans. À l'époque, j'étais moins posé et bien plus tête brûlée qu'aujourd'hui. Je passais mon temps à me battre ou à chercher les ennuis. J'étais constamment en conflit avec mon père et les dirigeants de la famille. Ils n'arrivaient plus à me gérer et je provoquais de véritables conflits diplomatiques avec d'autres groupes mafieux, un vrai bordel.

— J'ai l'impression que les problèmes tu continues à les chercher, je te rappelle que tu t'es fait poignarder, il y a seulement quelques mois de cela par des Russes.

— Ce sont les ennuis qui me trouvent maintenant. Je t’assure que ça n’a rien à voir avec ceux que je pouvais m’attirer à cette époque. Je me suis retrouvé dans des situations très compliquées, presque inextricables. Une crise d’adolescence tardive. J’étais un sale gamin, noyé dans une famille déviante, sans aucune limite dans la violence et les extrêmes.

Clemente était donc un jeune homme difficile et imprudent. Il est vrai que maintenant il est plus avisé, mais niveau caractère, je ne vois pas trop de changement.

— Et quand considères-tu que tu as mûri ?

— Je dirais vers mes vingt-deux, vingt-trois ans. Je finissais la faculté, brillamment, malgré mon caractère enflammé. Mon oncle m’a envoyé dans une petite ville à trois-quatre d’heures de New York, gérer un business. M’éloigner de New York, de la famille, très présente, de son environnement et surtout de mon père, qui à l’époque m’en faisait voir de toutes les couleurs, m’a changé. Je me suis retrouvé seul, à avoir des responsabilités et j’ai adoré gérer cette petite boîte. Cela m’a assagi, j’ai appris, mis en pratique ce que j’avais vu en cours et je suis devenu, au fur et à mesure, l’homme que je suis.

Clemente n’a pas l’air d’avoir eu un début de vie simple, ce que je peux comprendre, grandir et vivre dans un tel milieu, je n’imagine même pas, ce qu’il a pu voir et à quel âge. Son père, ses mots pleins de haine quand il en parle, qu’a-t-il bien pu lui faire pour que Clemente ait une telle colère contre lui, alors même qu’il est décédé.

— Quelle est l’histoire de cette petite ancre en bas sur ta hanche ?

La bouche de Clemente se tord dans une grimace et il pousse un long soupir.

— Ça, c’est une belle erreur. Encore une bonne idée de Valente.

— Comment ça ?

— Un soir, avec Valente, on avait trop bu. D’habitude, je me modère avec lui, car on finit soit par se battre, soit par faire les quatre cents coups. Ce fut un soir à quatre cents coups et je me suis retrouvé, chez un tatoueur à me faire faire tatouer une ancre assortie, même endroit, même dessin.

— Sérieux !? Vous avez des tatouages assortis ?

— Oui et ce n’est pas le pire, approche-toi et regarde dans l’anneau de l’ancre.

Je me rapproche et observe le tatouage, en haut dans le cercle de l’ancre est gravé un tout petit « V » noir. J’éclate de rire et me roule sur le canapé.

— Tu as la première lettre de son prénom tatoué !

— Oui et lui à un « C » au même endroit. Cela te fait rire on dirait !

Je n’aurai jamais imaginé que Clemente avait un tatouage en l’honneur de son frère, voilà quelque chose de drôle et de surprenant. J’ai de fortes difficultés à m’arrêter de rire, ce tatouage est si saugrenu, tellement loin de son style et de la relation qu’il entretient avec son frère.

— Tu as fini de te payer ma tête ?

— Je profite, les occasions sont rares et puis quand même des tatouages assortis, c’est trop mignon l’amour fraternel, le taquiné-

je.

Clemente grogne et tente de se concentrer sur la télévision, il passe de chaîne en chaîne et de mon côté je tente de calmer mon rire.

Enfin apaisée, je regarde, moi aussi, l'écran plat. J'ai appris, aujourd'hui, quelques bribes du passé de Clemente. J'ai remarqué qu'il est plus détendu avec moi et aussi moins agressif, ce qui n'est pas pour me déplaire.

L'horloge affiche une heure du matin et enfin le sommeil pointe le bout de son nez.

J'ai mal au dos et je sens un poids au niveau de mon ventre. J'ouvre les yeux et comprends que je me suis endormie dans le salon, sur le canapé.

Je redresse ma tête et découvre ce qui cause cette lourdeur au niveau de mon estomac. Clemente dort, allongé à moitié sur moi, la tête posée sur mon ventre. Je me rappelle vaguement que je commençais à m'assoupir devant la télévision, à croire qu'il a aussi été rattrapé par le sommeil.

Je tente de réveiller Clemente en lui tapotant la joue. Il grogne légèrement, mais continue de sommeiller.

Ayant envie d'aller aux toilettes et pas du tout de rester là, à lui servir d'oreiller, je soulève les jambes et balance Clemente au sol.

Il se redresse rapidement, regarde à droite et à gauche, tentant de se situer. Il retrouve enfin ses esprits et me jette un regard noir.

— C'est la deuxième fois que tu me pousSES au sol quand je dors, grogne-t-il d'une voix saccadée.

— Tu m'écrasais et je n'arrivais pas à te réveiller... Hé !

Je pousse un cri quand Clemente me balance sur son épaule et se dirige vers la salle de bain de ma chambre. Il me jette dans la douche, allume

l'eau, froide et m'arrose généreusement.

— Qu'est-ce que tu fais !

— Tu m'as réveillé, alors pour te remercier je t'aide à prendre ta douche ! L'eau n'est pas trop froide ? me répond-il, mielleux, tout en réglant la température pour que celle-ci soit plus chaude.

— Tu es un sale type Clemente, tu le sais ?

— Bien sûr que je le sais et je n'ai jamais certifié le contraire.

Son petit sourire vainqueur sur les lèvres m'horripile, hier, nous discussions presque normalement et j'en suis même arrivée à le trouver moins « chiant ». Aujourd'hui, c'est une tout autre histoire, il me tape sur les nerfs.

— Douche-toi maintenant, nous devons nous préparer. Nous n'avons pas de temps à perdre !

Je grogne légèrement et Clemente quitte la salle de bain, me laissant tout habillée, sous la douche.

Après un petit-déjeuner tardif, Clemente fait venir un coiffeur et une esthéticienne pour qu'ils s'occupent de moi. Je passe donc une bonne partie de l'après-midi, à me faire coiffer et préparer en vue de la soirée. Clemente pour sa part, travaille sans dire un mot.

Vers dix-sept heures, nous sommes de nouveaux seuls, Clemente et moi.

Pomponnée, mais toujours en peignoir, j'entends qu'on frappe à la porte. Clemente va ouvrir et Valente apparaît, vêtu d'un beau smoking bordeaux. Il nous salue tous les deux, son frère lui répond par un grognement avant de rejoindre son ordinateur et moi par un léger signe de la main.

— Victoire, tu es superbe, cette coiffure te va à ravir, j'ai hâte de te voir dans ta robe. Clemente ne t'a pas trop embêté durant ces dernières heures ?

Je jette un regard torve à l'intéressé, qui me lance un rapide coup d'œil avant de baisser les yeux sur son travail.

— Tu parles, il m'a fait prendre une douche froide ! râlé-je.

— Sérieusement, mais quel goujat tu fais Clemente, le gronde Valente.

Le concerné se tourne vers nous, les jambes croisées et les mains posées sur les genoux.

— Elle a oublié de dire qu'elle m'avait balancé hors du canapé pendant que je dormais.

— Tu m'écrasais !

— Est-ce de ma faute si je me suis assoupi ? J'ai dû te tenir compagnie une partie de la nuit !

— Je ne t'ai rien demandé !

— Non, mais tu braillais, seule dans ton coin !

Valente nous regarde, un léger sourire aux lèvres.

— Vous savez, vu comment vous vous disputez actuellement, j'ai du mal à imaginer votre comédie de ce soir, nous dit-il, narquois.

Nous nous tournons vers lui. Il a raison, on passe plus de temps à nous disputer qu'autre chose, mais ce soir, c'est du sérieux, ma vie en dépend.

- Nous jouerons la comédie, quoi d'autre, nous pouvons quand même nous supporter quelques heures, lui réplique Clemente.
- Oui hier soir on a réussi à discuter normalement, il m'a même parlé de ses tatouages, sans cri ni rien, c'est faisable.
- Ah, crie Valente en s'approchant de moi, l'air amusé. Quel tatouage ? T'a-t-il parlé de son honteux secret ?
- Honteux secret ? L'ancre ?
- Oui ! crie Valente en soulevant son costume et sa chemise pour me montrer la sienne, tatouée au même endroit que son frère. C'est mignon, non, ils sont assortis !
- As-tu fini ton cirque ! Victoire et moi devons nous préparer, réplique Clemente en s'approchant de son frère et en lui balançant un fort coup derrière la tête.
- N'aie pas honte de ton tatouage mon frère ! Je sais que tu l'aimes bien quand même. Tu l'aurais fait enlever sinon.
- Si je l'avais fait enlever, je t'aurais encore plus sur le dos à cause de ça. Je le garde, ça m'achète au moins la paix sociale.

Valente rit doucement et Clemente s'enferme dans sa chambre. Je décide à mon tour d'aller m'habiller.

Quelques minutes plus tard, vêtue de cette belle robe et portant de jolis escarpins, je rejoins le salon. Les deux garçons m'attendent, Clemente a enfilé un smoking noir. À mon apparition, les garçons valident ma tenue, Valente par un sifflement approbateur, son frère par un signe de tête et un léger sourire.

La robe me va bien, elle me met en valeur. Je donne l'impression, à l'extérieur, d'une belle jeune femme, qui s'en va à une soirée, mais à l'intérieur, je suis brisée, stressée et complètement paniquée.

Les garçons passent leur manteau. Clemente m'aide ensuite à enfiler le mien. Voyant mon teint pâle, il me prend par le bras, pour me soutenir et m'aider à quitter la chambre.

Sur le chemin qui me mène à la voiture, mainte fois, je me demande si je ne ferais pas mieux de prendre mes jambes à mon cou.

Hélas, je n'ai pas ce courage et nous nous éloignons de Manhattan. Les immeubles sont, au fur et à mesure, remplacés par des maisons. Nous ralentissons et longeons un long et haut mur d'enceinte. Arrivés à un immense portail en métal, Nero ouvre sa fenêtre et discute avec un l'agent de sécurité posté à la porte. Celui-ci le salue et les grilles se mettent en marche.

Derrière s'étend un grand parc boisé. Une route pavée monte et se dirige vers une demeure moderne, immense et tout illuminée.

Cette maison fastueuse qui sera le lieu où mon supplice débutera...

Mentions légales

© Art en Mots 2017

ISBN :

978-2-37823-012-8

Site Internet : artenmots.com

Adresse mail : artenmots@gmail.com